

Digitized by Google

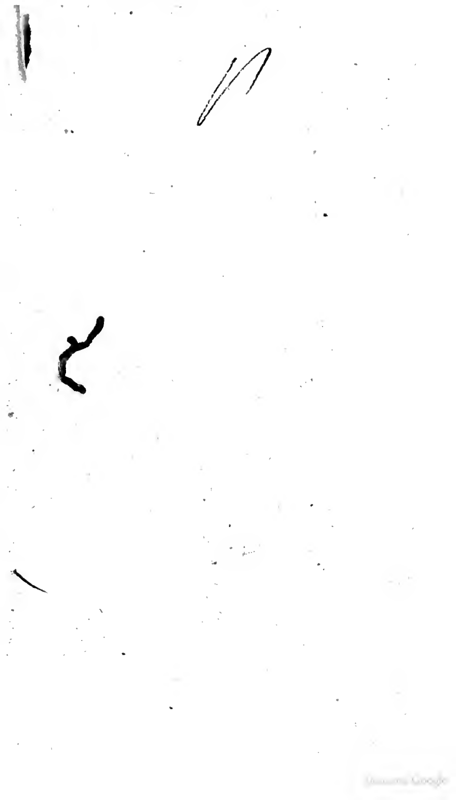
8
16-b
78

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
12 I
24

Bibliotheca
Coll. Rom.
Soc. Jesu

8, 16, b, 78

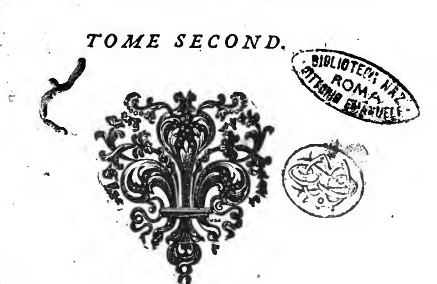
75.4.19.
II
18
A
8. 5. c. 2.



Digitized by Google

ŒUVRES
DU SIEUR
DE LA CHAPELLE.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez JEAN ANISSON Directeur de l'Imprimerie Royale, ruë de la Harpe, à la Fleur de Lys de Florence.

M. DCC.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TABLE

pour le second Volume.


EPITRE

Digitized by Google



EPITRE A MONSEIGNEUR LE PRINCE



DE CONTY.*

BIBLIOTECA NAZ. ROMA



JEUNE & charmant Heros, dont Mars & la Victoire
N'ont point corrompu l'Ame en élevant ta Gloire.
Toy qu'aux nobles perils où l'honneur t'a jetté,
T'environnant par tout, la mort a redouté;
Toy que sous les Lauriers qu'ont moissonné tes Armes,
Appollon ne voit point insensible à ses charmes;
Digne Sang des Bourbons, qui marchant sur leur pas,
Joins l'Amour des beaux Arts à l'ardeur des Cōbats;
Magnanime Conty, permets-moy de t'écrire
Ce que ma voix timide auroit peine à te dire.
Je sçay, qu'écoutant trop un zele ambitieux,
Ma muse prend trop haut son vol audacieux;

* *Loüis Armand de Bourbon mort à Fontainebleau en 1685.*

T'écrire dignement, t'adresser une Epître
Que puisse ton grand Nom illustrer à bon tiltre,
C'est peut-estre un honneur que tu n'aurois permis
Qu'à ces Esprits fameux, à ces rares Amis,
Dont Loüis à leurs soins confiant son Histoire,
A daigné consacrer les Veilles à sa Gloire :
Mais il est plus d'un rang dans la Cour d'Appollon,
Plus d'un sentier battu mene au sacré Vallon ;
Et qui ne sçait atteindre Horace ny Virgile,
Peut marcher sur les pas d'Ovide ou de Lucile :
Quoi qu'Horace, en ses vers, admiré des Romains,
Entreteint plus souvent le Maître des humains,
Il n'étoit pas le seul dont Auguste & Mecene
Se faisoient un plaisir d'encourager la veine.
Toy doncques qui le sçais, & qui presque en naissant
As toutes les vertus d'Auguste vieillissant,
Tu n'accableras point d'un jugement severe
Une muse qui tremble en taschant de te plaire ;
Et je ne craindray point que mes Vers rebutés,
S'efforcent vainement de chercher tes bontés.
Crois-moy, Prince; ou plûtost crois-en les grands exemples,
Les vers à tous les Dieux ont seuls dõné des Tẽples;
De tout temps condamnez, méprisez par les sots,
Les vers ont eû l'estime & l'amour des Heros :
Ne détourne donc point de ma Muse enhardie
Tes regards qui déja font murmurer l'envie ;
Ne crains point qu'un vain peuple ose te censurer,
Si de ton Amitié tu daignes m'honorer.

Le Monarque fameux, qui Vainqueur de la Perse,
Assujettit tout l'Inde au Thrône d'Artaxerce,
Pour avoir autrefois répandu ses Bien-faits,
Sur l'Auteur* trop heureux d'un ouvrage mauvais,
Dans les siecles suivans n'a point veu que l'Histoire
Ait fait de ses bontez une tache à sa Gloire :
Maître de tant de Rois, Vainqueur de l'Univers,
Pourquoy se livroit-il luy-même aux mauvais vers?
Si peu traitable ailleurs, luy que l'on vit deffendre,
Qu'aucune indigne main ne peignît Alexandre ?
Il aimoit les beaux Vers, il sçavoit en juger :
Mais de tels jugemens ne vont point sans danger.
 Sterile admirateur, ou farouche critique,
S'il eût prescrit des loix à la verve publique ;
Du mépris de ses vers, quelque Autheur indigné,
Et par son seul dépit à mieux faire enseigné,
Peut-estre, confiant au papier sa colere,
Aux dépẽs d'un grãd nom eut trouvé l'art de plaire:
Le Heros vrayment grand, s'il n'est point honoré,
Par un Eloge froid n'est point defiguré.
 Peu prisez quelquefois, dans les temps où nous sommes,
Nous faisons aprés nous la Gloire des grands Hommes :
De combien de preux Rois les noms ne sont connus
Que par les vieux Romans jusqu'à nous parvenus ?
Helene ne fut pas la premiere infidelle,
Dont l'amour à la guerre ait servi d'étincelle ;

* Cherilus dont Horace parle dans l'epitre à Auguste.

Avant qu'Agamemnon, dans les Champs Phrigiens,
Fist voir toute la Grece aux malheureux Troyens,
Le monde avoit des Rois, peut-estre plus celebres,
Dont les faits étouffez dans de longues tenebres,
Avec étonnement se feroient raconter,
Si quelque docte Homere eût daigné les chanter.

Toy, qui de ces Heros effaceras l'Histoire,
Si de tes premiers ans nous en croyons la Gloire,
Ne veux-tu pas bien-tost, qu'admirant tes Exploits,
Un amy des neuf Sœurs te consacre sa voix?

De quels traits éclatans ta derniere Campagne,
Funeste à l'Espagnol, terrible à l'Allemagne,
D'un ouvrage pompeux par Apollon dicté,
Eût-elle soûtenu l'heureuse Majesté?
D'une nouvelle Troye, à Luxembourg trouvée,
La chute memorable à ton bras reservée,
T'eust fait voir tel qu'Achile, adoré des soldats,
De quelque noble exploit signalant tous tes pas;
Tantost en attaquant une redoute affreuse,
Tantost avec plaisir, d'une main genereuse,
Cherchant dans tout le Camp, & payant la Vertu;
Enfin, de ton Nom seul, de toy seul revêtu,
Faisant par ta Valeur, par ta presence aimée,
Le Courage, l'Espoir & l'Ame de l'Armée.

Mais avant que mon Zele, au Parnasse approuvé
T'ose offrir de toy-même un Portrait achevé,
J'attends que le Cothurne ait anobli ma plume;
A mes vers chaque jour la scene s'acoûtume,

Et peut-estre mon nom de long-temps n'y mourra ;
Je puis le croire, au moins, Cleopatre vivra
Tant qu'au Theatre émûs par d'invincibles charmes,
Les peuples aimeront à répandre des larmes.
*Ajax renouvellant tous ses fameux malheurs,
Va bientost exciter de plus nobles douleurs :
Déja même il a sceû dans ma bouche te plaire ;
Je le dis, mon orgueil n'en fait point un mystere,
Et sans honte au public tes applaudissemens
Peuvent bien confirmer tes premiers Jugemens.
Condé même a senti sa grande ame touchée
De l'image d'Ajax dans mes vers ébauchée.
Quel qu'en soit le succés, c'est toûjours trop pour moy,
Que son heureux effort m'ait fait connoître à Toy :
Mon esprit plein de Toy, sans cesse se retrace,
De tous tes entretiens la lumiere & la grace :
Trop heureux si ma Muse attachée à ta Cour,
En celebrant ton Nom, s'immortalise un jour.

*Tragedie qui n'est point imprimée.

REMERCIMENT A MESSIEURS de l'Académie Françoise.

MESSIEURS,

Si les mouvemens du cœur pouvoient ſuppléer aux lumieres de l'eſprit, l'honneur que vous me faites aujourd'huy ne jetteroit pas dans mes penſées le deſordre & la confuſion dont je ne puis les déveloper. Je ſçay que cet honneur eſt d'un prix infini; & s'il ſuffiſoit de le connoître pour le meriter, je ne rougirois pas à la veuë de ceux à qui j'en ſuis redevable, honteux de ne pouvoir donner des expreſſions à ma reconnoiſſance.

Eh! comment en pourrois-je trouver? A peine initié dans les myſteres du Parnaſſe, s'il m'eſt permis de me ſervir de ces termes, par quelques

Ouvrages que je n'ose pas même avouër, tant ils me paroissent peu dignes du rang que je viens occuper; & connu seulement par les bontez d'un grand Prince que je n'ay pas meritées, je me trouve élevé au plus haut degré d'honneur où la vertu sincere, l'érudition profonde, l'éloquence parfaite, puissent élever ceux que l'étude des belles Lettres distingue du reste des hommes. Je m'y regarde exposé aux yeux de toute la France comme sur un théatre magnifique, où tout ce qui frape mes yeux étonne mon esprit & glace ma voix.

Ce silence profond que gardent autour de moy tant d'hommes illustres, accoûtumez à se faire admirer lors qu'ils parlent; ce concours extraordinaire de toutes sortes de personnes à qui vous ouvrez aujourd'huy les portes de cet auguste Tribunal des Muses; tous ces regards attachez & confondus sur moy, qui presentent aux miens autant de ju-

ges que j'ay d'auditeurs, juges inflexibles, & prests sur ce qu'ils vont entendre à approuver ou à condanner vôtre choix; enfin la dignité de ces lieux, & plus encore la Majesté de Celuy qui, quoy qu'absent, les remplit toûjours, dont l'image sacrée préside à toutes vos assemblées, les échauffe, les anime de cet esprit de grandeur & de droiture qui éclate dans toutes ses actions. Quel spectacle pour un homme qui connoît sa foiblesse, & à qui vôtre gloire est encore plus chere que la sienne.

J'ose le dire, Messieurs, il étoit de vôtre interest que sur le pretexte specieux des occupations que me donne, sur tout en ce tems-cy, mon attachement assidu auprés du Prince * que j'ay l'honneur de servir, je fusse dispensé de la loy commune, qui m'oblige aujourd'huy à

* François Loüis de Bourbon Prince de Conty. J'avois l'honneur d'être Secretaire de ses Commandemens, & les ceremonies de son Mariage n'étoient pas encore finies lors que ce Discours a été prononcé.

vous parler en public.

Mais puis qu'il ne m'eſt pas permis de violer un uſage obſervé depuis ſi long-tems avec tant d'éclat, puiſſe le Genie de ce fameux Cardinal, à qui cet auguſte Corps doit ſa naiſſance, m'inſpirer ce qu'il faut que je diſe, de même que long-tems aprés ſa mort il a encore conduit les affaires de cet Empire floriſſant, & donné le mouvement à celles de toute l'Europe ; tant les meſures qu'il avoit priſes étoient longues & juſtes, & les fondemens qu'il avoit jettez étoient ſolides & aſſurez.

Son nom au deſſus de tous les éloges, imprime à ce qu'il a fait un caractere de gloire, qui par ce ſeul titre attire avec juſtice à cette illuſtre Compagnie la vénération de tous les eſprits ; mais vous n'êtes point de ces enfans oiſifs, qui fiers de la dignité de leur naiſſance, & enſevelis dans un honteux loiſir, penſent ſucceder à la réputation de leurs peres, comme à un herita-

ge, sans imiter leurs vertus.

Vous avez encore plus acquis qu'on ne vous a laissé; vous avez même augmenté la gloire de vôtre Fondateur, en meritant que l'invincible Monarque qui regne aujourd'huy, ne dédaignast pas d'être vôtre Protecteur, ni de remplir une place que deux de ses sujets ont occupée avant luy; comme si ce grand Prince aprés avoir porté la France à un degré de puissance, auquel le Cardinal de Richelieu luy-même, tout vaste & tout élevé qu'il étoit dans ses projets, n'a jamais porté ses esperances ni ses veuës. Comme si, dis-je, il s'étoit fait un plaisir de donner la perfection à tout ce que ce celebre Ministre n'avoit fait que souhaiter, pour couronner en même tems la vertu d'un grand Homme, & faire connoître la superiorité du genie des Rois sur celuy de leurs sujets.

Aprés tout, quelque éclatant que soit l'état où se voit aujourd'huy

l'Académie, souffrez que je vous rapelle avec quelque plaisir celuy où elle étoit en naissant : Souffrez que je vous fasse souvenir de ces premiers tems, dont vôtre Histoire a fait une si agréable peinture. Tems heureux, où l'estime réciproque, l'amitié desinteressée, l'étroite union des cœurs faisoit le principal ornement de l'Académie !

Alors nulle infidelité n'avoit encore obligé l'Académie à retrancher aucun de ses membres, & nul autre avant moy en prenant sa place parmi vous, n'avoit été réduit à déplorer les égaremens de son prédecesseur *, au lieu de donner des loüanges à son merite, & des pleurs à sa memoire. Alors un même esprit animoit tous les membres de ce grands Corps, un même cœur les faisoit mouvoir ; nulle intrigue secrette, nulle crainte, nulle défiance,

* M. de Furetiere. Tout le monde sçait l'irrégularité de sa conduite dans les derniers tems de sa vie à l'égard de l'Académie.

nulle jalousie ne les divisoit. Chacun regardoit les interests des autres comme les siens propres, & les affaires de chaque particulier devenoient celle de tout le Corps.

Je ne sçay si mes expressions répondent à mon idée, mais j'avouë qu'il se forme dans mon esprit une image parfaite, & si gracieuse de ces premiers tems, que j'ay peine à l'en détacher.

Cependant, qu'on ne croye pas que je ne vous la presente icy, cette heureuse image, que comme une de ces admirables antiquitez, dont le goût a peri avec ceux qui les ont faites, & dont ceux qui ont travaillé d'aprés n'ont donné que des copies plus propres à faire admirer les anciens ouvriers, qu'à nous consoler de leur perte.

Non, MESSIEURS, cette simplicité noble de nos peres, cet esprit d'union & de concorde, n'est point éteint parmi vous : il est environné de mille autres qualitez plus brillan-

tes, qui en quelque maniere ſe dérobent aux yeux; mais il n'en eſt pas moins réel ni moins effectif, & vous conſervez encore au Louvre la même pureté que vous aviez dans le Temple de Thémis.

C'eſt ainſi que j'appelle la maiſon qui vous ſervit de retraite aprés la mort du Cardinal de Richelieu; le Palais d'un des plus illuſtres Chefs que la Juſtice ait jamais eûs en France, n'eſt pas indigne d'un titre ſi auguſte.

Combien étoit-il au deſſus des autres hommes, cet homme merveilleux, que la multitude des affaires dans la diſtribution de la juſtice commune, ne laſſa ni ne dégouſta point, que le poids des grandes choſes dans le Conſeil de nos Rois, n'accabla ni ne déconcerta jamais; également ſublime, également admiré dans les plus éclatans & dans les moindres emplois? Jugez de ce que fut M. Seguier par ce qui a ſuivi ſa mort, & reparé ſa perte, Loüis,

l'invincible Loüis a bien voulu être son successeur.

Qu'il me soit permis icy, MESSIEURS, quoy que je connoisse mon peu de force pour une si haute entreprise, qu'il me soit permis de rendre à cet auguste Protecteur le juste tribut d'admiration & de loüanges que luy rendent ses ennemis même, si toutefois il est encore des hommes sur la terre à qui on puisse donner ce nom, assez aveugles & temeraires pour ne pas respecter sa puissance formidable, assez pervers & barbares pour ne pas adorer ses vertus.

N'attendez pas que je vous entretienne de ses Conquêtes, ni de ses autres actions encore plus éclatantes que ses Victoires. N'attendez pas que rassemblant tous les traits de sa gloire en un seul tableau, je vous représente les bornes de son Etat poussées au delà des prétentions de ses Ayeuls, les peuples nouveaux acquis à son Empire, les Etats les plus

éloignez humiliez & tremblants, les Voisins étonnez & soumis, la terreur de son Nom portée aux deux bouts du monde, les Pays inconnus à l'Europe avant luy, pleins du bruit de ses Exploits, & de l'admiration de sa Grandeur; la Paix, l'abondance & la tranquillité affermies dans son Royaume, tandis que les horreurs de la guerre menacent ou desolent les autres Empires; le Commerce rendu libre à ses sujets, dans toutes les parties de l'Univers, la Justice & les Loix rétablies, la Religion protegée, l'Heresie détruite.

Sans entreprendre de parcourir toute cette suite de merveilles, je tâcheray seulement de vous faire remarquer en luy un caractere de perfection qui m'a toûjours frappé, & qui me semble élever sa gloire infiniment au dessus de tout ce qui a fait le comble de celle des autres.

En effet, d'autres ont été Conquérants avant luy, mais ils ont bor-

né leurs veuës & leurs projets à gagner des Batailles, & à prendre des Villes. Loüis va plus loin.

Considerez encore aujourd'huy plusieurs siecles aprés la mort de ces fameux Vainqueurs, les pays où ils se sont signalez. Ce ne sont que ruines affreuses, que restes épouvantables de carnage & d'incendie, que deserts d'autant plus horribles, qu'ils ont été autrefois habitez ; & qu'on n'y trouve plus que quelques miserables réfugiez sous de tristes masures où ils gemissent, & n'entendent prononcer qu'en fremissant le nom de ces Conquérants, qui ne sont loüez & admirez que dans les lieux où ils n'ont jamais été : & regardez les pays que Loüis a conquis, Villes florissantes ; Bâtimens superbes qui les embellissent, Fortifications magnifiques qui les ornent & qui les deffendent, peuples heureux & enrichis qui benissent à toute heure le moment où ils ont été soumis à sa domination.

On diroit qu'il a voulu faire pour chaque Place ajoûtée à ſon Empire, ce dont un des premiers Maîtres du monde faiſoit ſa principale gloire pour Rome ſeule, qu'il ſe vantoit d'avoir trouvée de brique, & d'avoir renduë de marbre.

La même ſingularité glorieuſe ſe trouve dans tout le reſte de ſes actions. S'il détruit par la juſte rigueur de ſes Loix la fureur des Duels jusques alors impunie en France, il en imprime en même tems l'horreur dans les cœurs par l'ardeur de luy plaire, que ſes bontez inſpirent à ſes ſujets; & il attache la honte à ce qui faiſoit autrefois la gloire des plus braves.

Si ſes vaiſſeaux vont ſous un autre ciel porter la gloire de ſon Nom, il entreprend auſſitôt d'y faire connoître & adorer celuy du vray Dieu.

Enfin, s'il détruit entierement une héréſie également fatale à l'Etat, & pernicieuſe à la Religion, également forte par le nombre de ſes

sectateurs, & dangereuse par la subtilité de ses faux principes, il cherche en même tems, il déracine des semences d'erreurs presque imperceptibles, qui cachées aujourd'huy sous des apparences specieuses, deviendroient un jour de veritables héréfies, si sa Sagesse n'étouffoit ces monstres en naissant, tant il est vray que le Ciel luy a donné d'agir, de penser, de voir au delà des lumiers des autres hommes.

Je m'imagine, MESSIEURS, qu'en ce moment où l'idée de la Grandeur de ce Roy toûjours victorieux, honorant cette Compagnie de sa protection, se presente toute entiere à vos Esprits, vous me croyez plus accablé de vôtre gloire, & plus penetré que jamais du peu de raison que j'avois d'aspirer à l'honneur que vous m'avez fait.

C'est au contraire en ce moment que je deviens plus hardy, & que je trouve qu'il m'est permis de vous dire que j'ay merité la place que

vous m'avez accordée. Je me souviens que le Prince à qui je dois vos bontez, a l'honneur d'appartenir à LOÜIS LE GRAND, & de là me vient cette espece de présomption qui sied bien quelquefois & au vray merite & à la vraye vertu. Oüy, MESSIEURS, quand je songe à celuy qui me donne à vous, je suis digne de vous.

Au lieu des talens que vous cherchez & que vous ne trouvez point en moy, je vous apporte l'amitié de ce grand Prince, dont il m'a ordonné de vous assûrer; amitié precieuse qui faisoit autrefois la joye & les délices du fameux Heros son Oncle *, dont la France pleure encore la perte, & dont tous les siecles publieront la gloire sans la pouvoir jamais égaller.

Il étoit, vous le sçavez, un des plus chers objets de l'estime & des tendres affections de cet Oncle si

* Loüis de Bourbon Prince de Condé dernier mort.

admirable ; & qu'il souffre que je le dise, cette estime ni cette affection n'étoient point aveugles. Il a paru digne en effet des soins & de l'attachement du grand Prince de Condé.

Quand j'oserois entreprendre de vous faire son éloge, & de m'abandonner aux mouvemens de mon cœur, aprés la défense qu'il m'en a faite, je ne sçay si je pourrois rien ajoûter à ce que je viens de vous dire, ni de plus glorieux pour luy, ni de plus universellement avoüé de tout le monde.

Mais il ne m'a permis, Messieurs, de vous parler de luy, que pour vous faire des remercimens, & pour vous assûrer qu'il veut bien prendre part à l'obligation que je vous ay, dont je ne perdray jamais le souvenir, & dont la reconnoissance sera aussi longue que ma vie.

REPONSE
A M. L'ABBE' DE S. PIERRE
lors qu'il fut receu à l'Académie.

MONSIEUR,

Il n'eſt pas beſoin que la ſenſibilité, que la probité ſi connuë de vôtre cœur nous répondent de vos ſentimens pour un bienfait dont vous nous récompenſez en le recevant, puiſque c'eſt payer une grace que de la meriter.

Je ne ſçay même ſi déja on ne vous doit point icy des remercimens, vous y venez conſoler une juſte douleur, vous l'avez preſque diſſipée; ce n'eſt pas que vous effaciez le ſouvenir de celuy * à qui vous ſuccedez; vous n'ôtez pas tout le regret de ſa perte, mais vous la réparez.

* M. Bergeret Secretaire du Cabinet du Roy.


BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Que dis-je, vous faites revivre cet illuſtre mort, vous nous le rendez en vous.

Ces mœurs douces & aimables, cette converſation aiſée, cette exacte connoiſſance des hommes, ces vûës droites, ce juſte diſcernement, cette fidelité religieuſe pour les ſecrets confiez; cette ſageſſe conſommée ſans laquelle on ne peut être fidele; rare & heureux aſſemblage qui l'avoit fait entrer dans la plus auguſte des confidences, & qui pour ainſi dire avoit mis entre ſes mains les reſſorts qui font mouvoir l'Europe entiere, toutes ces qualitez admirables nous les retrouvons en vous, telles qu'il les poſſedoit; heureux ſi nous avions pû vous acquerir & le conſerver.

Voila, MONSIEUR, ce qui vous acquite envers nous, & ce qui vous fait obtenir une place, au deſſus de laquelle la belle litterature n'a rien à ſouhaiter, l'eſprit cultivé ne peut rien imaginer.

On ne vous ſoupçonne point d'en ignorer l'éclat, vous l'avez ſouhaitée avec trop d'empreſſement pour ne l'avoir pas connu. Mais le témoignage involontaire de vôtre conſcience, qui vous force ſans doute de vous avouër à vous-même que vous en êtes digne, vous a fait craindre les ſecrets reproches de vôtre modeſtie, & vous a obligé de cacher, dans l'éloge que vous venez de faire des belles Lettres, une partie de cet éclat qui rejaillit ſur vous.

Il vous a été beau de vous taire ſur ce ſujet, il me ſeroit honteux de n'en pas parler, puiſque c'eſt faire vôtre éloge que de montrer tout l'honneur accordé à vôtre merite.

Si je regarde l'Académie comme le Temple de l'immortalité, où tous ceux qui y ſont receus trouvent une ſource inépuiſable de la plus pure & de la plus veritable gloire; ce n'eſt point parce qu'un Roy digne de ſervir de modele à tous les Rois, a bien voulu ſe déclarer nôtre Protecteur;

ce n'eſt point parce que, s'il m'eſt permis de parler ainſi, il nous a élevé luy-meſme un Tribunal dans ces lieux auguſtes toûjours remplis de Sa Majeſté; ce n'eſt point parce que nôtre établiſſement a été formé par un homme dont tous les deſſeins, dont tous les ouvrages ont été au deſſus de l'homme: enfin ce n'eſt point parce que nous raſſemblons en un ſeul Corps ce que toutes les conditions differentes ont de grand & de reſpectable, & que tant de dignitez parmi nous confonduës relevent d'autant plus celle de cette Compagnie, qu'elles y ſont ſans rang & comme ignorées: une idée plus haute & plus flatteuſe m'éclaire ou m'éblouït, quoy-qu'il en ſoit m'entraîne, & me force de la ſuivre.

Cette inſtitution d'une Aſſemblée d'hommes choiſis entre tout ce qu'un vaſte Empire en peut produire d'illuſtres pour les Lettres, deſtinez, & ſans ceſſe occupez à polir, à perfe-

perfectionner, à mettre une Langue en état de vivre long-tems même aprés les Peuples à qui la nature l'a donnée, si ce n'est pas le supréme degré de la superiorité sur les autres Peuples, le plus haut point de grandeur & de puissance, le comble de la gloire pour une Nation : c'en est du moins le signe le plus éclatant, la marque la plus certaine ; c'en est pour ainsi dire, le sceau irrévocable, & il semble que la Providence qui gouverne l'Univers, n'ait donné le goust & l'idée des Académies qu'aux Nations qu'elle a formées pour commander aux autres.

Rappellez, pour en être convaincu, rappellez & parcourez l'Histoire de tous les Peuples qui se sont signalez sur le theâtre du Monde. Examinez quelle a été la destinée magnifique, quelle est encore aujourd'huy la gloire de ces Grecs, & de ces Romains ausquels nous devons l'établissement des premieres Académies ; quelle a été au con-

traire la fortune différente de tant d'autres Peuples qui n'ont sçû que combattre & vaincre.

Conquerans plus redoutables par leur barbare ignorance que par leurs armes, ils n'ont songé qu'à détruire les Arts & les Lettres, & à fonder de superbes dominations que le tems a bientôt ruinées. Leur Empire, leur nom, leur langage, tout a peri aussi-bien qu'eux.

Pareils à de furieux incendies, ils ont passé, ils se sont éteints aussitôt qu'ils ont cessé d'agir ; ou comme d'impetueux torrens, qui aprés avoir ravagé les campagnes ne sont plus que de petits ruisseaux à peine remarquez par les voyageurs ; ils n'ont laissé que des débris malheureux & des descendans indignes de leur nom.

La vraye gloire, immortelle dans le souvenir des hommes, n'a été donnée qu'aux Peuples qui ont eu des Académies, & le tems que ces Peuples ont choisi pour les établir

a toûjours été celuy où ils se sont trouvez plus grands que les autres.

J'en atteste encore ces premiers Maîtres de l'Univers; que de travaux; que de combats; que de victoires remportés; combien de Rois détrônez; combien ont-ils voulu faire voir de triomphes dans la Capitale du monde, avant que d'y montrer une Académie? Ce n'a été que dans le plus florissant âge de leur Empire, au milieu du plus beau de leurs Regnes, sous le plus grand de leurs Empereurs.

Quel spectacle s'offre icy à mon esprit, & m'écarte de mes premieres pensées pour m'arrêter sur d'autres objets? Vous en seriez frappé comme moy, si je pouvois les représenter. En effet, MONSIEUR, quelle devoit être cette Académie formée par Auguste? quels Genies sublimes? quels Hommes celebres? quels grands Personnages la composoient? Un tableau si magnifique demanderoit un pinceau plus sça-

vant que le mien; mais si vous voulez concevoir ce que je ne puis exprimer, jettez les yeux sur ceux au nom de qui je vous parle: il me doit être permis de le dire, & je contribuë si peu à tant de lumiéres, qu'une pudeur fausse ne doit pas m'empescher de rendre justice. Ils vous fourniront des ressemblances si vives & des rapports si heureux, que soit que vous consideriez les Sujets, soit que vous regardiez le Souverain qui les honore de sa protection, tout accoûtumé que vous êtes à ne point confondre vos idées, vous vous tromperez souvent, souvent vous prendrez le Siecle de LOÜIS LE GRAND pour celuy d'Auguste, & le Siecle d'Auguste pour celuy de LOÜIS LE GRAND.

N'en doutons donc plus, & ne craignons plus de le dire; l'Académie est comme le gage & le sceau de l'Immortalité assurée au Nom François. Sa fortune a marché d'un pas égal avec celle de la Monarchie; le

même Ministre a jetté les fondemens de la puissance de l'une, & à donné la naissance à l'autre. Le même Monarque invincible a achevé l'un & l'autre ouvrage, & les a portez tous deux à ce point de grandeur & de perfection où les vûës du Ministre n'avoient pû atteindre.

Quelle source infinie de reflexions magnifiques! Quelle abondance de gloire! Vous la venez partager avec nous; vous devez entrer dans nos obligations & contribuer à nostre reconnoissance.

Peut-être qu'elle est assez remplie à l'égard du fameux Cardinal de Richelieu, peut-être que la mémoire & les manes de ce grand Homme en sont satisfaits: car ne pouvons-nous pas penser qu'il nous doit, sinon une partie de sa renommée, du moins une partie de cette attention vive, que le monde conserve toûjours pour luy? Cette loy que nous nous sommes faite de parler de luy dans les occasions les plus éclatan-

tes; son nom toûjours placé avec de pompeux éloges dans nos plus celebres Discours, réveillent sans cesse pour luy l'estime & l'applaudissement des hommes; & aprés tout qu'y a-t-il de plus propre à flatter, à remplir la plus noble ambition même des Rois, que ce tribut éternel de loüanges que nous payons à un Sujet?

Mais qui nous acquitera envers ce Prince, sans qui nous ne serions pas même en état de nous souvenir de nôtre Fondateur? L'Eloquence ne nous fournit plus d'ornemens qui ne soient trop au dessous des nouveaux sujets d'admiration & de loüanges qu'il nous fournit tous les jours; & ce seroit trop abandonner le soin de nôtre gloire, que d'entreprendre de relever la sienne par nos paroles: que nos esprits ne tentent donc plus d'inutiles efforts, n'employons desormais pour luy que le langage de nos cœurs, c'est le seul que ses vertus heroïques ne nous rendent pas inutile.

Puissent ses armes être toûjours victorieuses, puisse le Dieu des Armées, le vray Dieu dont il défend la cause, le combler d'autant de prosperitez qu'il luy a donné de vertus. Puisse son Regne par le nombre des années surpasser autant les plus longs Regnes, que par l'éclat des actions il surpasse les plus glorieux.



RÉPONSE
A M. DE VALINCOUR
lors qu'il fut receu à l'Académie.

MONSIEUR,

JE voy déja, je ly dans les yeux de ceux qui nous écoutent, qu'ils ne me demandent point raiſon du choix que nous avons fait de vous, pour remplir dans ce Tribunal des Lettres, la place qu'occupoit ſi dignement Monſieur Racine.

Ce n'eſt pas qu'ils ayent eſté ſéduits par le glorieux ſuffrage qui a préccedé les noſtres en voſtre faveur : noſtre Auguſte Protecteur, il eſt vray, a daigné nous éclairer dans ces jours d'affliction, il vous a montré à nous ; & en vous choiſiſſant luy-meſme pour travailler à ſon Hiſtoire, il a ſemblé nous dire de vous

choisir aussi pour travailler avec nous à ramasser & à polir les termes & les expressions dont cet Ouvrage, l'abregé de tant de merveilles, sera composé.

Ce nouveau Titre éclatant avec lequel vous vous estes presenté icy, n'a esté ignoré de personne; & vos Auditeurs rendus plus attentifs en étoient aussi-bien instruits que nous-mesmes.

Cependant, n'en doutez point, lors qu'ils sont venus pour vous entendre, ils s'interrogeoient, ils se demandoient où on trouveroit un autre Genie sublime comme celuy que nous venons de perdre? Un autre, qui, comme luy, maistre des esprits & des volontez par le charme de la parole & l'art d'écrire, sçauroit produire ces enchantemens, ces ravissemens des ames? sçauroit émouvoir, séduire, agiter les cœurs? les remplir à son gré de terreur ou de compassion? & comme luy, faire couler des pleurs veritables sur de

feintes afflictions ? Qui oſera, diſoient-ils, prendre ſa place ? & parler aprés luy à des hommes qu'il a tant de fois enlevez hors d'eux-meſmes, pour les tranſporter dans les ſiecles & dans les pays les plus reculez de nous ? Qui viendra avec les talens néceſſaires, avec la douceur & l'élegance d'un Tite-Live, avec la force & la majeſté d'un Tucidide, ſoûtenir cette partie de l'important fardeau de l'Hiſtoire de LOUIS, dont il eſtoit chargé ?

Vous avez parlé, & leurs doutes ſe ſont diſſipez : au lieu du recit étendu de vos Ouvrages & des raiſons qui ont fixé nos veuës ſur vous, ils n'attendent plus de moy que des applaudiſſemens, qui viennent ſe confondre & ſe meſler avec les leurs.

Oüy, MONSIEUR, l'éloge admirable, que vous venez de faire de cet illuſtre Mort, a convaincu, a perſuadé tout le monde, que vous eſtiez digne de luy ſucceder.

Voſtre modeſtie me déſavouë, vous m'écoutez avec peine, & preſt à m'interrompre, s'il vous eſtoit permis, vous me diriez que la fortune a mis entre ſes mains un treſor immenſe où vous avez puiſé; que vous avez trouvé des richeſſes infinies, dont vous n'avez fait que vous parer, & dont peut-eſtre un autre, par un plus heureux arrangement, ſe fuſt mieux paré que vous.

Mais ne vous enviez point à vous-meſme les loüanges qui vous ſont deuës.

Ces grands, ces pompeux ſujets, où l'on croit que l'Art n'a rien à adjouſter, accablent pluſtoſt l'Orateur qu'ils ne l'élevent; ils embarraſſent l'imagination en meſme-temps qu'ils la rempliſſent d'une multitude d'idées brillantes: ils y laiſſent, s'il eſt permis de parler ainſi, une impreſſion ſi lumineuſe, qu'elle l'aveugle, qu'elle l'égare au lieu de la conduire. Ce ſont des diamans qui doivent à la main de l'ou-

vrier qui les taille, à son travail long & penible, ces feux vifs & éclatans dont ils frappent nos yeux, & qui avant que d'estre parfaits, demandent plus d'art & de peine qu'ils ne promettent de gloire.

L'éloge, sur tout des grands Hommes avec qui nous avons vécu est d'autant plus difficile, que nous avons moins eu le temps de nous accoustumer à les regarder avec ce respect, que nous ne leur rendons qu'aprés leur mort.

Tant que ces Heros enfermez comme nous dans des corps mortels, nous ont paru comme nous sujets aux miseres humaines, souvent nous nous sommes comparez à eux, souvent nous avons crû les égaler: quelquefois nous nous sommes flattez de les surpasser. La mort qui les enleve nous tire en mesme-temps un voile, de devant les yeux: alors ils se montrent tels qu'ils sont, ils nous étonnent, ils nous éblouissent. L'envie qui répandoit un nuage sur leurs

vertus, & nous les cachoit, se dissipe, & fait place à l'admiration.

Souffrez donc que je vous dise, que c'est meriter de succeder au fameux Racine, que de l'avoir sceu loüer aussi éloquemment que vous avez fait. Vous l'avez dépeint avec de si vives & de si belles couleurs, que mesme en vous admirant, mesme en nous applaudissant de vous avoir acquis, nous avons senti un regret plus violent de l'avoir perdu.

Et en mesme temps ce Nom celebre auprés duquel vous avez placé le sien, a renouvellé dans nos cœurs une playe que rien ne peut plus fermer.

Car enfin, tant que Racine a vécu, tant que nous avons veu parmi nous le Compagnon, le Rival, le Successeur de ce Genie divin, qui né pour la gloire de sa Nation, a disputé l'empire du Theatre aux Grecs & aux Romains, & l'a remporté sur tous les autres peuples de la Terre;

nous avons pensé le voir encore luy mesme ; celuy que nous possedions nous consoloit de celuy que nous n'avions plus ; & ce n'est qu'en perdant Racine que nous croyons les perdre tous deux, & que nous commençons à pleurer le grand Corneille.

Je ne veux ni imiter ici, ni condamner ceux qui les ont comparez : si l'un a suivi de plus prés la nature, & si l'autre l'a surpassée ; si l'un a frappé davantage l'esprit, si l'autre a mieux touché le cœur, ou bien si tous deux ont sceu également saisir & enlever le cœur & l'esprit, les siecles à venir, encore mieux que nous, libres & affranchis de toutes préventions, en décideront ; mais dans celuy-ci la fortune met entre-eux aprés leur mort une extréme différence.

Lorsque le grand Corneille mourut, l'illustre Racine occupoit ici la place que je remplis aujourd'huy ; & de mesme qu'aprés la mort d'Au-

gufte, celuy qui fut l'heritier de ſa gloire & de ſa puiſſance, fit dans Rome l'Oraiſon Funebre du premier Empereur du monde, Racine, cette autre lumiere du Theatre François, fut le Panegyriſte de celuy que nous en regarderons toujours comme le fondateur & le maiſtre; ce fut luy qui recueillit, pour ainſi dire, qui enferma dans l'urne les cendres de Corneille : il ſembla à la Fortune, qu'il n'y avoit qu'un grand Poëte tragique qui puſt rendre dignement ce triſte devoir au grand Poëte tragique que nous perdions alors: cette meſme Fortune, trompée peut-eſtre par quelque acueil favorable que le Public a fait à des Ouvrages que j'ay hafardez ſur le Theatre, eſſaye aujourd'huy de faire en quelque ſorte le meſme honneur à Racine ; mais qu'en cette occaſion elle ſignale bien ſon aveuglement, & la difference qu'elle met entre ces deux illuſtres Confreres :

Qu'il fut glorieux pour Corneille d'estre loüé par Racine ! qu'il est malheureux pour Racine, qu'entre tant de Poëtes & d'Orateurs excellens, dont le Nom eust fait honneur à sa memoire, le sort ait choisi celuy qui estoit le moins capable de celebrer tant de vertus !

Quelle grandeur ! quelle majesté ! quelle sublimité de pensées & de style éclaterent dans cet éloge magnifique dont vous nous avez fait souvenir ! il est tel que quand tous les Ouvrages de ces deux Auteurs incomparables seroient perdus, échapé de l'injure des temps, seul il pourroit rendre leurs deux Noms immortels.

Si celuy que je consacre aujourd'huy à la gloire d'un homme qui sçavoit si bien loüer, & qui est si loüable luy-mesme, n'est pas soûtenu de toute cette pompe & de toute cette éloquence digne de la Compagnie au nom de qui je parle, j'espere au moins qu'il se fera

diſtinguer par un ſujet de douleur, le plus juſte & le plus grand qui puiſſe affliger les Lettres.

Car à preſent que ces deux Poëtes celebres ne ſont plus, la Muſe tragique, ne craignons point de le dire, la Muſe tragique eſt enſevelie elle-meſme ſous la tombe qui les couvre.

Vous connoiſſez, Monsieur, toute la grandeur de cette perte; vous qui ſçavez que la Tragedie donnée aux hommes par les Philoſophes, comme un remede ſalutaires contre leurs deſordres, fut autrefois une école de vertu, où les eſprits corrompus par les paſſions dereglées, trouvoient un plaiſir innocent, qui les retiroit des plus criminels, où détournez de leurs vices, par un amuſement noble & ſerieux, ils devenoient peu à peu capables de goûter les plaiſirs purs & ſolides de la ſageſſe: enfin où les tyrans les plus barbares étoient contraints quelquefois

de se detester eux-mesmes, & de fuir un spectacle, qui en leur inspirant trop d'horreur de leur propre cruauté, les dégoustoit de leur tyrannie.

Je ne parle point ici de cette Tragedie lasche & effeminée, qui n'a d'autre art ni d'autre but, que celuy de peindre & d'inspirer les amoureuses foiblesses, fille de l'ignorance, & de la verve indiscrete des jeunes Ecrivains, qui sans étude & sans connoissance, apportent sur nos Theatres les productions cruës & indigestes d'un genie qu'ils n'ont pas nourri des principes & de la lecture des Anciens.

Je parle de la Tragedie digne des soins d'Aristote & de Platon, telle que Monsieur Racine l'envisageoit, lorsqu'il ne désesperoit pas de la reconcilier avec ses illustres ennemis. *

* Dans sa Preface de Phedre.

Qui est-ce qui entreprendra desormais cette grande reconcilia-

tion ? qui eſt-ce qui aura la force ? qui eſt-ce qui aura le courage de guerir le gouſt corrompu des hommes ? & de dépoüiller cette Reine des eſprits, de ces ornemens indignes, de ces paſſions frivoles qui la défigurent, au lieu de la parer ? Qui eſt-ce qui, pour parler la langue des Poëtes, fera ſortir des enfers les ombres des Perſonnages heroïques ? & ranimera tantoſt Mitridate, pour nous faire admirer une vertu feroce & barbare, mais pure & grande ? tantoſt Phedre meſme, pour faire entrer dans nos cœurs, avec la compaſſion de ſon malheur, l'horreur & la haine de ſon crime ?

Je ne ſçay ſi mes préjugez m'aveuglent, & ſi mes craintes ſont fauſſes; mais il me ſemble du moins que ſi je conſulte l'Hiſtoire & l'exemple des ſiecles paſſez, elles ne ſont que trop bien fondées.

On diroit qu'il y a une fatalité, ou pour parler mieux, un ordre

ſaint de la Providence, qui fixe dans tous les Arts, chez tous les peuples du monde, un point d'excellence qui ne s'avance ni ne s'étend jamais.

Ce meſme ordre immuable détermine un nombre certain d'Hommes illuſtres, qui naiſſent, fleuriſſent, ſe trouvent enſemble dans un court eſpace de temps, où ils ſont ſeparez du reſte des hommes communs que les autres temps produiſent, & comme enfermez dans un cercle, hors duquel il n'y a rien qui ne tienne, ou de l'imperfection de ce qui commence, ou de la corruption de ce qui vieillit.

Ainſi Eſchyle, Sophocle, & Euripide, qui porterent la Tragedie Grecque à ſon plus haut degré de ſplendeur, furent preſque contemporains, & n'eurent point de ſucceſſeurs dignes d'eux ; ainſi à Rome & dans Athénes toutes les autres Sciences eurent une deſtinée ſemblable.

Que ne devons nous donc point craindre à la fin d'un siecle si beau, & si fertile en grands Personnages, que nous avons presque tous perdus ?

Mais aussi que ne devons nous point esperer, lorsque nous considerons celuy qui fait le plus digne & le plus noble ornement de ce beau temps de la Monarchie Françoise; ce Roy, qui dans un Regne déja le plus d'un demy siecle, compte plus de succés éclatans, & plus de victoires que d'années ?

N'en doutons point, tant que le Ciel, qui nous l'a donné, nous le conservera, il continuera pour luy ses miracles : & nous verrons renaistre de tant de cendres precieuses, de nouveaux Heros, de nouveaux Sophocles, & de nouveaux Demosthenes.

Cependant vous, MONSIEUR, qui estes destiné à travailler sur l'Histoire de toute cette suite de prodiges que sa Vie a fait voir,

donnez tous vos ſoins à cet Ouvrage immortel que l'Europe entiere attend, afin que tous les hommes de toutes ſortes de conditions, trouvent en un ſeul des exemples de vertus que chacun puiſſe imiter.

Dérobez neanmoins, s'il ſe peut, quelques moments à cette glorieuſe occupation, & venez éclairer quelquefois de vos avis & de vos lumieres, une Compagnie qui vous reçoit avec toute l'eſtime que l'on doit à la beauté de voſtre eſprit, & avec toute l'amitié que l'on ne peut refuſer à la douceur de vos mœurs.



ZAÏDE

TRAGEDIE.

Digitized by Google

PREFACE

Digitized by Google

PREFACE

sur la Tragedie de Zaïde.

CEt Ouvrage est plûtost un caprice de jeune homme qui essaye son génie, qu'une composition réglée & digne du nom de Tragedie. Je ne connoissois lorsque je l'ay fait, ni l'art du Theatre, ni les préceptes, ni les ouvrages des Anciens. Je n'avois pour lors d'autre guide en travaillant, qu'une imagination échauffée par l'envie de mettre des Vers de ma façon sur la Scene. Je n'ay donc nulle remarque ni nulle observation à faire sur cette Tragedie, sur laquelle je croy aussi que personne ne se donnera la peine de faire aucune critique. Je dois seulement avertir ceux qui la liront, que le nom de Zaïde qu'elle porte ne luy donne rien de commun avec le beau Roman que M. de Segrais a fait autrefois sous ce nom. Le sujet de cette Piece n'est tiré ni de l'Histoire des Maures de Grenade, ni des Fables anciennes ou modernes que les avantures de ces peuples nous ont fournies. J'ay été l'inventeur du sujet & des noms : & comme si je m'étois piqué de ne rien devoir qu'à moy-même dans ce foible & leger ouvrage, je n'y ay souffert aucun trait d'Histoire que ce qui regarde le nom des deux familles celebres des Zégris & des

SCENE II.

ZULEMAR, ABENDAX.

ZULEMAR.

TU t'étonnes, Amy, des hõneurs qu'on me rend.
Ma nouvelle grandeur, je le voy, te ſurprend.
Quand tu quitas Grenade, où, ſortis de l'Afrique,
Les Maures ont fondé ce Palais magnifique :
Sans amis, dépoüillé du rang de mes ayeux,
Seul, mais foible heritier d'un nom trop glorieux,
Je rampois inconnu dans la foule importune
Qu'aſſemble autour des Rois l'éclat de leur fortune.
Cette haine celebre entre deux noms puiſſans,
Qui depuis plus d'un ſiecle arme leurs partiſans,
M'expoſoit chaque jour à de nouveaux outrages,
Et les Zégris cedoient aux fiers Abencerrages.
Déja mon deſeſpoir m'entraînoit à la mort,
Lorſque le Roy touché de mon funeſte ſort
Jetta ſur mes malheurs un regard favorable,
Sa bonté rapella dans ſon cœur équitable
Des Princes mes ayeux la valeur & la foy;
Et bientoſt les voulut récompenſer en moy.
Il daigna m'appeller aux ſoins du miniſtere,
Où le fier Alamir mon plus grand adverſaire
Voit déja mon pouvoir indépendant du ſien.
L'Armée eſt ſon partage, & l'Etat eſt le mien.
Mais, dis-moy, que fait-il ? inſtruit de ton voyage,

En ſçait-il les raiſons ? t'a-t-il veu ſans ombrage ?
L'as-tu bien obſervé ? D'un ſi fameux vainqueur
Penſes-tu que Fatime occupe encor le cœur ?
Paroiſt-il inquiet ? parle-t-il ſouvent d'elle ?
As-tu ſçû le tromper ? la croit-il infidelle ?
Envoyé dans ſon camp par mes ordres exprés ;
Quels ſoins as-tu donnez à mes deſſeins ſecrets ?

ABENDAX.

N'en doutez point, Seigneur, il eſt toûjours le même,
Il craint ſon inconſtance, & cependant il l'aime.
Des bruits que j'ay ſemez trop vivement frappé,
De mille ſoins jaloux, de craintes occupé,
Il veut par ſon retour confondre une infidelle.
Il revient.

ZULEMAR.

Quoy ſans ordre, & ſans qu'on le rapelle ?
Abendax il revient, il ſe perd, s'en eſt fait.

ABENDAX.

Oüy, Seigneur, vos deſſeins auroient eu leur effet,
Si le rare bonheur qui par tout l'accompagne,
Ne vous le ramenoit triomphant de l'Eſpagne.
En vain les Rois liguez, & les peuples unis
Armoient contre nous ſeuls un monde d'ennemis.
Leurs troupes, leurs remparts, & leurs vaſtes rivieres
N'ont pû nous oppoſer que de foibles barrieres.
Vaincus en cent combats, diſperſez & défaits,
Ils offrent un tribut, & demandent la paix.
Quoy que faſſe Alamir, cette grande victoire

Met trop en asseurance & ses jours & sa gloire.

ZULEMAR.

Non, ne croy pas que rien excuse son retour,
Je le voy bien, amy, tu connois mal la Cour:
Des services passez on a peu de memoire,
Plus les sujets fameux se sont acquis de gloire,
Plus ils sont enviez, & moins leurs grands exploits
Les mettent à couvert de la rigueur des loix.
Il est perdu, te dis-je.

ABENDAX.

He bien par sa disgrace,
Le destin à vos vœux offre une auguste place.
Que la mort soit le prix de sa temerité,
Vous l'avez souhaité.

ZULEMAR.

Moy, je l'ay souhaité!

ABENDAX.

Et n'est-ce pas, Seigneur, pour servir vostre haine,
Pour rendre d'Alamir la perte plus certaine,
Que je fus envoyé dans son Armée?

ZULEMAR.

Helas!

ABENDAX.

Vous soûpirez: qu'entens-je? hé quoy n'avez-vous pas
Toûjours pour Alamir cette haine mortelle....

ZULEMAR.

J'ay cent fois éprouvé ta prudence & ton zele,
Et je vais confier des secrets à ta Foy,

Amy, qui ne ſont ſceus que des Dieux & de moy.
Je les tairois encor ſi mon ame étonnée,
Pouvoit vaincre ou changer ſa triſte deſtinée.
Mais par un cruel ſort, bleſſé de tous coſtez,
Pour détourner ſes traits j'implore tes clartez.
Aprens donc de mes jours le ſecret déplorable,
Au milieu des hõneurs,dont tu vois qu'on m'accable,
Parmi tant de grandeurs, ſous ces titres pompeux
Qui ſemblent relever le nom de mes ayeux,
Et ſoûtenir l'eſpoir d'une illuſtre famille;
Enfin ſous cet habit tu ne vois qu'une fille.

ABENDAX.

Quoy vous, Seigneur?

ZULEMAR.

Ecoute, & me laiſſe parler.
Je penetre, je voy ce qui peut te troubler:
Ce fut toy qui pris ſoin d'élever mon enfance,
Mais mon pere aiſément trompa ta vigilance,
Déja vieux, ſans enfans, ſeul du nom des Zégris;
Dans un ſecond hymen il crut trouver un fils,
Et d'Armire à ſon ſort unit la deſtinée.
Je fus l'unique fruit de ce triſte hymenée.
Ma mere dont encor je pleure le malheur,
En me donnant la vie, expira de douleur.
Mon pere qui voyoit d'un fier Abencerrage
Ses biens par ce revers devenir le partage,
Cacha ſon deſeſpoir, & mon ſexe avec ſoin.
De ma triſte naiſſance un eſclave témoin,

Fut le ſeul confident de ce vain artifice,
Dont aujourd'huy les Dieux confondent l'injuſtice.
Enfin de cent Heros l'on me crût heritier,
Tu m'apris à domter un ſuperbe Courſier.
Tous les jours au travers d'une épaiſſe pouſſiere,
On me voyoit fournir une noble carriere.
La chaſſe étoit l'objet de mes plus chers deſirs.
L'arc & les javelots faiſoient tous mes plaiſirs.
Je vivois dans les bois, & ſouvent croyois eſtre
Ce que meſme à tes yeux j'affectois de paroiſtre.
Je trompay tes regards, ceux du Roy, de la Cour,
Heureuſe ſi j'avois auſſi trompé l'amour.
Mais je vis Alamir dans ce jour plein de gloire....
Jour qui ſera long-temps preſent à ma memoire.
Il revenoit ſuivi d'Ennemis enchaiſnez,
De Generaux captifs, de Princes détrônez.
Ses Soldats à l'envi ſur leurs armes brillantes,
Etaloient des vaincus les dépoüilles ſanglantes.
Il marchoit entouré de drapeaux, d'étandarts;
Fier ſans eſtre orgueilleux, tel qu'on peint le Dieu
Mars.
Auguſte dans ſon port, ſans art & ſans contrainte,
Imprimant aux mortels le reſpect & la crainte.
Il n'étoit point chargé d'un vain ajuſtement;
Son nom fameux étoit ſon unique ornement.
Abendax, je le vis, je ſentis dans mon ame.....
Que dis-je, en le voyant j'appris que j'étois femme.

ABENDAX.

Surpris, confus, troublé de ce déguiſement,
A peine je reviens de mon étonnement.
Qu'entens-je ! Zulemar eſt une fille ! elle aime !
Hé qui ? Quel eſt l'objet de ſon amour extrême !
Grands Dieux ! c'eſt Alamir l'ennemi des Zégris !
Avez-vous oublié ſes injuſtes mépris ?
Ne vous ſouvient-t-il plus de la haine d'un pere ?
Songez qu'elle doit eſtre en vous hereditaire.

ZULEMAR.

Que dis-tu ? cet amour qui cauſe ton ennuy,
Encor plus que ma haine eſt funeſte pour luy.
Tu le vois : inſenſée, envieuſe, cruelle,
J'ay voulu qu'Alamir crût Fatime infidelle.
Mes vœux ſont exaucez, tous tes traits ont porté,
Il revient de fureur & d'amour agité.
Gloire, devoir, reſpect, danger, rien ne l'arreſte,
Par ce retour ſans ordre il expoſe ſa teſte.
Un Roy fier & jaloux de ſon authorité,
Oppoſera les Loix à ſa temerité.
Oüy, déja ſous ſes pas s'ouvre le précipice...
Malheureuſe,& c'eſt moy qui l'entraîne au ſupplice ;
Ce ſont mes faux avis, c'eſt pour les avoir crus,
Si je le haïſſois, pourrois-je faire plus !

ABENDAX.

Le Roy vient ; raſſurez vôtre veuë alarmée.

SCENE III.

ABDERAMEN, ZULEMAR, ABENDAX.

ABDERAMEN.

SCavez-vous qu'Alamir a quité mon Armée,
Qu'il revient en ces lieux ſans mon ordre ?

ZULEMAR.

Oüy, Seigneur.

ABDERAMEN.

Il faut pour ſatisfaire à ma juſte fureur,
De ce préſomptueux humilier l'audace :
Zulemar, que l'effet devance la menace,
Prenez ma Garde, allez l'arreſter aujourd'huy,
Qu'une obſcure priſon me réponde de luy.

ZULEMAR.

Luy, Seigneur, qu'en tous lieux la victoire accõpagne?
Son bras vient d'affermir vôtre Empire en Eſpagne,
L'Etat à ſa valeur doit ſes proſperitez,
Adoré des Soldats & du Peuple.....

ABDERAMEN.

Arreſtez.
Ce n'eſt pas un avis qu'icy je vous demande,
Zulemar, apprenez qu'un Roy lors qu'il commande,
Veut de l'obeïſſance, & non pas des raiſons ;
Vôtre eſprit va trop loin chercher de vains ſoupçons.
Prenez ma Garde, allez, que rien ne vous étonne,
Partez, obeïſſez, c'eſt moy qui vous l'ordonne.

ZULEMAR.

Dust mon refus, Seigneur, m'exposer à la mort,
Lors que vôtre bonté daigna porter mon sort,
Du néant où j'étois, au comble de la gloire;
La Loy la plus présente encor à ma memoire,
Que vous sceûtes prescrire à ma sincerité,
Ce fut de ne jamais farder la verité.
Voicy le temps, Seigneur, d'en faire un digne usage;
Voyez à quels dangers cet ordre vous engage.
Alamir est coupable, il est vray, ses exploits
Ne peuvent le sauver de la rigueur des Loix,
Son sang doit effacer son retour temeraire,
Vous pouvez le punir; mais le devez-vous faire?
Songez que la clemence est la vertu des Rois,
Qu'il est des attentats contre certaines Loix,
Que souvent moins jaloux des droits de sa couronne,
Il faut qu'un Roy prudent, dissimule, ou pardonne.
Alamir ne vient point les armes à la main
Refuser ce qu'il doit au pouvoir souverain.
Si l'on en veut, Seigneur, croire la renommée,
Pour un soin amoureux il quitte vôtre Armée:
L'amour sur son devoir luy fait fermer les yeux,
Et Fatime est l'objet qui l'appelle en ces lieux.
C'est elle....

ABDERAMEN.

Ah! Zulemar, que me venez-vous dire?

ZULEMAR.

Je le voy, ces raisons ne peuvent vous suffire,

Vous n'en croirez, Seigneur, qu'un trop ardent cour-roux;

ABDERAMEN.

Gardes, qu'on se retire; Abendax, laissez-nous.

SCENE IV.

ABDERAMEN, ZULEMAR.

ABDERAMEN.

Quoy qu'ait fait d'Alamir la valeur sans secōde;
Eust-il sauvé l'Etat, fust-il vainqueur du mōde,
Rien ne l'arracheroit aux rigueurs de la Loy,
Si le Ciel ne m'avoit fait naistre que son Roy.
Mais je suis son Rival. Fatime a sceu me plaire;
Voila ce qui suspend la mort d'un temeraire,
Que l'on imputeroit dans la posterité,
Plûtost à mon amour qu'à sa temerité.
Mais lors que ma colere est à demi calmée;
S'il ne va sans me voir retrouver mon Armée,
Si ce présomptueux ne rentre en son devoir,
Si sa présence encor vient braver mon pouvoir;
Il n'est auprés de moy rien qui le justifie,
Et le moindre refus luy coûtera la vie.
Confident de mon cœur, seur de mes volontez;
Pour instruire Alamir de mes ordres, partez.
Songez bien quel devoir vous presse l'un & l'autre;
Retourner est le sien, l'y résoudre est le vôtre,
Il importe à tous deux d'estre éxacts: pensez-y,
C'est ce qu'ordonne un Roy qui veut estre obeï.

SCENE

SCENE V.

ZULEMAR.

QU'entens-je ! A quel employ me vois-je destinée ?
J'aime Alamir : Pour moy sa haine est obstinée :
C'est peu de cet amour qui pourra l'irriter ;
On me choisit encor pour le persecuter,
A son cœur malheureux on porte un coup terrible,
On prend pour le frapper l'endroit le plus sensible ;
Par un funeste Arrest il le verra percer,
Et c'est ma bouche, helas ! qui doit le prononcer !
Ah Dieux ! combien par vous ma vie est traversée !
Vos rigueurs... Mais que dis-je ! & quelle est ma pensée !
Fatime tient toûjours Alamir sous sa loy,
Tant qu'il vivra pour elle, il ne peut estre à moy.
Tantost dans mes projets, pleine d'impatience,
Je voulois de leurs cœurs rompre l'intelligence.
Malheureuse ! Hé de quoy te plains-tu, quand ces Dieux,
Mieux que tu n'aurois crû répondent à tes vœux ?
A l'amour d'un Monarque, à son pouvoir suprême,
Il faudra qu'Alamir cede enfin ce qu'il aime ;
Ce divorce à mon cœur offre un heureux succés,
Ma flâme auprés de luy trouvera plus d'accés ;
Cette haine qu'il a pour toute ma famille

Pourra ſe diſſiper à l'aſpect d'une fille.
Helas! où m'emportay-je! à cet eſpoir flateur
O Ciel! m'eſt-il permis d'abandonner mon cœur?
Oüy, pour l'y confirmer allons trouver Fatime;
Allons vanter du Roy la precieuſe eſtime,
L'éclat du Diadême aura.... Mais je la voy.

SCENE VI.

ZULEMAR, FATIME.

FATIME.

DOis-je croire, Seigneur, ce que m'apprend le Roy?
Alamir s'eſt trouvé digne de voſtre eſtime,
Vous oppoſez vos ſoins au deſtin qui l'oprime,
Je veux bien l'avoüer, je tremblois pour ſes jours;
Mais le Roy s'eſt laiſſé fléchir à vos diſcours,
Achevez, détournez le coup qui le menace.

ZULEMAR.

Et quel autre que vous peut obtenir ſa grace?
S'il faut calmer du Roy l'implacable courroux,
Madame, deſormais qui le peut mieux que vous?

FATIME.

Moy, Seigneur?

ZULEMAR.

Vous. Le Roy ne veut plus que j'ignore
Les ſecretes bontez dont ſon choix vous honore,
Sa main répand ſur vous rang, titres, dignitez,

Bienfaits moins glorieux que vous ne meritez,
Et je viens avec joye à ces grands avantages,
Rendre mes premiers soins, & mes premiers hommages.

FATIME.

Les bontez, les bien-faits, l'empressement du Roy,
Le temps que chaque jour il passe auprés de moy:
Ses regards, ses soûpirs, & son silence mesme,
Tout me dit en effet, tout confirme qu'il m'aime:
Cependant oseray-je à vostre esprit discret,
De mon bizarre sort confier le secret?
Le Ciel ne m'a point fait une ame ambitieuse,
Et l'espoir de regner ne me rend point heureuse.
Le Roy m'accable en vain de biens à tous momens,
Je ne sens point pour luy ces tendres mouvemens,
Dont les Amans se font de douces habitudes,
Soins de plaire, transports, craintes, inquietudes.
Je souffre sans regret qu'il s'éloigne de moy;
Mon ame est sans plaisir lors que je le revoy,
Distraite auprés de luy, tranquile en son absence,
Ce qu'il dit, ce qu'il fait, ne me plaist, ni m'offense.
Non, que rien ait caché son merite à mon cœur,
L'air grand, jeune Heros, tendre Amant, Roy vainqueur;
Je connois tout le prix de sa Personne Auguste,
Et mon aveugle erreur ne me rend point injuste.
Mais qui peut de l'amour éviter le poison?
L'ame est-elle toûjours soûmise à la raison?

Le Roy par ses bienfaits n'aspire qu'à me plaire ;
Je le voy, je le sçay ; tout ce que je puis faire,
C'est malgré mon penchant, de voir avec ennuy
Les foiblesses d'un cœur qui n'est pas fait pour luy.

ZULEMAR.

Quoy, Madame, un Heros que les mortels admirent,
Pour qui mille beautez secretement soûpirent ;
Puissant, heureux, vainqueur de cent peuples divers,
Est-il donc un captif indigne de vos fers ?
Mais de vostre froideur je penetre la cause,
A l'amour de ce Prince un autre amour s'oppose,
Alamir....

FATIME.

Oüy, Seigneur, il a sceu me toucher ;
Il m'a plû, je ne veux, je ne puis m'en cacher,
Sa grande ame a la gloire uniquement sensible,
Au milieu des flatteurs constante, incorruptible,
Cette droite vertu, cette intrepidité,
Ce mépris des honneurs, cette sincerité :
Enfin mille raisons me le rendoient aimable ;
Je croyois mon amour fidelle, inviolable ;
J'en attestois des Dieux le pouvoir absolu,
Mes yeux, alors, mes yeux ne vous avoient pas vû.

ZULEMAR.

Moy, Madame ?

FATIME.

L'aveu qu'icy je vous confie,
Offense le devoir, blesse la modestie.

Avant que d'en venir à cette extremité,
Quels efforts, quels combats ne m'a-t-il point coûté?
Croyez, lors que l'amour prend ſur nous trop d'épire,
Qu'il n'eſt rien qu'on ne ſouffre avant que de le dire.
Un deſtin rigoureux m'entraîne malgré moy,
Mais n'en redoublez point le trouble où je vous voy;
Si j'ay trop de mes feux montré la violence,
Je ſçauray m'en punir par une longue abſence,
Et mon cœur trop ſenſible à ſes folles amours,
Vous les dit une fois pour les taire toûjours.

SCENE VII.

ZULEMAR, ABENDAX.

ZULEMAR.

Elle me quitte. Où ſuis-je, & que viens-je d'aprendre!
Juſte Ciel.... Ah! ſçais-tu ce qu'on m'a fait entẽdre!
Fatime.... Mais ſuy-moy, ſortons de ce Palais:
Abendax viẽs m'entẽdre en des lieux moins ſuſpects.
Heureuſe ſi les Dieux finiſſent la contrainte....

ABENDAX.

Avant que voſtre cœur s'abandonne à la plainte,
Aprenez d'Alamir le retour en ces lieux.
Ce Heros qu'on plaçoit au rang des demy-Dieux,
Qui voyoit autrefois retournant de l'Armée,
Au devant de ſon char voler la renommée;
Et le zele empreſſé d'un Peuple adorateur

Parfumer ſon chemin, exalter ſa valeur,
Accablé maintenant d'une douleur profonde,
Sans pompe, ſans honneurs, & fuy de tout le monde,
Inquiet, étonné, revient, entre ſans bruit,
A peine accompagné d'un amy qui le ſuit.

ZULEMAR.

Ah Ciel! ma jalouſie a formé cet orage!
C'eſt elle qui le perd, & voilà mon ouvrage.
Grands Dieux! de qui dépend le deſtin des humains,
Si vous deſaprouvez mes innocens deſſeins,
Détournez d'Alamir ce courroux formidable,
Epuiſez-le ſur moy, je ſuis ſeule coupable.
Mais, Abendax, ſortons; viens apprendre de moy
Ce que m'a dit Fatime, & ce que veut le Roy.



ACTE II.

SCENE I.

ALAMIR, GAZUL.

ALAMIR.

NOn, ne nous flattõs point d'une vaine esperãce,
Plus mes exploits sont grands, plus mon retour l'offense.
J'ay vaincu, mais je viens sans son ordre en ces lieux,
Et je ne montre enfin qu'un coupable à ses yeux.
Non, je prétens pas excuser ma conduite,
Je sçay quel est mon crime, & j'en prévoy la suite:
Mais qu'il me fasse grace, ou m'envoye à la mort,
Je verray du mesme œil & l'un & l'autre sort.

GAZUL.

Pourquoy de ce retour aprés vostre victoire,
Vous faites-vous, Seigneur, une image si noire?
Si les Dieux & les Rois ne pardonnoient jamais,
Les malheureux mortels pourroiẽt-ils vivre en paix?

ALAMIR.

Non, le trouble où tu vois que mon cœur s'abandõne,
N'est point d'un malheureux que le suplice étonne;
Mais de tant d'ennemis triomphant & vainqueur,
Puis-je me regarder moy-même sans douleur,

Lors qu'il faut qu'un pardon honteux à ma mémoire,
Soit pour sauver mes jours le prix de ma victoire ?
Vous qui prenez plaisir à former de vos mains
Quelques mortels plus grãds que les autres humains
A quelles passions, Dieux ! à combien d'outrages,
Sans cesse exposez vous vos plus nobles ouvrages ?
Gazul on nous éleve au rang des immortels,
Par tout à nos vertus on dresse des Autels,
Mais helas! tost ou tard nous détrõpons les hommes,
Et toûjours quelque foible apprend ce que nous sommes.
De cette triste Loy moy-mesme à nos neveux
Cher amy, je vais estre un exemple fameux,
J'abandonne l'Armée, & je trahis ma gloire,
Pour des raisons qu'un jour on aura peine à croire.

GAZUL.

Je l'avoüeray, Seigneur, puisque vôtre bonté
Me donne auprés de vous entiere liberté :
Plus sur vôtre retour en secret je medite,
Plus cherchant vos raisons, mon ame est interdite.
Je sçay que Zulemar, jeune presomptueux,
Des passions du Roy flateur respectueux,
Nouveau dans les secrets du grand art Militaire,
Et pour toute vertu sçavant en l'art de plaire ;
Depuis six mois à peine à la Cour arrivé,
Est déja par la brigue aux employs élevé.
Son credit vous irrite, & par vôtre presence
Vous venez balancer sa nouvelle puissance.

ALAMIR.

Tu ſais à ma foibleſſe encore trop d'honneur ;
L'ambition n'eſt pas ce qui trouble mon cœur.
Je ſuis, je l'avouëray, jaloux de cette gloire,
Qui fait vivre à jamais les grãds noms dãs l'Hiſtoire.
Dés ma plus tendre enfance ennemy du repos
Je me ſuis propoſé l'exemple des Heros.
Pour la faveur des Roys qu'au gré de leurs caprices
Ils accordent ſouvent à de legers ſervices :
J'en cede l'avantage aux moindres Courtiſans,
Qui ſçavent mieux que moy prodiguer leurs encens.
Je n'ay point crû flatté d'un eſpoir temeraire,
Eſtre ſeul à l'Etat, & toûjours neceſſaire.
Pour commander l'Armée & diſpenſer ſes Loix,
Le Roy peut honorer Zulemar de ſon choix.
On ne me verra point par de ſecretes brigues,
De l'heureux Favori détruire les intrigues ;
Son credit n'aura rien de chagrinant pour moy,
Et ma ſeule vertu me tiendra lieu d'employ.
Tels ſont mes ſentimens, telle eſt ma politique,
Et je penſe en effet ce que ma bouche explique.
Cependant ce cœur plein de ces grands ſentimens,
A toutes les erreurs des plus foibles Amans.
Oüy, dans ces lieux, Gazul, c'eſt l'amour qui m'entraîne,
Captif trop glorieux pour une telle chaîne.

GAZUL.

Seigneur, que dites-vous ?

ALAMIR.

Non, je ne rougis pas
D'avoir d'une Princesse adoré les apas :
Il n'est point de vertu que l'amour ne surmonte,
Fatime m'écoutoit, j'ay pû l'aimer sans honte,
Mais que l'amour sur moy prenne tant de pouvoir,
Qu'une crainte, un soupçon m'arrache à mõ devoir,
C'est-là le seul moyen que je preste à l'envie,
Pour ternir quelque jour tout l'éclat de ma vie.

GAZUL.

Seigneur, je voy Fatime, elle vient en ces lieux.

SCENE II.

ALAMIR, FATIME, GAZUL.

FATIME.

Que voy-je? est-ce Alamir? en croiray-je mes yeux?
Sans suite, sans éclat, quel retour! quel silence!
Qu'est devenuë enfin cette magnificence?
Ces Lauriers, cette Cour, ce Peuple, ces Soldats,
Dont la foule autrefois accompagnoit vos pas?
Ah! Seigneur, si c'est vous, aprés vostre victoire,
Où sont tous ces témoins pour me le faire croire?

ALAMIR.

Quelque affreux changement qu'aporte mon retour,
Vous me voyez, Madame, avec le mesme amour;
L'honneur de vous revoir est le seul où j'aspire.

Heureux, & plus heureux que je ne vous puis dire;
Si de ce prompt retour vous approuvez l'ardeur,
Et si je vous retrouve avec le même cœur.

FATIME.

Moy, Seigneur?

ALAMIR.

Jusqu'icy j'ay tout fait pour la gloire;
Madame, aprés avoir asseuré ma memoire:
Cherchant à respirer, ne pourray-je un moment
Paroître moins vainqueur pour être plus Amant.

FATIME.

Mais du couroux du Roy qui pourra vous défendre?
Sur son autorité vous semblez entreprendre,
Sans son ordre il vous voit revenir en ces lieux,
Lorsque vous paroîtrez tantost devant ses yeux,
Qu'à vous interroger il descendra luy-même:
Que luy répondrez-vous, Seigneur?

ALAMIR.

Que je vous aime;
L'Amour a fait mon crime, il me justifiera.

FATIME.

Ne vous y fiez pas, cet amour vous perdra.
Vous le diray-je enfin? quittez un lieu funeste:
De vôtre vie ailleurs allez porter le reste,
Sous un Ciel plus serein, loin de vos envieux,
Courez mettre à l'abry des jours si precieux.
On ne voit plus regner icy que l'injustice,
Fuyez, abandonnez une Cour où le vice

N'expose à vos regards que des cœurs corrompus.

ALAMIR.

Le vostre ne l'est point, que voudrois-je de plus?
Dûssay-je en cette Cour trouver la mort certaine,
Dûst m'accabler le Roy d'une implacable haine,
Quand je verrois pour moy tous les cœurs sans pitié,
Rien ne m'affligeroit que vôtre inimitié.
Certain de vos bontez sur qui je me repose,
Quoyque fasse le Ciel contre moy, quoyqu'il ose,
J'ay tant de confiance en vous, en vôtre foy....

FATIME.

Que dites-vous? quelle est l'erreur où je vous voy?
C'est trop vous affermir dans cette confiance,
Icy trop de malheurs ont suivi vôtre absence,
Et je ne me sens point assez de fermeté,
Pour cacher à vos yeux la triste verité.
Vous avez en ces lieux, Seigneur, qui l'eust pû croire?
Des Rivaux pour l'amour, ainsi que pour la gloire.
Par le trouble où je suis jugez de ma douleur,
Et pour ne point moy-même affliger vôtre cœur,
Souffrez que je vous cache un ennuy qui m'accable.

SCENE

SCENE III.

ALAMIR, GAZUL.

ALAMIR.

AH! Gazul, mon ſoupçon n'eſt que trop verita-
ble,
Lors qu'un bruit incertain m'apprit qu'en cetteCour,
Un Rival dangereux traverſoit mon amour:
De ces premiers tranſports mon ame revenuë,
Zulemar fut le ſeul qui s'offrit à ma veuë.
Son credit prés du Roy, ſes nouvelles grandeurs,
Cette haine, Gazul, qui diviſe nos cœurs,
Tout me le dit. Percé d'une douleur trop vive,
J'abandonne mon camp, ma gloire, tout; j'arrive,
Ce ſoupçon par Fatime eſt enfin confirmé,
N'en doutons point, il l'aime.

GAZUL.

En ſeroit-il aimé?
Luy, Seigneur?

ALAMIR.

De l'amour la foibleſſe eſt commune;
Les yeux les mieux fermez s'ouvrent à la fortune,
D'un Favory naiſſant l'éclat eſt ſeducteur,
Mais je connois Fatime, & réponds de ſon cœur,
Son trouble, ſes regards, ſes diſcours, ſon ſilence,
Tout m'apprend les combats rendus en mon abſence
Pour me garder un cœur qu'elle ſçait qui m'eſt dû.

Mais allons, cher Gazul, où je suis attendu.
Quoyque de Zulemar le pouvoir soit extrême,
Mes exploits prés du Roy parlerõt pour moy-même,
Il me rendra l'estime acquise à mon devoir.
Entrons.

SCENE IV.

ALAMIR, GAZUL, OSMAR,

OSMAR.

Seigneur, le Roy vous défend de le voir.

ALAMIR.

A moy?

OSMAR.

Vôtre retour sans ordre est une offense,
Qui soustrait à vos yeux son auguste presence.
Zulemar est chargé de ses ordres secrets,
Pour vous en avertir je les devance exprés.
Ce Prince de sa part vous les doit faire entendre,
Il va se rendre icy, c'est à vous de l'attendre.

ALAMIR.

A cette indignité, Dieux, me reserviez-vous?
Quand viendra-t-il?

OSMAR.

Seigneur, le voicy.

Digitized by Google

SCENE V.

ALAMIR, ZULEMAR, OSMAR, GAZUL.

ZULEMAR *à Osmar.*

Laissez-nous.
Seigneur, avant qu'icy ma bouche vous explique
Tout ce que m'a du Roy prescrit la politique,
Permettez qu'à vos yeux je montre avec respect,
Cette admiration qu'imprime vôtre aspect ;
Et souffrez que mõ cœur, quoy que vous puissiez croire,
Vous rende les tributs qu'on doit à vôtre gloire.
L'aversion qui regne entre nos deux maisons,
Jettant dans les esprits mille nouveaux soupçons,
S'est fait de nous aigrir une loy souveraine ;
Mais, Seigneur, pour un temps suspendons nôtre haine,
Ou plûtost, & mon ame en fait tous ses souhaits ;
Réünissons nos cœurs par une heureuse paix,
De cette indigne haine humilions l'audace.
Je veux bien le premier implorer cette grace,
Et ne voy point de honte à briguer devant tous
L'estime & l'amitié d'un Heros tel que vous.
Pourray-je me flater d'une union si chere ?
Le Roy de ses secrets m'a fait dépositaire :
Vôtre retour sans ordre excite son courroux,

J'ay son pouvoir en main : Ah ! qu'il me seroit doux
D'arracher vôtre teste au coup qui la menace,
De vous rendre en ces lieux vôtre premiere place,
Et de vous inspirer de prêter vôtre cœur
Aux sinceres avis d'un amy plein d'ardeur :
Auprés du Roy pour vous je puis tout entreprendre,
Prés de vous pour moy-même à quoy puis-je m'attendre ?

ALAMIR.

Zulemar, car enfin éloigné de ces lieux
Je n'ay point encore sceu tes titres glorieux.
Le Roy pour mon retour prévenu de colere,
De son pouvoir sur moy t'a fait dépositaire :
Je t'entens, mais dis moy, pour m'offrir ton secours,
Pour te voir en effet l'arbitre de mes jours,
Quels exploits parmy nous t'ont rendu remarquable ?
Et qu'à fait jusqu'icy ton bras de memorable ?
De cent jeunes beautez qui brillent à la Cour
Frivole adorateur, tu sçais faire l'amour ;
Et c'est enfin sur quoy tout ton orgueil se fonde,
Mais puisqu'à tes bontez il faut que je réponde :
Ecoute, & suy l'avis que je vais te donner.
A m'offrir ton appuy cesse de t'obstiner,
Ton indigne pitié me feroit trop d'outrage,
Montre-toy vray Zégri contre un Abencerrage :
L'honneur le plus certain & le plus grand pour toy,
C'est d'être l'ennemy d'un homme tel que moy.

ZULEMAR.

Si pour moy cette haine avoit quelque avantage,
Rien ne m'empeſcheroit de la mettre en uſage,
Et mon ame ſi loin en porteroit l'excés,
Que tel qui me dédaigne en craindroit les effets.
Mais, Seigneur, je penetre, & voy vôtre penſée,
Vous croyez que paré d'une vertu forcée,
Cherchant à profiter du trouble des eſprits,
Je prétends élever mon ſort ſur vos débris,
Et que pour vous cacher cette laſche eſperance.
D'une fauſſe pitié j'emprunte l'apparence:
Pluſt au Ciel que mon cœur vous pût être connu,
De vôtre injuſte erreur deſormais revenu;
Loin de blâmer en luy cet excés de tendreſſe,
Un ſecret mouvement vous apprendroit ſans ceſſe,
Que vous êtes l'auteur du trouble où je me voy,
Et que ſans vous l'amour n'eût pas fait mon employ.
Mais le Roy veut ſçavoir quel ſujet vous amene,
C'eſt ſon ordre, je dois, ou m'attirer ſa haine,
Ou rendre un compte exact de tout nôtre entretien.
Hé bien, Seigneur, parlez, que luy diray-je?

ALAMIR.

Rien.
Si ſçavoir mes deſſeins eſt ſon ordre ſuprême:
Me voila preſt, il peut m'interroger luy-même.
Pourquoy m'évite-t-il? Si le ſort envieux
M'avoit fait en vaincu retourner dans ces lieux;
Dis-moy que feroit-on de plus pour me confondre?

Enfin ce n'eſt qu'au Roy que je prétends répondre,
Et je verray couler ſans regret tout mon ſang,
Plûtoſt que de rien faire indigne de mon rang.
Adieu.

SCENE VI.

ZULEMAR, ABENDAX.

ABENDAX.

Voûs le voyez ; une haine invincible
A toutes vos bontez rend ſon cœur inſenſible ;
Hé bien pour vous marquer qu'il dédaigne vos ſoins,
En peut-il faire plus ?

ZULEMAR.

En doit-il faire moins ?
Quoyque de la douceur j'emprunte le langage,
D'un ennemy toûjours il croit voir le viſage.
S'il ſçavoit qui je ſuis, à cet aveu, crois-tu
Qu'il conſervaſt encor ſa cruelle vertu ?
Non, Abendax, il faut dévoiler ce miſtere :
Allons, il faut luy dire....

ABENDAX.

O Dieux ! qu'allez-vous faire ?
Luy croyez-vous un cœur capable de pitié ?
Penſez-vous triompher de ſon inimitié ;
Enfin ignorez-vous qu'il adore Fatime,

Il luy ſacrifiera l'aveu de vôtre eſtime.
Quelle honte! & le Roy pour comble de malheur,
Apprenant vôtre ſort verra-t-il ſans douleur,
Qu'il a mis ſes ſecrets dans le ſein d'une fille?
Vous eſtes tout l'eſpoir d'une illuſtre famille;
Songez, ſi vous parlez dans quel triſte embarras....

ZULEMAR.

Mais Alamir ſe perd ſi je ne parle pas;
Sur ſon retour icy le Roy veut qu'il prononce,
Si je vais rapporter ſa ſuperbe réponſe;
Cet orgueilleux refus terminera ſes jours.
Que faire? en ce moment le Ciel m'offre un ſecours.
Si Fatime avec moy vouloit d'intelligence,
D'un Heros qu'elle outrage embraſſer la défenſe....
Elle ſeule, Abendax, peut calmer mon ſoucy:
Viens, allons la trouver...Mais elle arrive icy.

SCENE VII.

ZULEMAR, FATIME, ABENDAX.

FATIME.

DU deſtin d'Alamir, Seigneur, daignez m'inſtruire;
Vous venez de le voir, que vous a-t-il pû dire?
Aux volontez du Roy s'eſt-il enfin rendu?
Qu'en doit-on eſperer?

ZULEMAR.

Madame il eſt perdu.
Et ſi dans ce moment vous n'obtenez ſa grace,
Rien ne peut arreſter le coup qui le menace,
Vous ſeule auprés du Roy vous pouvez tout pour luy:
Parlez en ſa faveur, prêtez-luy vôtre appuy;
Obtenez qu'il le voye, obtenez qu'il l'écoute,
Privé de ce ſecours il ſe perdra ſans doute.

FATIME.

Moy? que pour Alamir j'aille parler au Roy.
Si le penchant ſecret que ce Prince a pour moy
Luy fait tout accorder, ſi j'en obtiens ce gage,
Songez-vous bien, Seigneur, où ſa bonté m'engage?

ZULEMAR.

Rien n'eſt à ménager pour ſauver un vainqueur,
Dont l'amour trop aveugle a fait tout le malheur.
Le Ciel vous offre encore un moyen infaillible,
Peut-être que l'effort vous en ſera penible;
Mais ſi vous vous ſentiez aſſez de fermeté,
Pour luy parler, Madame, avec ſincerité,
Si vous luy confirmiez par vôtre propre bouche
Que l'amour qu'il reſſẽt n'a plus riẽ qui vous touche;
Honteux de ſon erreur, privé de tout eſpoir,
Alamir rentreroit bien-toſt dans ſon devoir.

FATIME.

Ah! que me dites-vous? Quoy ma bouche cruelle
L'accableroit encor d'une douleur mortelle?
J'irois luy reveler mon infidelité?

Que me demandez-vous ? à quelle extremité
Portez-vous de mon cœur l'innocente tendresse ?
Ah ! de grace, Seigneur, épargnez ma foiblesse !
Moy luy dire son sort ! ignorante du mien
Helas ! suis-je en état de l'instruire du sien ?
Non, il vaut mieux suivant ma triste destinée,
Aller traîner ailleurs ma vie infortunée.
De souffrir mon départ je vais presser le Roy,
Venez, Seigneur, venez vous joindre avecque moy.
Icy par mon exil tout changera de face ;
Alamir obtiendra facilement sa grace :
L'équitable raison éclairera le Roy,
Chacun sera content, tout sera calme : Et moy
Je fuiray des regards que ma presence gesne,
Et qui sur moy, Seigneur, ne tombent qu'avec peine.

ZULEMAR.

Madame....

FATIME.

Au nom des Dieux ne me resistez pas ;
Je sçais que ce dessein avance mon trépas ;
Mais cette vie, helas ! que chacun tient si chere,
Ne me plaisoit qu'autant qu'elle pouvoit vous plaire ;
Et puisque rien en vous ne flatte mon espoir,
Je vais priver mes yeux du plaisir de vous voir.

ZULEMAR.

Helas ! quelle est la fin que le sort me destine !
Le Ciel détruit toûjours tout ce que j'imagine.
Mais ne la quittons pas, profitons de l'erreur

Qui me rend malgré moy maîtresse de son cœur ;
Qu'en faveur d'Alamir elle agisse, elle presse,
A ce prix, s'il le faut, écoutons sa tendresse,
Trompons-la, tout est juste, & tout est glorieux,
Pour sauver du trépas ce qu'on aime le mieux.



ACTE III.

SCENE I.

ZULEMAR, ABENDAX.

ZULEMAR.

OUy, tu verras changer le destin qui m'accable ;
Fatime à mes desseins veut être favorable,
A flater son amour j'ay long-temps balancé,
Mais enfin, Abendax, mon scrupule a cessé,
Quand j'ay veu que l'erreur où son cœur s'abandõne,
Sur sa tête bien-tôt attachoit la Couronne.
Grace au penchant secret qui luy parle pour moy,
Elle-même a coutu fléchir l'esprit du Roy :
Que te diray-je enfin, il n'a pû s'en défendre,
Il doit voir Alamir en ces lieux & l'entendre,
C'est ce qu'on vient déja de luy faire sçavoir,
Tu vois qu'avec raison je reprens quelque espoir,
En daignant l'asseurer du pardon de son crime,
Le Roy ne taira point qu'il brûle pour Fatime.
La Princesse elle-même aprés leur entretien
De son manque de foy ne luy cachera rien.
Juge de sa douleur à ce revers funeste.
Penses-tu qu'il m'évite encor qu'il me deteste :
Lors qu'expliquant mon sort, implorant son apuy,

Ma bouche luy dira ce que je ſens pour luy ?
Non, ſon grand cœur touché de ma perſeverance
Ne mettra plus de borne à ſa reconnoiſſance.
Quelle gloire, Abendax, quel plaiſir, quel bonheur
D'occuper, de remplir, de poſſeder un cœur
Fier, inflexible, exempt de honte, de baſſeſſe,
Et dont l'amour enfin eſt l'unique foibleſſe ?
Mais j'entens Alamir, c'eſt luy, retire-toy.

SCENE II.

ALAMIR, ZULEMAR.

ZULEMAR,

SEigneur, dans un moment vous allez voir le Roy,
J'ay flechi ſon eſprit, j'ay vaincu ſa colere,
Et s'il vous parle enfin ce n'eſt qu'à ma priere.
Je viens vous l'annoncer, jugez par les effets,
Si d'un cœur ennemy ce ſont-là les projets,
Au reſte quand pour vous tout s'unit, tout conſpire,
Vous-même en ce moment n'allez pas vous détruire,
Ménagez avec ſoin un Monarque irrité ;
Voyez-le ſans chagrin, parlez-luy ſans fierté,
Il a toûjours pour vous une ſincere eſtime,
Il ne peut ſoupçonner vôtre vertu d'un crime,
Et s'il veut qu'attachez toûjours à leur devoir
Les plus grands ſoient les plus ſoûmis à ſon pouvoir:
Si pour vous étonner il montre en apparence

Trop de ressentiment d'une legere offense.
Cette severité ne tient rien des tirans,
Ses desseins sont toûjours aussi justes que grands,
Et soit que son pouvoir récompense ou punisse,
La raison le conduit, & non pas le caprice.
Mais les Princes, Seigneur, que l'équité soûtient,
Veulent être absolus, vous le sçavez. Il vient
Je vous laisse.

SCENE III.

ABDERAMEN, ALAMIR.

ALAMIR.

Seigneur...

ABDERAMEN.

Observez le silence,
Alamir, vôtre orgueil demande ma presence,
Je l'accorde, je fais ce que vous souhaitez,
Mais avant qu'expliquer vos raisons, écoutez.
Vous êtes grand, fameux, mille exploits pleins de gloire
Asseurent à vos jours une longue memoire.
Vous avez crû peut-être en violant les Loix,
Qu'elles devoient se taire au bruit de vos exploits.
Mais non, plus les sujets sont prés des Diadêmes,
Plus un devoir exact doit regner sur eux-mêmes.
De l'Univers entier observez, c'est sur eux

Que les Rois pour donner des exemples fameux
Avec plus de ſplendeur ſignalent leurs puiſſances
Par des punitions ou par des récompenſes.
Si j'avois voulu croire un trop juſte courroux,
Vôtre retour m'offroit ce grand exemple en vous;
Mais vos rares vertus, & ma reconnoiſſance
Avoient de mes tranſports calmé la violence.
Sans examiner rien je vous faiſois partir,
Il ne vous en auroit coûté qu'un repentir:
Vous n'avez pas daigné profiter de ma grace,
Au contraire à cette offre augmentant vôtre audace
Vous avez demandé fierement à me voir.
Me voicy; vôtre ſort n'eſt plus en mon pouvoir,
Aux Loix de mon Etat il faut que j'obéïſſe,
Que je vous récompenſe, ou que je vous puniſſe.
Voilà ce qu'ont produit vos deſirs imprudens,
Il ſuffit; à preſent parlez, je vous entens.

ALAMIR.

Seigneur je ne veux point chercher pour ma déſenſe
Tout ce qui peut icy demander ma preſence;
J'aurois mille raiſons pour me juſtifier,
Si ſur de tels ſecours je voulois m'appuyer;
Je l'avouë, & ma gloire en ce moment bleſſée
Ne me punit que trop d'une ardeur inſenſée...
J'aime: Si de l'amour les trop puiſſantes Loix,
Dans toute leur rigueur preſſoient le cœur des Rois;
Si de ſon aſcendant vous connoiſſiez l'empire,
Pour paroître innocent je n'aurois rien à dire.

Oüy, Seigneur, entraîné par ce fatal pouvoir,
J'ay violé les Loix, j'ay trahi mon devoir;
J'ay merité la mort, & perds toute esperance,
Si la justice en vous ne cede à la clemence.
Peut-être aurois-je pû, fier d'un peu de bonheur
Raconter mes exploits pour toucher vôtre cœur;
Vous dire que mon bras, graces aux Dieux propices:
A sceu rendre à l'Etat d'assez heureux services,
Et que mon sang pour vous répandu mille fois
Doit affranchir mon sort de la rigueur des Loix.
Mais qu'ay je fait, Seigneur, dõt l'honneur de le faire
Dans le même moment n'ait été le salaire.
Vos ordres, il est vray, me pressoient de partir,
Mais à ne vous point voir je n'ay pû consentir.
Non, Seigneur, qu'obstiné dans ma coupable audace,
J'aye approuvé mon crime, & refusé ma grace,
Vôtre seul interest a pû dans vôtre Cour
Pour quelque temps encor prolonger mon sejour.
Objet infortuné d'une haine trop juste,
Malheureux & privé de vôtre aspect auguste
Aurois-je osé, Seigneur, commander vos Soldats?
Auroient-ils desormais voulu suivre mes pas?
Lors qu'un Camp empressé nous sert & nous revere,
C'est vous seul, c'est son Roy qu'en nous il considere,
Et qui d'un Favori veut bien suivre les loix,
D'un malheureux banni méconnoîtroit la voix.

ABDERAMEN,

De ces vaines couleurs je croy peu l'apparence;

Mais de tous vos desseins je connois l'innocence :
Mon cœur parle pour vous contre tous mes soupçons,
Et cede a sa bonté plûtôt qu'à vos raisons.
Je répandray sur vous tant de biens, tant de gloire,
Que de vôtre disgrace on perdra la memoire,
Mais suivi desormais du Peuple & des Soldats,
Que vous verrez marcher en foule sur vos pas,
Dés ce jour même, allez rejoindre mon Armée,
Et faites pour mon choix parler la Renommée.

ALAMIR

Par une grace encor daignez combler mes vœux.
La Princesse Fatime est l'objet de mes feux,
Permettez qu'à jamais une foy mutuelle...

ABDERAMEN.

Elle est digne de vous, vous êtes digne d'elle ;
Vous meritez sans doute un objet si charmant ;
Alamir, mais le Ciel en dispose autrement,
Et pour vous dire tout, une loy souveraine,
Pour jamais vous separe, & la fait vôtre Reine.

ALAMIR.

Quoy, Seigneur...

ABDERAMEN.

Je l'épouse etouffant vôtre espoir ;
Ce n'est plus qu'en sujet que vous la devez voir.

ALAMIR.

Surpris, saisi, frapé de ce que j'entends dire,
Dans mon étonnement à peine je respire :
Vous mon Rival, c'est vous qui m'enlevez la foy

D'un cœur dõt tous les vœux auroient été pour moy.
Avant que ma douleur ait franchi les limites
Des inhumaines Loix à mon reſpect preſcrites :
Permettez-moy d'aller dans de ſauvages lieux
Me plaindre en liberté de mon ſort & des Dieux.

ABDERAMEN.

J'ay préveu vos douleurs, j'en ay ſenti l'atteinte.
Pour fermer contre moy vôtre bouche à la plainte,
Long-temps à mes deſirs je me ſuis oppoſé :
Mais j'aime, je ſuis Roy. Dieux, qu'il eſt malaiſé,
Lors que l'amour ſur nous regne avec violence,
De ne ſe pas ſervir de toute ſa puiſſance !
Mais enfin pour m'ôter le nom de Prince ingrat,
Alamir, diſpoſez de moy, de mon Etat,
Souhaitez, demandez, épuiſez ma puiſſance,
Il n'eſt rien au deſſus de vôtre récompenſe.

ALAMIR.

Qu'ay-je affaire, Seigneur, de rang, de dignitez ?
Et quel bien peut payer le cœur que vous m'ôtez ?
Fatime eſt l'objet ſeul pour qui j'aimois la vie,
C'étoit tout mon eſpoir, vous me l'avez ravie :
Je n'écoute plus rien, promeſſe, ni danger,
Je n'ay plus rien à craindre, & rien à ménager.
Ah ! quand de mes exploits vous perdez la memoire ?
Si je perdois auſſi tout le ſoin de ma gloire,
Chef de tant de Soldats, & tant de fois vainqueur,
Qu'aiſément je pourrois meriter mon malheur !

ABDERAMEN.

Je vous entens, je voy ce que vous pouvez faire ;
Je sçauray profiter de cet aveu sincere.
Pensez-y.

SCENE IV.

ALAMIR.

QU'ay-je à craindre en l'état où je suis ?
Est-il quelques malheurs plus grands que mes ennuis ?
Mon Maître est mon Rival, il m'enleve Fatime,
Roy barbare, crois-tu joüir de son estime ?
Crois-tu toucher son cœur ? non ne t'en flatte pas,
Ton Trône, ta grandeur, tes soins n'ont point d'apas,
Qui puissent de son ame effacer la memoire
De tout ce qu'elle doit à ma flâme, à sa gloire,
Je la connois ; certain que ses vœux sont pour moy,
Je me tiens beaucoup moins infortuné que toy.

SCENE V.

ALAMIR, FATIME.

FATIME.

AH ! que viens-je de voir, Seigneur ? le Roy vous quitte,
Le front triste, la veuë égarée, interdite,
Ses regards menaçans où regne la fureur,

Aux cœurs les plus hardis impriment la terreur :
Que je crains pour vos jours l'orage qui s'aprête.
De ces terribles coups détournez vôtre tête,
Encor un coup quitez ces déteſtables lieux.

ALAMIR.

Non, Madame, il m'eſt doux de mourir à vos yeux.
Pour rendre à mes regards ce ſejour formidable,
Pour me faire quitter cette Cour déteſtable,
Il faudroit qu'un Rival occupant vôtre cœur,
Eût contre moy changé vôtre amour en horreur :
J'irois cacher ailleurs ma honte & ma foibleſſe,
Mais tant que je ſeray ſeur de vôtre tendreſſe,
On ne me verra point inquieté, ſurpris,
Fuïr, craindre des malheurs, dont Fatime eſt le prix.

FATIME.

Seigneur, de tous les ſoins que l'âmour vous ſuggere,
Le plus preſſant pour vous, & le plus ſalutaire,
C'eſt de partir.

ALAMIR.

Hé bien, Madame, je vous croy ;
Vous l'ordonnez, je parts, mais partez avec moy,
Venez, ſuivant l'amour que l'honneur autoriſe,
M'aſſeurer de la foy que vous m'avez promiſe.
Allons ên d'autres lieux cacher nôtre malheur.
Vous ne répondez rien, & changez de couleur,
Que preſage à mes yeux ce ſilence timide ?
Croyez-vous qu'Alamir ſoit un lâche, un perfide ;
Qui... Non vous n'avez point ce doute injurieux,

Vous ſuivrez un Epoux approuvé par les Dieux ;
Pourquoy craïdre, pourquoy ſoupçõner ma cõduite ?
Ma Princeſſe, parlez.

FATIME.

Où me vois-je reduite ?
Grands Dieux! que mon deſtin eſt affreux, eſt cruel.
Quand la honte m'impoſe un ſilence éternel,
Le tyranique honneur me défend de me taire,
L'un & l'autre à mon cœur parle d'un ton ſevere :
Mais de mille malheurs dût le Ciel m'accabler,
Le peril eſt trop grand, trop proche, il faut parler.
Sortez, Seigneur, ſortez de l'erreur où vous êtes ;
Apprenez qui je ſuis, voyez ce que vous faites :
Ceſſez de fuir pour moy tant de proſperitez,
Rebelle à vos deſirs, ingrate à vos bontez ;
Indigne pour jamais du feu qui vous anime,
Je ne merite plus vos vœux ni vôtre eſtime.
Les Dieux, les cruels Dieux jaloux de mon bonheur,
Se ſont fait un plaiſir de verſer dans mon cœur
Un poiſon, dont ſoudain la funeſte puiſſance
A noircy de mes jours, a détruit l'innocence.
L'état où je vous voy m'arrache cet aveu.
Oubliez tout de moy, juſqu'à mon nom : Adieu.



SCENE VI.

ALAMIR.

OU ſuis-je, juſte Ciel ! L'ay-je bien entenduë ?
Fatime ſe déclare infidelle à ma veuë !
Des malheurs que tâchoient de prévenir mes ſoins ;
Helas ! voilà celuy que je craignois le moins !
Lors que je la croyois de moy ſeule occupée.
La cruelle....

SCENE VII.

ALAMIR, OSMAR, GARDES.

OSMAR.

SEigneur, donnez-moy vôtre épée ;
C'eſt par l'ordre du Roy.

ALAMIR.

Mon épée ?

OSMAR.

Oüy, Seigneur.

ALAMIR.

A quel trouble honteux s'abandonne mon cœur !
Tenez.

OSMAR.

C'eſt malgré moy qu'un ordre qui m'accable,
Fait paſſer dans mes mains ce fer ſi redoutable.

ALAMIR.

Il ſuffit, je rends grace, Oſmar, à vos bontez.
Marchez, conduiſez-moy, je vous ſuis.

SCENE VIII.

ALAMIR, ZULEMAR, OSMAR, ABENDAX, GARDES.

ZULEMAR.

Arreſtez
Oſmar. Je viens, Seigneur, vous offrir vôtre grace.

ALAMIR.

Tu me braves encor: Pourſuis dans cette audace,
L'ordre de m'arreſter eſt conduit prudemment.
Si tu l'avois oſé devancer d'un moment,
Mon bras t'euſt épargné les peines que te donne
Le ſoin qu'auprés du Roy tu prens de ma perſonne.
Si j'étois libre enfin, ton inſolente voix
Ne m'inſulteroit pas une ſeconde fois.

ZULEMAR.

Que vous êtes injuſte! Hé! que faut-il donc faire
Pour vous prouver un zele, une amitié ſincere?
Mais contre moy, Seigneur, avant que d'éclater,
Voyez ce que je fais, & daignez m'écouter.
L'amour, vous le ſçavez, eſt vôtre unique crime,
Pour vous rendre innocent renoncez à Fatime.
Faites plus, pour calmer tous les ſoupçons du Roy,
A quelque autre Princeſſe engagez vôtre foy.

Il en eſt de mon ſang une qui vous adore,
Une que l'Univers ne connoît point encore;
Qui ſous un autre nom élevée en ces lieux,
Cachée à tous, n'a pû ſe cacher à vos yeux.
Vous avez dans ſon cœur fait naître une tendreſſe
Qui dans tous vos malheurs malgré vous l'intereſſe.
Elle vous voit ſouvent, & prête à vous parler,
De crainte en vous voyant, elle ſe ſent troubler.
Son nom haï de vous la glace, l'épouvante,
Et retient ſon aveu ſur ſa lévre tremblante:
Mais ſes yeux attachez à vous conſiderer,
Son ame en ſes diſcours facile à s'égarer,
Son trouble, mille ſoins que l'on ne peut comprendre,
Tout vous dit ſon amour ſi vous voulez l'entendre,
Seigneur, ſi vous ſçaviez ce qu'elle ſent pour vous...

ALAMIR.

Qui moy? d'une Zégri je deviendrois l'époux?
Euſt-elle à me donner tout l'Empire du monde,
En eſprit, en beauté, fût-elle ſans ſeconde;
Son cœur d'un tendre amour fût-il épris pour moy;
C'eſt aſſez qu'elle ſoit du même ſang que toy,
Pour mettre dans mon cœur, pour allumer contre elle
Une haine invincible, une horreur éternelle.
Que dis-je? en écoutant l'offre que tu m'en fais,
Je la déteſte encor plus que je ne te hais.

ZULEMAR.

Ah! Seigneur apprenez....

ALAMIR.

Je ne veux rien apprendre ;
Aſſez & trop long-temps j'ay ſouffert à t'entendre,
Gardes, délivrez-moy d'un objet odieux.

ZULEMAR.

Tu ſeras ſatisfait : Qu'on l'ôte de ces lieux,
Je ne vous retiens plus. Gardes qu'on le ſaiſiſſe;
Vous avez l'ordre, Oſmar, faites qu'on obéïſſe.

SCENE IX.

ZULEMAR, ABENDAX.

ZULEMAR.

VA, cours, marche au devant d'un trépas aſſeuré,
Prince indigne du ſort qui t'étoit préparé.
Malheureuſe ! j'allois pleine de ma tendreſſe,
Luy découvrir mon ſexe, avoüer ma foibleſſe,
Que dis-je ? tout mon ſort eſt déja revelé,
Il a veu mon deſordre, & mes yeux ont parlé.
Mais enfin, Abendax, à moy-même renduë,
Et d'un juſte dépit deſormais ſoûtenuë :
J'aſpire à me venger de ſes cruels mépris,
D'un malheureux amour ſeul & funeſte prix.
Je vais preſſer du Roy l'implacable colere,
L'irriter, l'animer contre ce temeraire,
Sacrifier l'ingrat à ma juſte fureur :
Duſſay-je aprés ſa mort expirer de douleur.

ACTE

ACTE IV.

SCENE I.

FATIME, ZINDARISE.

ZINDARISE.

OUy, Madame, avec soin les portes sont gardées;
D'armes & de Soldats les places sont bordées,
Les Courtisans confus, les Ministres troublez,
Les Princes interdits, les Juges assemblez.
Le Roy même inquiet fuyant l'aspect du monde,
Jette dans les esprits une terreur profonde,
Il marche environné de Chefs & de Soldats.
Un gros de Senateurs accompagne ses pas,
Tristes, épouvantez, leurs visages severes
N'ont point de leur vertu les marques ordinaires.
Ces mortels redoutez qui tiennent dans leurs mains,
La puissance des Roys, & le sort des humains,
Semblent craindre aujourd'huy l'ordre qui les assemble:
Tout garde le silence, autour du Roy tout tremble.
Au milieu de la place un échafaut dressé
Attire les regards d'un grand peuple amassé,
Qui paslit & qui craint de voir tomber la tête
Que menace aujourd'huy cette horrible tempête.

De ſes propres emplois abandonnant le ſoin,
Chacun de ce grand jour veut être le témoin.
Tout fremit. Cependant parmi cette triſteſſe
On voit encor briller des marques d'allegreſſe.
Les Temples ſont ouverts, les Autels ſont ornez :
Les Prêtres revêtus, & de fleurs couronnez,
Etalent l'appareil des plus celebres Fêtes ;
L'Encens fume partout, les victimes ſont prêtes.
D'un juſte étonnement les eſprits occupez
Sur tant d'objets divers dont les yeux ſont frappez,
En diſcours ſuperflus ſe laſſent & s'épuiſent,
Inventent des raiſons qu'auſſi-tôt ils détruiſent,
Et plus à s'éclaircir ils veulent s'éforcer,
Plus ils trouvent d'horreurs qu'ils ne ſçauroient percer.

FATIME.

Pour quel deſſein fait-on des apprêts ſi contraires ?
Et qui m'expliquera ces funeſtes miſteres ?
Qui livrent mon eſprit à de cruels ſoupçons ?

ZINDARISE.

Seul de tous les projets le Roy ſçait les raiſons,
Le ſecret fut toûjours ſa grande politique ;
Mais il vient. Avec vous faites qu'il s'en explique.

SCENE II.

ABDERAMEN, FATIME, ZINDARISE.

ABDERAMEN.

TAndis que mes Sujets ſont dans l'étonnement,
Et d'un jour ſi pompeux craignent l'évenemẽt :
Souffrez que ſans témoins je vous parle, Madame,
Et vous découvre icy les ſecrets de mon ame.
Je vous aime. Mes ſoins, mes regards, mes ſoûpirs,
Ont malgré moy ſans doute expliqué mes deſirs ;
Mais juſqu'icy ma bouche auprés de vous muëte
D'aujourd'huy ſeulement en devient l'interprete.
Non qu'une crainte indigne & de vous & de moy,
Ait pû vous diſputer l'amour de vôtre Roy :
Mais comme l'Etat doit regler nos hymenées,
Les paſſions des Roys ſont toûjours ſoupçonnées ;
Lors qu'aucun intereſt n'apuyant leurs projets,
On les voit adorer le ſang de leurs Sujets.
J'ay craint qu'on n'imputaſt mes plus tendres hommages,
Au fol empreſſement de ces ardeurs volages,
Qui ne font naître en nous que d'injuſtes deſirs,
Et qui n'ont pour objet que de foibles plaiſirs.
Madame à vôtre Roy vôtre gloire étoit chere,
Je me ſuis fait pour elle une loy de me taire.
Je parle maintenant, & veux que ce grand jour
Par un heureux hymen vous prouve mon amour.

FATIME.

Seigneur, de vos projets, étonnée, interdite,
Je ne puis vous cacher le trouble qui m'agite,
Tant de soins, tant d'hõneurs que je n'attẽdois pas...

ABDERAMEN.

Je penetre aisément d'où naist vôtre embarras.
Pour le sort d'Alamir dont le cœur vous adore,
Une juste pitié vous sollicite encore.
Vos regards attendris n'envisagent mon rang,
Que comme un triste honneur cimenté de son sang.
Vous avez pû sçavoir que sa coupable audace,
Desormais devant moy ne trouve plus de grace;
Que la mort va l'ôter du nombre des humains,
Mais n'apprehendez rien, sa grace est en vos mains.
Oüy, lors qu'à mon destin vous allez être unie,
Je veux qu'en vous perdant il vous doive la vie,
Et qu'ainsi le pardon d'un fameux criminel
Attache à vôtre regne un honneur éternel.
Je vous ay reservé cette grace éclatante:
Connoissez le bonheur que le sort vous presente.
Combien est-il de Rois comblez d'ans & d'honneurs,
Qui par mille bontez ont charmé tous les cœurs,
Et n'ont pû sur le Trône élevez dés l'enfance,
Sur d'aussi grands sujets signaler leur clemence?
Venez donc à l'Autel en me donnant la foy,
Vous asseurer....

FATIME.

Seigneur, qu'exigez-vous de moy?

ABDERAMEN.

Quand vous allez regner, lors qu'un Roy qui vous
aime,
Remet entre vos mains avec ſon Diadême
Le ſort d'un orgueilleux qu'il a droit de punir,
Quand tout doit vous preſſer, qui vous peut retenir?

FATIME.

Si vous perdez pour moy le ſoin de vôtre gloire,
Seigneur, dois-je pour vous en perdre la memoire?
Quel eſt vôtre deſſein? lors que de toutes parts
Vôtre hymen ſouhaité ſuſpend tous les regards;
Quand l'Afrique vous offre avecque ſes Princeſſes
Le ſecours de ſes Roys, ſes ports & ſes richeſſes,
De ce pompeux hymen vous voulez m'honorer,
Moy qui de tout l'éclat dont je puis me parer,
Ne compte que l'honneur d'être vôtre ſujete.
Pour vos ſeuls intereſts, pour vous-même inquiete,
Souffrez que je m'oppoſe à cet aveugle amour.
Que croiroient vos Sujets, que diroit vôtre Cour?

ABDERAMEN.

Ne vous informez point de ce qu'on pourra croire,
C'eſt à moy d'avoir ſoin de mon rang, de ma gloire,
Et c'eſt à mes Sujets ſans s'en inquieter,
De voir mes paſſions, & de les reſpecter.
A ce ſuprême honneur que je prétends vous faire,
Madame, j'avois crû vous trouver moins contraire:
Si c'eſt trop m'abaiſſer que d'être vôtre Epoux,
Je ne m'attendois pas d'en être inſtruit par vous.

Ce conseil genereux part d'un cœur magnanime,
Mais ce cœur, est-ce enfin la gloire qui l'anime?
Des interests plus chers n'y sont-ils point mêlez?
N'envelope-t-il point d'autres secrets... Parlez,
Madame, & sans détour que vôtre cœur s'explique.

FATIME.

Vous me le commandez, j'obéïs sans replique,
On ne peut rien cacher aux Roys non plus qu'aux Dieux.
Si le Ciel sur le Trône avoit mis mes ayeux,
J'aurois fait mes plaisirs, j'aurois fait mon envie,
D'asseurer le bonheur de vôtre illustre vie:
J'aurois tout employé pour meriter le choix
Seigneur, du plus parfait, & du plus grand des Rois.
Mais dans un rang plus bas reduite dés l'enfance,
Mon cœur s'est fait un choix conforme à ma naissance.
Pour un de vos Sujets l'amour l'a sceu toucher,
C'est en vain qu'à vos yeux je voudrois le cacher.
Si malgré cet aveu vôtre amour persevere,
Si le don de ma main peut encore vous plaire,
Vous n'avez qu'à parler, elle est à vous, Seigneur:
Mais quand je ne vous puis répondre de mon cœur.
Pourriez-vous....

ABDERAMEN.

Oüy je puis perdre le temeraire,
Qui m'ose disputer le bonheur de vous plaire.
Le succés de mes feux décide de son sort;

Cet aveu, vos refus précipitent ſa mort.
Songez-y ; ſur ce point c'eſt à vous de reſoudre,
Vous n'avez qu'un moment pour retenir la foudre.
Gardes à moy.

SCENE III.

ABDERAMEN, ZULEMAR, FATIME.

ZULEMAR.

Seigneur.

ABDERAMEN.

Encor un coup parlez.
Les Juges au Senat par mon ordre aſſemblez,
Sur le ſort d'Alamir attendent ma réponſe.
Quel Arreſt voulez-vous que ma bouche prononce ?
C'eſt de vous que dépend ou ſa vie ou ſa mort.

FATIME.

Le Ciel qui vous a fait le maiſtre de ſon ſort,
Daigne de ce Heros vous prouver l'innocence !
Mais n'attendez de moy qu'un malheureux ſilence :
Le don de nôtre cœur ne dépend point de nous.

ABDERAMEN.

C'eſt trop par vos refus exciter mon courroux.
Allez porter mon ordre au Senat tout à l'heure,
Zulemar. Alamir eſt coupable, qu'il meure.

ZULEMAR.

Qu'il meure ?

ABDERAMEN.

En sa faveur elle ose rejetter
Le Sceptre que ma main vient de luy presenter.
Un sujet insolent accablé de ma haine,
Dont l'univers sans moy se souviendroit à peine :
A mon Sceptre, à mon rang se verra préferé ;
Ils pourront me braver, & je le souffriray ?
D'une ingrate, d'un traître il faut que je me venge ;
Qu'il expire à ses yeux, je l'ordonne.

ZULEMAR.

Qu'entens-je ?
Les Dieux m'en sont témoins, plus animé que vous
Je venois en ces lieux presser vôtre courroux,
Accuser Alamir, demander son supplice,
J'en ay trop de raisons ; mais s'il faut qu'il perisse,
Qu'il soit mieux convaincu de ses propres forfaits,
Ne le punissez point de ceux qu'il n'a pas faits.
Si Fatime s'oppose à vôtre ordre suprême,
Il en est innocent, ce n'est point luy qu'elle aime ;
Ce n'est point luy, Seigneur, qui l'enleve à son Roy.
Connoissez le coupable, & l'accablez ; c'est moy.
Oüy, Seigneur, c'est pour moy qu'à vos desirs rebelle....

FATIME.

N'en croyez pas, Seigneur, un sujet trop fidelle,
Qui voulant à l'Etat conserver un appuy,
Se rend auprés de vous coupable au lieu de luy.

ABDERAMEN.

Vous vous chargez trop tost du ſoin de le défendre,
Pour me laiſſer douter de ce qu'il veut m'apprendre.
Vos yeux épouvantez, vôtre front interdit,
Ne confirment que trop ce que ſa bouche a dit.
Vous l'aimez, je le voy, Princeſſe trop ingrate,
Et plus vous le niez, plus vôtre amour éclate.
Pour toy que mes bienfaits prodiguez chaque jour
Ingrat, avoient rendu le premier de ma Cour;
Pour toy, qui de mon cœur trahis la confidence,
N'eſpere pas que rien t'arrache à ma vengeance.
Tu periras.

ZULEMAR.

Seigneur, je n'en ſuis point troublé;
De malheurs inconnus je ſuis trop accablé:
Pour voir avec frayeur une mort neceſſaire,
Qui peut ſeule finir ma honte & ma miſere.
Je ne vous diray point que ſans rendre de ſoins,
On eſt aimé ſouvent lors qu'on le veut le moins,
Qu'on aime quelquefois ce qu'il faut qu'on haïſſe,
Et que rien de l'amour ne regle le caprice.
Je ne m'excuſe point, j'ay traverſé vos feux,
J'ay fait vôtre malheur ſans pouvoir être heureux.
Seigneur, puniſſez-moy, perdez un miſerable,
Dans le fonds de mon cœur je ſuis aſſez coupable.
Si vous ſçaviez quel eſt mon deſtin, mon amour,
Vous avoüeriez...Seigneur, vous le ſçaurez un jour.
Je mourray de l'Amour déplorable victime,

Trop content si ma mort peut effacer mon crime,
Calmer tous vos soupçons, enfin rendre à son Roy
Un Heros à l'Etat plus utile que moy.

ABDERAMEN.

Tout me dédaigne icy, grands Dieux tout m'abandonne.
Le plus affreux trépas n'a rien qui les étonne.
Quel est donc mon malheur? Quel destin envieux
Me rend quoy que je fasse à ce point odieux?
Un ingrat que mon cœur de ses bontez honore,
Une cruelle, enfin que j'aime, que j'adore,
Conspirent l'un & l'autre à me percer le cœur:
Mais qui vient en ces lieux? que me veut-on?

SCENE IV.

FATIME, ABDERAMEN, OSMAR, ZULEMAR, GARDES.

OSMAR.

Seigneur
Les Juges d'Alamir ont suivant vos maximes,
Ecouté sa défense, examiné ses crimes;
On n'attend plus de vous qu'un mot pour le punir,
Et je viens...

ABDERAMEN.

Il suffit; qu'on le fasse venir.
Pensez-vous que cedant à vos lâches envies,

Je vous laisse joüir de tant de perfidies ?
Vous n'insulterez point au malheur de mes feux.
Qu'en leurs appartemens on les garde tous deux.

SCENE V.

ABDERAMEN, ALAMIR.

ABDERAMEN.

Rendez graces au Ciel, dont la bonté m'éclaire ;
Et qui dissipe enfin une injuste colere.
Vous n'êtes point coupable, on nous trahit tous deux :
Zulemar est le seul qui s'oppose à mes vœux.
Mais enfin oublions tous les sujets de plainte,
Rentrez dans ma faveur sans retour & sans feinte.
Amant abandonné, malheureux comme moy
Excusez mes transports, & plaignez vôtre Roy.
Soyez plus que jamais l'appuy de ma Couronne.
Vivez pour mon état, pour moy, je vous l'ordonne.

ALAMIR.

Je reçoy le pardon que vous me presentez,
Et je veux bien devoir ma grace à vos bontez ;
Seigneur, non qu'en l'état où ma vie est reduite,
La mort soit desormais un malheur que j'évite.
Heureux si prévenant mon funeste retour,
Elle m'eust épargné la honte de ce jour.
Je ne le cele point, contraint à vous déplaire ;

Sans en être étonné j'ay veu vôtre colere.
Ce n'est point aux mortels nourris dans les combats
A demander au Ciel d'éloigner leur trépas.
Quand les bras affoiblis gemissent sous les armes,
Pour un Heros, Seigneur, la vie a peu de charmes,
L'exemple en est cõmun. Des plus fameux Guerriers
Un long âge a souvent flétri tous les lauriers,
Sous un chef chargé d'ans la fortune se lasse,
Et quitte un General que la vieillesse glace.
Avecque trop d'éclat jusqu'icy j'ay vêcu,
En mille lieux divers sous vos loix j'ay vaincu:
Dans le mesme bonheur incertain de poursuivre
Je puis mourir trop tard, & je crains de trop vivre,
Prest à souffrir des Loix les dernieres rigueurs,
A quitter une vie assez pleine d'honneurs.
Par ces raisons, Seigneur, je rasseurois mon ame.
Je mourois il est vray par une main infame;
Mais dans tous les esprits le crime d'un Amant
N'est pas crime, ou du moins se pardonne aisément,
Et d'un indigne sort quel que soit le caprice,
La honte est dans le crime, & non dans le supplice.

ABDERAMEN.

Vous vivrez Alamir, & toûjours triomphant,
Vous rendrez par vos soins mon regne florissant.
Cependant je veux bien dans un aveu sincere,
Exposer à vos yeux mon ame toute entiere.
Zulemar plus que vous occupoit ma faveur,
Il sçavoit mes secrets, il regnoit dans mon cœur,

Il ne vous y laissoit qu'une sterile estime,
Qui l'eust crû ? Cependant il adoroit Fatime,
Il s'en faisoit aimer, & mes feux offensez
Alloient seul vous punir des maux qu'il a causez.
Vengez-vous, vengez-moy d'une erreur si funeste,
Il est sorti d'un sang que le vostre déteste,
Vous auriez triomphé déja sans ma pitié.
Le parti des Zégris étoit humilié,
Et j'ay craint que le sort en éteignant leur race
A celle des vainqueurs n'inspirast trop d'audace,
Mais enfin c'en est fait, je n'écoute plus rien,
Je prends vôtre parti, j'abandonne le sien.

ALAMIR.

Ordonnez qu'à vos yeux nos haines s'assouvissent,
Et qu'en un seul combat nos démêlez finissent,
Je sçauray me venger : & si pour moy, Seigneur,
Un reste de bonté touche encor vôtre cœur,
Permettez qu'aussi-tost, las de tant d'infortune,
J'acheve loin de vous une vie importune,
Et que de tous costez, trahi, desesperé,
Je cache les ennuis dont je suis déchiré.

ABDERAMEN.

Non, ne me quittez pas. Du destin d'un perfide
Je veux à vôtre tour que vôtre avis décide,
Venez donc en resoudre, & contre cet ingrat
Faisons de nôtre haine un interest d'Etat.

Et je vais...

ZULEMAR.

Garde-toy de découvrir mon sort:
Abendax ne mets point d'obstacles à ma mort.
Veux-tu que de ma main moy-même miserable...
Non, laisse-moy mourir sans que j'en sois coupable.
Hé quoy, pourrois-tu voir mon nom deshonnoré
Par un indigne amour qui seroit averé ?
S'il te souvient encor des bontez de mon pere,
Songe que son honneur t'ordonne de te taire;
Si tu m'aimes, enfin, il faut me le prouver;
En ne t'obstinant point à vouloir me sauver,
Souffre que le tombeau cache une malheureuse,
Qui ne peut étouffer une flâme honteuse.
Puissay-je ne laisser aucun nom aprés moy,
Et puisse mon secret mourir avécque toy.
Mais, qu'est-ce qu'on nous veut:

SCENE II.

ZULEMAR, FATIME, ABENDAX OSMAR.

OSMAR.

Si vous voulez sa grace;
Le Roy vous la promet, il n'est rien qu'il ne fasse,
Pourveu que vôtre cœur propice à ses souhaits,
Soit par un doux hymen le prix de ses bienfaits,
Zulemar par son ordre icy vient de se rendre.

Le voicy, vous pouvez luy parler & l'entendre.
Madame, en joüiſſant d'un entretien ſi doux,
Songez bien que ſon ſort ne dépend que de vous.
Qu'on ſe retire.

SCENE III.

ZULEMAR, FATIME.

FATIME.

HE, bien pour m'avoir trop ſceu plaire,
Seigneur, pour avoir fait un aveu trop ſincere
Des ſentimens d'un cœur qui n'eût pû ſe trahir,
On vous fait donc coupable, & vous allez mourir.

ZULEMAR.

La mort, l'affreuſe mort qui par tout ſe fait craindre,
Eſt ſi douce pour moy que je ne puis m'en plaindre.
Madame elle finit des jours infortunez,
Qu'à d'éternels ennuis les Dieux ont condannez.
Aux volontez du Roy ceſſez d'être rebelle,
Il vous offre ſa main, ſon thrône vous appelle :
Sans plaindre un malheureux qu'on ne peut ſecourir,
Allez prendre le Sceptre, & laiſſez-moy mourir.

FATIME.

Moy, qu'à l'ambition j'abandonne mon ame?
Que je vous laiſſe en proye aux fureurs...

ZULEMAR.

Oüy, Madame,

Ce trépas justement prononcé par le Roy,
Je vous l'ay déja dit, n'a rien d'affreux pour moy,
Si de quelque douleur mon ame est attendrie,
Si je verse des pleurs, ce n'est point pour ma vie :
Helas ! c'est de me voir dans un obscur tombeau,
Sous une cendre froide éteindre un feu si beau,
De mourir sans avoir exprimé la tendresse...
Pardonnez-moy, Madame, encor cette foiblesse :
Au moment où je dois me taire pour jamais,
Ma constance n'est point au dessus des souhaits.
Mais c'est en ma faveur obscurcir trop de charmes ;
Je ne merite point vos précieuses larmes :
Perdez d'un malheureux le triste souvenir ;
Allez prendre le Sceptre & laissez-moy mourir.

FATIME.

Non, vous ne mourrez point, quittez cette pensée,
Ma vie à vous sauver est trop interessée :
Vôtre grace, dit-on, dépend encor de moy,
Je n'ay pour l'obtenir qu'à feindre auprés du Roy,
Qu'à demander du tẽps pour l'hymen qu'il souhaite,
Nous choisirons aprés quelque seure retraite.
Pour nous venger de luy tout nous sera permis,
J'ay du pouvoir icy, vous avez des amis,
Assistez d'eux sans bruit, quittant ce lieu funeste...
C'est assez m'expliquer, vous entendez le reste.
J'envisage en tremblant une telle action,
Et vos yeux sont témoins de ma confusion ;
Mais enfin pour sauver une teste si chere

Je ne ménage rien. J'y cours.

ZULEMAR.

Qu'allez-vous faire ?
Elle me quitte & va reculant mon trépas,
M'exposer par sa feinte à de nouveaux combats.
Grands Dieux ! sur mes malheurs plus je jette la vûë,
Plus je n'y voy pour moy qu'une funeste issuë;
Et tel est de mes jours l'astre pernicieux...
Mais que vois-je ? Alamir se presente à mes yeux,
Quel sujet le conduit, quel mouvement le presse ?
O Dieux, dans ce moment soûtenez ma foiblesse.

SCENE IV.

ALAMIR, ZULEMAR.

ZULEMAR.

Alamir, quel dessein porte vers moy tes pas ?
Viens-tu comme ennemy joüir de mon trépas ?
Etaler à mes yeux ton triomphe & ta joye ?

ALAMIR.

Non, j'obéis au Roy qui veut que je te voye.
Quoyqu'il doive punir ton amour indiscret,
Il condamne au trépas ta jeunesse à regret,
A ta grace sans peine on le verra souscrire,
Mille autres de sa part auroient pû te le dire,
Mais voulant par mes soins m'acquitter envers toy,
Moy-même auprés de luy j'ay brigué cet employ.
Pour garantir tes jours d'un indigne supplice:

Crois-moy, de ton amour fais-luy le sacrifice,
Dans une folle ardeur cesse de t'obstiner,
C'est le sincere avis que je viens te donner.

ZULEMAR.

Je ne connois que trop où mon amour m'engage,
Je cherche à m'en guerir, je mets tout en usage;
Mais pour vaincre un amour aussi fort que le mien,
Les Dieux ne m'ont pas fait un cœur comme le tien.

ALAMIR.

Hé me crois-tu le cœur si rempli de rudesse,
Quelque fier qu'il paroisse, il n'est pas sans foiblesse.
Ce beau feu dont Fatime avoit sceu l'animer,
N'est pas un de ces feux prompts à se consommer,
Qu'un revers diminuë, & qu'éteint une absence:
J'en rougis, mais enfin malgré son inconstance,
Je ne puis de Fatime oublier les attraits,
Et je sens que je l'aime encor plus que jamais.

ZULEMAR.

Helas!

ALAMIR.

Je le veux bien avoüer à ma honte.
Non, que si le retour d'une tendresse prompte
Forçoit en ma faveur son ame au repentir,
A l'épouser jamais je pûsse consentir.
Il suffit qu'une fois elle soit infidelle,
Malgré tout cet amour dont je brûle pour elle,
Le nom de son Epoux est indigne de moy,
Et mon cœur l'abandonne à son manque de foy.

Les Dieux m'en vengeront, son illustre conquête,
Ces brillants ornemens qui pareront sa tête,
Ne mettront point son ame à l'abry des remords.
J'espere que renduë à ses premiers transports,
Nous la verrons en proye à ses propres foiblesses,
A des retours vengeurs des perfides tendresses.
Elle te quittera toy-même pour regner,
Ne t'en afflige point, vis pour la dédaigner,
Je t'offre mes conseils, & mon exemple à suivre.

ZULEMAR.

Sçais-tu ce que tu fais en me pressant de vivre?
Je vivrois pour servir d'obstacle à tes plaisirs,
Pour contraindre ton cœur, pour forcer tes desirs,
Pour suivre les transports qu'en mon cœur tu fais naître,
Pour te persecuter, pour te haïr peut-être.

ALAMIR.

Tu feras bien: Le sang dont nous sommes formez
Ne doit jamais verser dans nos cœurs animez
Que des transports d'horreurs, que des desseins d'outrages,
C'est le sort des Zégris, & des Abencerrages.
Puisque nous sommes nez chefs de ces deux partis,
Crois-moy, n'en rendons point les destins démentis,
Nous ne devons avoir qu'une pareille audace;
Toy d'éteindre mon nom, moy d'étouffer ta race,
Ce doit être entre nous un devoir mutuel.
Vis-donc pour me haïr.

SCENE V.

ALAMIR, ZULEMAR, OSMAR.

ZULEMAR.

QU'est-ce, Osmar?

OSMAR.

Vôtre sort vient d'être revelé:
Le Roy sçait vôtre sexe, Abendax a parlé.
Il paroît tout en pleurs, il demande audiance;
A ses cris douloureux chacun prête silence;
Il dit en peu de mots vôtre déguisement,
Il ajoûte aux raisons de ce grand changement,
Combien pour Alamir vôtre flâme est constante.
Le Roy par ces discours vous voyant innocente,
Admire avec plaisir quelle étoit son erreur,
Et fait à son courroux succeder la douceur.
Fatime en ce moment de tous les siens suivie,
Vient offrir son hymen pour vous sauver la vie.
A ses bontez pour vous le Roy même applaudit,
Et luy raconte enfin ce qu'Abendax a dit.
Surprise à ce recit d'une douleur profonde
Elle veut dérober sa honte aux yeux du monde;
Mais avec tant de soins, mais avec tant d'ardeur
Le Roy sçait rassurer sa craintive pudeur,
Qu'à sa gloire, à l'éclat de la grandeur suprême
Ouvrãt enfin les yeux...Mais le Roy viẽt luy-même.

SCENE

SCENE VI.

ABDERAMEN, ALAMIR, ZULEMAR, OSMAR.

ZULEMAR.

SEigneur, aprés l'abus commis aux yeux de tous;
De quel front puis-je icy paroître ?

ABDERAMEN.

Levez-vous.
De l'amour à mon cœur la foiblesse est trop chere,
Pour ne pas pardonner les fautes qu'il fait faire.
Alamir à ses vœux cesse de resister;
Vois par où sa tendresse a sceu te meriter.
Qu'entre vos deux partis la haine soit bannie,
Accepte son hymen, c'est ton Roy qui t'en prie.

ALAMIR.

Interdit, étonné de tout ce que je voy;
Seigneur, pour vous répondre à peine suis-je à moy,
Madame, cependant à vos désirs rebelle,
Mon cœur n'oppose plus une fierté cruelle:
Et si l'amour déja ne s'y fait pas sentir,
L'injuste haine au moins commence d'en sortir.

ABDERAMEN.

Ne perdons point de temps, viens, suis-moy dans le Temple,
Les Dieux t'inspireront sans doute, & mon exemple.

Vous, Madame, quittez ce vain déguiſement,
Donnez à vôtre ſexe un plus digne ornement :
Etouffez deſormais une honte timide,
Et vivez dans ma Cour ſous le nom de Zaide.



TELEPHONTE,

TRAGEDIE.

PREFACE
sur la Tragedie de Telephonte.

OPTIMUS *autem est postremus, ut exempli gratiâ in Cresphonte, Merope interfectura filium videtur, non interficit tamen, sed agnoscit.* C'est-à-dire, *de toutes les manieres de reconnoissance dont nous venons de parler, la derniere est la plus excellente. C'est de cette nature qu'est dans Cresphonte celle de Merope qui reconnoist son fils au moment qu'il semble qu'elle aille l'assassiner.* Voilà en peu de mots le sujet de Telephonte tiré de la Poëtique d'Aristote, selon la traduction d'Heinsius. *Poët. d'Ar. ch. 15.*

J'ay voulu traiter cette reconnoissance admirable, que le premier & le plus éclairé de ceux qui ont donné des regles au Theâtre propose comme la plus parfaite. Je me suis servi des mêmes noms déja mis sur la Scene par un autre Autheur que la beauté de cette Catastrophe avoit tenté avant moy. J'ay crû que ce sujet étant assez inconnu, je devois luy laisser les marques qui pouvoient le faire reconnoître au moins à quelques personnes pour qui l'ancien Theâtre François n'est pas tout à fait étranger.

Euripide l'avoit traité sous le nom de Cresphonte; ce que *Petrus Victorius* dans

son Commentaire sur la Poëtique d'Aristote prouve si clairement par le témoignage des Autheurs Grecs & Latins, qu'il n'y a nul lieu d'en douter. Demosthéne nous apprend dans une de ses Oraisons, qu'Æschines fameux Comedien de son temps joüoit le rôle de Cresphonte : & il y a apparence que cette Tragedie d'Euripide que nous avons perduë, estoit une des plus belles de celles que nous a laissées cet excellent Autheur, qui selon Aristote étoit le plus Tragique de tous les Anciens, quoiqu'il ne fût pas toûjours également heureux dans la conduite de ses sujets.

περὶ ζιφ.

Poët. d'Ar. ch. 17.

Tout ce que les Autheurs nous rapportent de cette Tragedie nous en donne une treshaute idée. Plutarque dans son traité de l'usage des viandes, cité par Robottellus, & par les autres Commentateurs d'Aristote, dit que l'action de Merope faisoit fremir tous les spectateurs. *Considerez*, dit-il, *quels mouvemens, quelle agitation excite dans tous les esprits la veuë de cette mere desesperée qui levant le poignard sur son propre fils qu'elle croit être l'assassin de ce même fils, s'écrie, Tu n'échapperas pas du coup mortel que je vais te porter. Il n'y a personne qui ne soit attentif à cette action terrible, & qui ne craigne que la fureur de la mere ne prévienne l'arrivée du Vieillard qui*

vient l'arrêter en luy apprenant que celuy qu'elle veut tuer est son fils. Je ne sçay si j'ay mal placé cette action qui faisoit un si bel effet chez les Anciens ; ou si le goût de nôtre siecle est si different de celuy de leur temps, que ce qui étoit autrefois admiré dans Athénes puisse être condamné à Paris. Mais il est certain qu'un des endroits de mon Ouvrage qui a été le plus critiqué est cette même reconnoissance que j'ay conduite & traitée de la même maniere que Plutarque nous apprend qu'elle l'avoit été par Euripide.

On a prétendu que dans cette justesse d'incidens qui fait arriver Tirene précisément au moment que la mere est prête à poignarder son fils, il y a un bonheur si extraordinaire, qu'il paroist impossible ; & que le merveilleux, pour ainsi dire, y étant forcé, il ne peut être touchant. Il me semble qu'il est facile de répondre à cette objection.

Premierement je n'ay fait que copier Euripide, & je ne sçay s'il n'est pas plus avantageux de s'égarer avec un tel guide, que de
suivre la route ordinaire avec d'autres. Mais *Poët.*
il faut le défendre en me justifiant moy-mê- *d'Ar. ch. 17 &*
me. *Il est vraysemblable ;* disoit le Poëte *ch. 25.*
Agathon cité par Aristote, *qu'il arrive quel-* *Poët.*
que chose contre la vraysemblance. Il faut, *d'Ar.*
dit ce même Philosophe, *exciter l'admira-* *ch. 24.*
tion dans les Tragedies. Comment veut-on

que cette admiration soit excitée, si ce n'est par des avantures extraordinaires? Car ce n'est pas par de beaux discours, par des vers brillants, par des peintures pompeuses qu'Aristote prétend que nous tâchions d'enlever nos spectateurs.

Il faut selon luy, que tout l'effet de la Tragedie dépende de la constitution même du sujet, & non point du discours, qui pourtant ne doit point être negligé. *Puisque*, dit-il, *c'est par une imitation de la nature que le Poëte doit donner aux spectateurs ce plaisir delicat qui naist de la crainte & de la compassion heureusement remuées dans les cœurs, il est certain que ce n'est que par les choses même, & les actions, qu'il peut arriver à cette fin qu'il se propose.*

Poët. d'Ar. ch. 15. Toute sa Poëtique est pleine de preceptes & de maximes qui confirment cette pensée. *Les choses & le sujet sont la principale fin de la Tragedie*, dit-il ailleurs. *La conduite du sujet est l'ame de la Tragedie, de même que le dessein l'est de la peinture, car un tableau chargé sans ordre & sans art, des plus vives & des plus belles couleurs, plaira moins qu'une image bien dessinée avec un simple crayon.* *Poët. d'Ar. ch. 6.*

Il s'ensuit de tout cela que s'il faut donner de l'admiration dans la Tragedie, il y faut mettre des évenemens qui ayent quelque

chose de merveilleux ; de même que pour donner de la crainte & de la compassion il faut introduire des freres qui assassinent leurs freres, des fils qui conspirent contre leurs peres. Car, comme remarque le même Autheur, la mort d'un homme tué par un autre homme qui luy est indifferent, ou celle d'un ennemy tué par un ennemy, n'ayant rien que d'ordinaire n'ont rien qui excite en nous aucun mouvement de crainte ou de compassion. *Poët. d'Ar. ch. 15.*

Ce n'est pas sans raison que je tâche de prouver que le Merveilleux, pourveu qu'il ne blesse point le bon sens, ne doit pas être banny de la Tragedie. Cette verité bien établie détruiroit presque toutes les critiques qu'on a faites contre Telephonte, l'objection la plus generale ayant été qu'il y avoit trop de prodiges & d'incidents. J'avouë ingenûment que j'ay tâché d'y en mettre le plus que j'ay pû, m'étant proposé de faire une de ces Tragedies qu'Aristote appelle *implexes*, c'est à dire, pleines de révolutions, de reconnoissances, & de changemens ; Tragedies qui selon luy sont les plus parfaites. *Poët. d'Ar. ch. 14. & 17.*

On m'a fait une autre objection que je croy plus importante. On dit que je n'explique point ni de quelle maniere Telephonte a trouvé quelque accés auprés du Roy d'Oétolie ; ni comment il a pû passer pour l'Am-

baſſadeur de ce Roy auprés d'Hermocrate, ni enfin comment Hermocrate luy-même a pû croire quelque temps que cet Ambaſſadeur étoit le Prince d'Oétolie, ce qui jettant quelque obſcurité dans le ſujet, fait de la peine à l'eſprit, & empêche que la repreſentation ne donne tout le plaiſir qu'on en attend. Il eſt certain que rien n'eſt plus dangereux dans une Tragedie que l'obſcurité; C'eſt au rapport d'Ariſtote, ce qui fit tomber l'Amphiaraus de Carcinus.

Poët. d'Ar. ch. 16.

Pour ce qui regarde l'opinion d'Hermocrate qui ne croit pas tout à fait, mais qui apprehende que l'Ambaſſadeur ne ſoit le Prince dOétolie luy-même; il me ſemble que je l'ay ménagée d'aſſez loin. J'ay dit au ſecond Acte que le fils d'Amintas étoit ſur la frontiere pour défendre Telephonte; dans le troiſiéme je dis qu'il eſt parti de ſa Cour en ſecret, & je ſuppoſe, ce qui a aſſez d'apparence, que les Eſpions qu'Hermocrate a en Oétolie mal informez des veritables deſſeins du Prince d'Oétolie, ſçachant qu'il eſt parti ſecretement, ſe figurent qu'il eſt allé luy-même à Meſſene pour voir ſans être connu la Princeſſe qu'on luy deſtine, & qu'ils l'écrivent ainſi à Hermocrate qui en fait confidence à Arcas, & qu'il le dit enſuite à ſa fille comme une nouvelle certaine, afin que cette Princeſſe en étant elle-même perſua-

dée parle avec plus d'asseurance à l'Ambassadeur, & luy arrache mieux son secret.

Il est vray que je n'ay pas pris tant de soin de rendre raison des moyens qu'avoit trouvé Telephonte pour engager si fortement Amintas dans ses interests, & pour faire croire à Hermocrate tout ce qu'il luy persuade. Mais j'ay regardé cela comme des évenemens qui precedant l'ouverture de la Scene, pouvoient estre supposez sans qu'il fust besoin d'en éclaircir davantage le Spectateur. Aristote dit que dans cette partie qui precede la Tragedie, c'est à-dire l'ouverture du Theâtre, il peut y avoir des choses dont on ne rende point de raison : & il rapporte pour appuyer son sentiment l'Oedipe de Sophocle. Ce Poëte ne s'embarrasse point d'expliquer comment il se peut que pendant tant d'années qu'Oedipe a passées avec Jocaste, & même avant que de l'épouser, il ne se soit point informé de la maniere dont Laïus étoit mort ; ce qui fait neantmoins tout le fondement de cette belle Tragedie. *Poët. d'Ar. Ch. 18. & 24.*

Je ne sçay si je dois répondre à ceux qui ont asseuré que Telephonte étoit un sujet purement d'invention, & qui ont ensuite établi comme un principe certain, que de pareils sujets étant entierement contre les regles de la Poëtique, ne devoient jamais être approuvez. S'ils avoient voulu se donner la

peine de chercher & de lire les Autheurs qui ont parlé du ſujet de Creſphonte d'Euripide que j'ay traité ſous le nom de Telephonte, ils n'ignoreroient pas que ce ſujet a quelque choſe d'effectif & de veritable; & s'ils avoient quelque legere impreſſion & quelque connoiſſance de la Poëtique d'Ariſtote, ils ſçauroient qu'il ſuffit que dans une Tragedie il y ait un ou deux perſonnages connus; qu'il eſt permis d'inventer les autres; que même il y a quelques Tragedies où il n'y en a aucun qui ſoit connu : que le Poëte Agathon, dont nous avons déja parlé, ſi celebre chez les Anciens par l'amitié de Socrate, & de Platon, qui à l'occaſion du prix de la Tragedie que ce Poëte encore tout jeune avoit remporté, aſſembla tant de grands Perſonnages dont il rapporte les diſcours, entre leſquels celuy d'Agathon n'eſt pas un des moins beaux : ils ſçauroient, dis-je, que ce Poëte avoit fait une Tragedie qui eut un grand ſuccés, quoyqu'elle fût toute entiere de ſon invention, & qu'elle fût appellée *la Fleur*, nom aſſez extraordinaire pour une Tragedie. Enfin ils aprendroient que les ſujets même qui ſont connus, ne le ſont que d'un petit nombre de gens éclairez, & ne divertiſſent pas moins ceux qui ont moins de lumieres. D'où il s'enſuit que ſelon le ſentiment d'Ariſtote, il n'eſt point neceſſaire que les

Plat. lib. 25. de amo.

Poët. d'Ar. Ch. x.

les ſujets de Tragedie ſoient toûjours hiſtoriques & connus de tout le monde.

Voilà, à ce qu'il me ſemble, aſſez de raiſons & d'authoritez pour défendre la conduite de cette piéce. Je ne prétends pas neantmoins la défendre ſi le public la condamne. Elle a eu le bonheur de ne pas déplaire à un des plus grands Princes du monde, dont les vûës & les connoiſſances ſont auſſi vives & élevées que ſes actions & ſes vertus ſont grandes & heroïques. Peut-être qu'honoré de cette glorieuſe approbation, ſi le public me refuſoit la ſienne, je pourrois dire ce qu'Horace diſoit. *Mr. le Prince.*

——*Neque; te ut miretur turba, labores* Hor. l. 1. Sat. x.
Contentus paucis lectoribus.
——*Satis eſt Equitem mihi plaudere.*

Mais bien loin de quereller ceux qui ne croyent pas que mes Ouvrages ſoient dignes de leurs applaudiſſemens, je leur rends graces de la bonté qu'ils ont de m'en faire remarquer les deffauts.



ACTEURS.

HERMOCRATE, Tyran de Messene.
TELEPHONTE, Fils de Cresphonte Roy de Messene.
MEROPE, Mere de Telephonte.
ISMENE, Fille d'Hermocrate.
TIRENE, Gouverneur de Telephonte.
PHENICE, Confidente d'Ismene.
ARCAS, } Capitaines des Gardes d'Hermocr.
CLEON, }
CEPHISE, Confidente de Merope.

La Scene est dans le Palais des Rois de Messene.

TELEPHONTE,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

HERMOCRATE, ISMENE, ARCAS, PHENICE.

HERMOCRATE.

MA fille à nos desirs le Ciel n'eſt plus cõtraire,
Vous revoyez en moy, vôtre Roy, vôtre pere.
Si pour me conſerver le ſuprême pouvoir
J'ay renoncé long-temps au plaiſir de vous voir;
Si même à tous les miens cachant vôtre naiſſance
J'ay fait loin de mes yeux élever vôtre enfance;
Ce n'eſt pas que toûjours eſclave de mon rang
Je vouluſſe en effet méconnoître mon ſang.
Mais, Princeſſe, aprenez toute ma deſtinée.
Dans Meſſene inconnu lors que vous êtes née

Je brûlois en secret d'un temeraire amour.
Vôtre mere mourut en vous donnant le jour ;
Et moy toûjours épris des charmes de la Reyne
J'entrepris de monter au Trône de Messene.
Cresphonte l'occupoit. Quatre fils aprés luy
Estoient de ses Estats l'esperance & l'appuy.
Mais rien à mon amour ne parut impossible.
Je consultay les Dieux. Un Oracle terrible
En asseurant mon cœur du succés de mes vœux
Prescrivit contre vous cet exil rigoureux.
Enfin un Etranger d'une obscure famille
Vous receut dans ces lieux & vous prit pour sa fille.
Je sçûs de mille soins, & de mille détours
Pour le tromper luy-même, emprunter le secours.
Nos perils sont passez, & ma crainte finie,
Mon amour vous destine au Trône d'Etolie.
Icy l'Ambassadeur recevant vôtre foy
Vous offrira le Sceptre, & les vœux de son Roy.
Puisse aprés tant de soins une même journée
A vôtre heureux retour joindre vôtre hymenée.
Allez trouver la Reine, & faites-luy sçavoir
Arcas, que la Princesse est icy pour la voir,
Qu'icy pour luy parler je reviendray moy-même.
Ma fille, soûtenez l'honneur du Diadême.
Je vais à vôtre hymen appliquer tous mes soins.
Vous, tandis qu'en ces lieux vous serez sans témoins
De ce que vous étiez étouffant la memoire
Tâchez d'accoûtumer vos yeux à vôtre gloire,

Et faites qu'une Cour, qui tremble devant moy,
Puiſſe connoître en vous la fille de ſon Roy.

SCENE II.

ISMENE, PHENICE.

PHENICE.

MAdame, tout vous rit, tout s'empreſſe à vous plaire,
Dans un rang glorieux vous retrouvez un pere,
Pourquoy donc aujourd'huy, lors qu'un deſtin ſi doux ?...

ISMENE.

O ma chere Phenice, en quels lieux ſommes-nous ?
Que de ces vains habits la parure étrangere
Aux deſirs, à l'état de mon cœur eſt contraire,
Et que mon premier ſort étoit tranquille & doux.
O ma chere Phenice en quels lieux ſommes-nous ?

PHENICE,

Quel triſte ſouvenir peut troubler vôtre joye ?
De ces confus ſoûpirs que faut-il que je croye ?
Pourriez-vous rappeller... Mais on vient, c'eſt Arcas.

SCENE III.

ARCAS, ISMENE, PHENICE.

ARCAS.

De la Reine, vers vous j'ay devancé les pas
Elle approche, Madame.

ISMENE.

Allons la voir, Phenice.
Un pere me l'ordonne, il faut que j'obéïsse.

PHENICE.

Madame, tâchez donc de raſſeurer vos yeux,
Et que du moins Merope... Elle entre dans ces lieux.

SCENE IV.

MEROPE, ISMENE, PHENICE, ARCAS, CEPHISE.

ISMENE.

Madame, permettez que quand je trouve un pere,
J'oſe vous demander les bontez d'une mere.
Dans mon exil obſcur, loin de vous & du Roy,
Le bruit de vos vertus eſt venu juſqu'à moy.
Lors que de cette Cour on m'aprenoit l'hiſtoire
Je plaignois vos malheurs, j'admirois vôtre gloire;
Et dans un changement pour moy ſi plein d'honneur,
Ce qui charme mes ſens, ce qui fait mon bonheur

C'eſt que le rang pompeux, le trône où je dois vivre,
Va m'offrir de plus prés vos exemples à ſuivre.

MEROPE.

Princeſſe pardonnez au trouble de mon cœur,
Si je ſçay mal répondre à ce diſcours flateur.
Vous ſçavez les malheurs de ma triſte famille,
Et les fureurs d'un Roy dont vous êtes la fille.
Puis-je à ſes noirs exploits dõner des noms plus doux?
Il eſtoit mon ſujet, il ſe fait mon Epoux.
Mais vous a-t-il apris par quels ſort entraînée,
Je m'apreſte à finir ce terrible hymenée ?

ISMENE.

J'ignore vos ſecrets & les deſſeins du Roy.

MEROPE.

Daignez-donc conſerver quelque eſtime pour moy.
Si dans l'état cruel où les Dieux m'ont reduite
Sur les tombeaux ſanglants de ma race détruite
J'épouſe l'aſſaſſin, le bourreau de mes fils
Indignement paré de leurs triſtes débris,
Ce n'eſt pas qu'à ſes feux ſenſible, complaiſante,
Juſqu'à pouvoir l'aimer ma vertu ſe démente.
Le rebelle Hermocrate eſt toûjours à mes yeux,
Souffrez que je le diſe, un Tiran odieux.
Depuis plus de dix ans à m'aimer il perſiſte,
Depuis plus de dix ans je combats, je reſiſte;
Mais mon fils Telephonte aux bourreaux dérobé,
Sous le fer du Tiran n'eſt point encor tombé.
Ce fils errant, proſcrit par des loix criminelles,

Se voit partout en bute à mille morts cruelles.
Hermocrate a promis de revoquer ces loix,
Et moy de la nature écoutant trop la voix
De l'honneur, de l'amour déplorable victime,
Pour conserver ce fils je me soüille d'un crime.
Heureuse si sa mort plus terrible pour moy
Ne rompt point un hymen qui me glace d'effroy.
Helas! quoyqu'avec soin on m'observe, on me veille;
Une nouvelle affreuse a frapé mon oreille.
On dit, & je ne puis plus long-temps le celer...
Mais Hermocrate vient, & je vais luy parler.

SCENE V.

HERMOCRATE, MEROPE, ISMENE, PHENICE, ARCAS, CEPHISE.

MEROPE.

AVant que sous vos loix un triste hymen m'engage,
Faites cesser, Seigneur, un bruit qui vous outrage,
Je n'ose en écouter l'infidelle rapport.
Mais on m'assure, on dit que Telephonte est mort.
Que cet Ambassadeur qu'Amintas vous envoye,
Qu'icy même bien-tôt il faudra que je voye,
Le surprit, l'attaqua dans le Camp de Lycas;
Et qu'enfin à mon fils il donna le trépas.
Pour dissiper ce bruit à vos sermens contraire,
Quand voulez-vous montrer Telephonte à sa mere?

HERMOCRATE.

Achevons un hymen si long-temps desiré;
Et sur de vains égards tant de fois differé,
Oüy, Madame, étouffons tous les restes de haine,
Alors de mes Estats, de mes vœux souveraine....

MEROPE.

Point d'hymẽ sans mõ fils, en vain vous vous flatez...

HERMOCRATE.

Hé quoy! de mes sermens est-ce que vous doutez?

MEROPE.

Non, non, ne pensez pas qu'aisément je vous croye,
Si mon fils est vivant, faites que je le voye,
Point d'hymen autrement. Vous ne me dites rien,
Ah! Telephonte est mort, je le connois trop bien.
Ne vous obstinez point, Seigneur, à me le taire,
Si ma douleur vous touche, & si je vous suis chere.

HERMOCRATE.

Si j'en étois instruit voudrois-je vous celer
Un malheur, que le temps sçauroit vous reveler?
Les Dieux m'en sont témoins, vôtre douleur m'accable,
Si vôtre fils n'est plus, je n'en suis point coupable,
Chez les peuples soûmis au pouvoir d'Amintas,
On dit qu'il soûtenoit le perfide Lycas;
On dit que reconnu dans le Camp du rebelle,
Il se vit attaqué par un sujet fidelle,
Mais peut-être, Madame....

MEROPE.

Ah Dieux ! mon fils n'eſt plus,
O vœux mal écoutez ! ô ſoins trop ſuperflus !

HERMOCRATE.

Vous ſçavez qu'Amintas par l'hymen de ma fille
A ſon ſang glorieux veut unir ma famille,
Que ſon Ambaſſadeur eſt déja dans ma Cour,
Madame, vous pouvez l'entendre dés ce jour.
Parlez-luy : ſuſpendez un moment vôtre haine,
Vous apprendrez par luy....

MEROPE.

Que veux-tu que j'apprenne,
Tiran, que trop long-temps ma haine a reſpecté ?
Ne ſçay-je pas aſſez quelle eſt ta cruauté ?
En vain ton lâche amour, tes tendreſſes perfides
Prétendent me cacher tes deſſeins parricides.
Je n'accuſe que toy du meurtre de mon fils,
De ta barbare main tous les coups ſont partis.
Mais un plus noble exploit te reſte encor à faire,
Homicide du fils aſſaſſine la mere.
Je n'écoutois tes vœux, je n'acceptois ta foy,
Que pour ſauver ce fils qui m'eſt ravi par toy,
L'effort que je faiſois te rend plus déteſtable,
Et tu n'es à mes yeux qu'un monſtre épouvantable.
Je ſçais qu'à tes deſirs je ne puis m'oppoſer ;
Mais apprens aujourd'huy ſi tu veux m'épouſer,
De quels nœuds à ton ſort je vais être enchaînée,
Ni la chaſte Junon, ni le ſaint Hymenée

D'un conjugal amour n'uniront point nos cœurs.
La sanglante discorde, & les noires fureurs
Viendront avec la crainte & les haines mortelles,
éclairer, celebrer ces noces criminelles,
Dont tu verras mon bras armé pour te punir
Effacer par ta mort le honteux souvenir.
Adieu.

SCENE VI.

HERMOCRATE, ISMENE, ARCAS, PHENICE.

HERMOCRATE.

Vous le voyez, trop facile à confondre
Ma fille, à sa fureur je ne sçay que répondre;
Il est vray que mes loix au défaut de mon bras
De son malheureux fils ont causé le trépas,
Mais les Dieux tout-puissants aux tendresses d'un Pere
Rendoient pour vous revoir ce crime necessaire.

ISMENE.

Moy, Seigneur? falloit-il qu'à ces sanglants effets....

HERMOCRATE.

Il falloit ou le perdre, ou ne vous voir jamais,
Je vous l'ay déja dit, avant vostre naissance,
Déja prest d'usurper la supréme puissance,
Sur nos communs destins mon esprit curieux
Interrogea le Ciel, & fit parler les Dieux,

Ecoutez d'Apollon la réponse supréme,
Et ne condannez point un pere qui vous aime.

Tant que l'heritier des vrais Rois
Pourra te disputer ses droits,
De ta fille avec soin cache à tous la naissance,
Lorsque de cette fille il apprendra le sort,
Tu dois perdre à jamais la supréme puissance,
Et craindre une honteuse mort.

Cet oracle, ma fille, entretenoit ma crainte,
Mais enfin des vrais Rois la famille est éteinte,
L'Envoyé d'Etolie est cet heureux guerrier,
Qui du sang de Cresphonte a vaincu le dernier:
Amyntas me l'assure, & vers moy ne l'envoye
Que pour mieux m'en instruire, & me cōbler de joye.
Libre de ces frayeurs, je puis donc vous revoir,
Et conserver aux miens le supréme pouvoir.
Ma fille, poursuivons, & d'un double hymenée
Achevons de marquer & l'ordre & la journée.
Je vay trouver la Reine: aprés ce qu'elle a dit
J'ose encore esperer d'adoucir son esprit.
Quoyqu'il en soit, fidelle à l'ardeur de luy plaire,
Le temps, & mon amour fléchiront sa colere.



SCENE

SCENE VII.

ISMENE, PHENICE.

PHENICE.

ENfin me voila ſeule, & je puis un moment
De mon bizarre ſort te parler librement.
Voy de combien d'horreurs la fortune empoiſonne
Ces honneurs ſuperflus, ces biens qu'elle me donne.
Quels attentats, quel ſang indignement verſé
Déshonorent ce trône où mon pere eſt placé !
Que ſon pouvoir entraîne & de trouble & de crainte !
Que ſa grandeur m'impoſe une dure contrainte !
Et que dans le deſert où je voyois le jour,
Je trouvois de plaiſirs inconnus à la Cour !

PHENICE.

Quoy! verra-t'on toûjours voſtre ſombre triſteſſe
D'un grand Roy voſtre pere offenſer la tendreſſe ?
J'en ay tremblé pour vous, qu'aura-t-il pû penſer ?

ISMENE.

Ma douleur paroiſt trop, il doit s'en offenſer ;
Mais mon cœur affligé ne ſçait point ſe contraindre;
Regarde mes malheurs, & laiſſe-moy me plaindre.
Une Cour à mes pieds, mille ſceptres offerts
Valent-ils le repos, le bonheur que je perds ?
Valent-ils... Tu m'entens, & ce cœur qui ſoupire
Ne t'explique que trop ce que je crains de dire.

De mon tranquille ſort, de mes paiſibles jours
Phenice, en ton eſprit rappelle tout le cours.
Dans une humble fortune, heureuſe & ſatisfaite
Je goûtois les plaiſirs d'une douce retraite.
J'aimois, j'eſtois aimée, une innocente ardeur
Pour un fidelle amant faiſoit brûler mon cœur.
Juſtes Dieux ! que du ſien l'hommage eſtoit ſincere !
Que de ſoins Philoxene avoit pris pour me plaire !
Confidente & témoin de tous nos entretiens
Phenice, tu connois & ſes feux & les miens.
Nos vœux eſtoient pareils, nos fortunes égales,
Nos cœurs n'aſpiroient point à des grandeurs fatales.
Nous promettre ſans ceſſe une éternelle foy,
Nous voir & nous aimer eſtoit tout noſtre employ.
Qui n'euſt crû qu'aſſurez d'une égale conſtance
Nous pourrions de nos feux ſuivre en paix l'innocẽce,
Et l'un à l'autre unis par un ſacré devoir
Juſqu'au dernier ſoupir nous aymer & nous voir ?

PHENICE.

C'eſt vous porter au cœur une atteinte cruelle
Que d'oſer condamner une union ſi belle.
Mais de grace, Madame, aux grandeurs de ces lieux,
A l'éclat qui vous ſuit daignez ouvrir les yeux,
Et ſongez....

ISMÈNE.

Que veux-tu que je ſonge, Phenice,
Dans des lieux où tout ſemble augmenter mon ſupplice ?

Où ces vains ornemens du ſuprême pouvoir,
Cette foule empreſſée à me ſuivre, à me voir,
Ces gardes, ces drapeaux, ce bruit confus, ces armes,
Pour mes yeux étonnez pompe pleine d'allarmes,
De ce moment cruel qui finit mon bonheur,
De ce fatal éclat me retracent l'horreur?
Helas! il t'en ſouvient, quel ſpectacle terrible,
Quel départ que la nuit nous rendoit plus horrible,
Lorſque ſeule au milieu de ces nouveaux objets,
Dans un trouble mortel je quittay pour jamais
Ceux qu'un ſoin aſſidu d'élever mon enfance
M'avoit toûjours fait croire auteurs de ma naiſſance;
Tandis que mon Amant plein d'un charmant eſpoir,
Phenice, revenoit de Chalcis pour me voir.
Quel funeſte retour! quand ſur les bords d'Evene
Ses yeux ne verront plus ceux de ſa chere Iſmene.
Lorſqu'en des lieux jadis témoins de nos ardeurs
Il ne trouvera plus qu'un deſert, que des pleurs.
Car enfin, tu le ſçais, mille horribles menaces
Sçûrent trop empécher qu'on ne ſuivît nos traces,
Et dans mon ſort cruel il ne trouvera rien
Qui n'augmente le trouble, & les horreurs du ſien.
Il en mourra; mon cœur ſemble me le prédire.

PHENICE.

Quels funeſtes penſers la douleur vous inſpire?

ISMENE.

Que puis-je croire? helas..... mais qui vient nous troubler?

SCENE VIII.

ISMENE, PHENICE, ARCAS.

ARCAS.

Le Roy triste & confus demande à vous parler.

ISMENE.

Quel imprevû malheur a pû troubler mon pere ?

ARCAS.

Il soupçonne, il penetre un funeste mistere.
Soit qu'on l'ait pû trahir, soit que quelque imposteur.
Du nom de Telephonte ose armer sa fureur,
Un bruit sourd se répand, que ce Prince respire,
Qu'il est dans cette Cour, qu'il paroît, qu'il conspire.
Jugez-donc....

ISMENE.

O mon pere ! en quel affreux danger
L'ardeur de me revoir auroit pû vous plonger !
D'une perte assurée, & d'un prochain naufrage,
Serois-je donc icy le malheureux presage ?
Mais allons dissiper, ou partager l'effroy
D'un Pere que je rends malheureux comme moy.



ACTE II.

SCENE I.

TELEPHONTE, TIRENE.

TIRENE.

IL est temps qu'en des lieux dont il est né le Maître,
Telephonte commence à se faire connoistre.
Venez, Seigneur, venez, reconnoissez ces lieux
Tous pleins & tous brillans des noms de vos ayeux.
C'est icy qu'exerçant leur auguste puissance
Aux Ministres des Rois ils donnoient audience.
Leur trône estoit icy, regardez, admirez
Ces pompeux monumens, ces vestiges sacrez.

TELEPHONTE.

Ah! laissons leur grandeur. Remplissez ma memoire
Des malheurs de mon pere, & non pas de sa gloire.
Tirene, peignez-moy ce pere infortuné
Arrosant de son sang ce Palais prophané.
Dites-moy que son corps privé de sepulture
Aux monstres de Pamise a servi de pâture.
Faites-moy voir icy mes freres égorgez,
Et mourans dans le fleuve indignement plongez.
Sous les loix d'un Tyran ma mere encor captive,

Pour ses jours, pour les miens toûjours triste & craintive.
Moy-mesme à mes bourreaux par vos soins arraché,
En mille lieux obscurs fugitif & caché,
Sans hõneur, pour tout bien n'ayant dans ma misere
Que les droits incertains, & le nom de mon pere.
Parmy tous ces objets de tristesse & d'horreur
Exposez, presentez à ma juste fureur
Le Tyran revestu des droits de ma naissance:
L'Estat entier soûmis à son obeïssance.
Voila sur quels tableaux, sur quels traits odieux
Vous devez attacher mon esprit, & mes yeux.

TIRENE.

A ces grands sentimens je connois Telephonte.
Ouy vous estes, Seigneur, le vray sang de Cresphõte,
Songez donc qu'aujourd'huy ce funeste Palais,
Où se sont accomplis tant d'horribles forfaits,
Ces murs, ces monumens de vos pertes sanglantes
Elevent jusqu'au Ciel mille voix éclatantes
Qui reprochant aux Dieux le crime des Tyrans,
Vous pressent de vanger le sang de vos parents,
A poursuivre, à finir cette juste entreprise.
Icy tout vous anime, & tout vous favorise.
Hermocrate aveuglé de ses prosperitez,
Flaté du faux hymen qu'avec luy vous traittez,
Le rang d'Ambassadeur, ce sacré caractere,
Sous lequel ébloüi, luy-même il vous revere,
Cette foule d'amis, de sujets d'Amintas

Qui par son ordre exprés accompagnent vos pas,
Son fils pour vous défendre armé sur la frontiere,
Enfin tout vous promet une vengeance entiere.
Aujourd'huy-même encor, je ne sçay quel bonheur
Fait cesser du Tyran la nouvelle frayeur.
Vous sçavez qu'un recit en effet trop sincere,
De vostre feinte mort expliquoit le mistere,
Le nom d'Ambassadeur n'avoit plus de pouvoir.
Le Tyran alarmé refusoit de vous voir.
Grace au Ciel qui conduit toute vôtre avanture,
Ce grand bruit dissipé passe pour imposture.
Le Ciel ainsi s'aprête à conduire vos coups.
C'est à vous de répondre à ce qu'il fait pour vous.

TELEPHONTE.

Hé bien, n'opposez plus à l'ardeur qui m'entraîne
De vos ménagemens la précaution vaine,
En l'état où je suis accablé, malheureux,
Me vanger, & mourir, est tout ce que je veux.

TIRENE.

A ce grand desespoir souffrez que je m'oppose,
J'en penetre, Seigneur, j'en découvre la cause,
Mais enfin songez-vous quels motifs, quels liens
Attacherent à vous Amyntas & les siens?
Ce Roy dont le secours vous fait tout entreprendre,
En vous rétablissant a crû servir un gendre.
C'est à ce prix...

TELEPHONTE.

Ah Dieux!

TIRENE.

M'auriez-vous donc trompé,
Toûjours d'un fol amour vainement occupé,
Aimeriez-vous toûjours cette jeune Etrangere,
Aprés qu'à vos desirs la fortune contraire
Enleve pour jamais ce dangereux objet?

TELEPHONTE.

Ah! que me dites-vous? & que vous ay-je fait?
Cruel ami, faut-il qu'irritant ma tendresse
Vous vous plaisiez vous-même à braver ma foiblesse?
Je ne le cele point, cet objet dangereux,
Cette aimable Etrangere a toûjours tous mes vœux,
Un amour si parfait s'éteint-il par l'absence?
Il vous souvient du temps auquel il prit naissance.
J'estois prés de Chalcis malheureux, inconnu,
Dans un azile obscur par vos soins retenu.
J'y voyois tous les jours cette beauté divine;
Et pouvois-je prévoir le coup qui m'assassine?
Je la perds au moment qu'un ordre inopiné
M'ouvre icy le chemin du trône où je suis né.
Je ne sçais où chercher ceux qui me l'ont ravie,
J'ignore en quels climats on me cache sa vie,
Et le confus recit de son enlevement
M'offre mille sujets de crainte & de tourment.
Mais sçachez qu'à mon cœur accablé de sa perte
Toûjours plus adorable elle est par tout offerte,
Souffrez ce triste amour nourry de mes regrets,
Il ne met point d'obstacle à nos vastes projets;

Tirene, on me verra plus ardent au contraire,
Moins soigneux d'une vie, où tout me desespere,
Braver mieux les dangers qu'il me faudra courir ;
Trop heureux, si je puis me venger & mourir.

TIRENE.

Ainsi de cet amour nourrissant la pensée,
Je vous verray toûjours une ame embarrassée
d'inutiles regrets, de desirs superflus ?
Vous m'offrirez toûjours....

TELEPHONTE.

Ami, n'en parlons plus.
Poursuivons nos desseins, courons à la vengeance.
Quand j'auray satisfait aux droits de ma naissance.
Je sçauray satisfaire à ceux de mon amour.
Avez-vous vû ma mere, & pourray-je en ce jour....

TIRENE.

Vous sçavez que sans crainte icy je puis paroître.
Le Ciel dans vos Estats ne m'avoit point fait naître,
Ce fut pour accomplir un oracle des Dieux,
Que la Reine pour vous craignant ces tristes lieux
De mes foibles conseils implora l'assistance,
Et voulut à mes soins confier vostre enfance.
Connu de deux amis, & d'elle seulement,
J'ay donc pû m'approcher de son apartement.
Mais, Seigneur, nul accés n'est permis auprés d'elle.
D'esclaves du Tyran une troupe fidelle
Attachée à ses pas & le jour & la nuit,
L'observe incessamment, l'accompagne, & la suit ;

Mais qui sçait si sa joye auroit pû se contraindre ?
Souvent on se trahit lorsqu'on croit le mieux feindre.
Croyez-moy, ne montrez Telephonte à ses yeux,
Que vainqueur du Tyran, & maître de ces lieux,
Au temple où de l'hymen on prepare la feste,
Nous devons à vos pieds faire tomber sa teste.
Donnez-donc tous vos soins à cet hymen fatal,
D'un œil plus satisfait, & d'un visage égal
Recevez les honneurs qu'il va bientôt vous faire.
Ménagez, aveuglez, & la fille & le pere,
Pour vous voir avec elle il doit se rendre icy,
De ce premier moment... mais, Seigneur, le voicy.

SCENE II.

HERMOCRATE, TELEPHONTE, TIRENE, ARCAS.

HERMOCRATE.

AVant que vôtre Roy parle par vôtre bouche,
Apreuez à quel point vôtre valeur me touche
Magnanime guerrier, dont les premiers exploits
Du trône que j'occupe ont affermi les droits.
D'un ennemy vaincu le nom toûjours funeste.
De nos divisions entretenoit le reste:
Ce nom par vous éteint m'assure mes Estats,
De quel prix puis-je dont honorer vôtre bras ?

TELEPHONTE.

Ce que j'ay déja fait, ce qu'on me verra faire
De vos bontez, Seigneur, n'attent aucun salaire,
Moins que vous ne pensez vous devez à mes soins,
Et me connoissant mieux, vous m'estimeriez moins;
Ordonnez seulement d'un celebre Hymenée
La Pompe pour mon cœur à jamais fortunée,
Prescrivez, avancez ces momens glorieux,
Où devant tout un peuple à la face des Dieux....
Oüy, l'honneur de finir un si fameux ouvrage,
Est le seul prix, Seigneur, qui flate mon courage,
Puissay-je l'obtenir, & dans ce même instant
Vous voir entrer au temple, où cet honneur m'attent.

HERMOCRATE.

Peut-être que le Ciel à nos desirs propice
Permettra qu'aujourd'huy cet hymen s'accomplisse,
J'ay receu vos sermens, & vous avez ma foy.
Du soin de l'achever reposez-vous sur moy.
Amenez la Princesse, Arcas, & qu'icy même
Elle vienne accepter l'offre d'un diadême.

SCENE III.

HERMOCRATE, TELEPHONTE, TIRENE, ARCAS, ISMENE, PHENICE.

HERMOCRATE.

APprochez-vous, ma fille, il eſt temps qu'à mes yeux
Vous receviez d'un Roy l'hommage glorieux.

TELEPHONTE.

Que voy-je ! n'eſt-ce point quelque illuſion vaine ?

ISMENE.

Phenice, quel objet ?... Ah Dieux ! c'eſt Philoxene !

TELEPHONTE.

Je ne le cele point, Madame, en ce moment
Interdit & frapé d'un juſte étonnement,
J'ay peine à rapeler ce que je dois vous dire,
Je cherche des raiſons, je regarde, j'admire...
Seigneur de mes diſcours pardonnez l'embarras,
Qui ne ſeroit ſurpris en voyant tant d'appas ?

HERMOCRATE.

Hé bien de ces reſpects accompagnez de crainte
Banniſſez à preſent l'importune contrainte.
D'un Prince que l'hymen doit unir à mon ſang
Vous tenez dans ma Cour & la place & le rang.
Son cœur depuis long-temps s'ouvre à vous, ſe confie,
Une étroite amitié l'un à l'autre vous lie,
Je le ſçais; & je veux qu'ainſi qu'à ſon époux

Ma

Ma fille vous réponde, & s'explique avec vous.
Demeurez ſeuls icy, je vous laiſſe avec elle,
Tandis que chez la Reine un autre ſoin m'appelle.

SCENE IV.

ISMENE, TELEPHONTE.

ISMENE.

PHiloxene, eſt-ce vous, qu'en ces funeſtes lieux
Les deſtins moins cruels preſentent à mes yeux?
Venez-vous conſoler l'ennui qui me devore?
Helas! m'eſt-il permis de vous parler encore?
J'oublie, en vous voyant tous nos premiers malheurs.
C'eſt la joye à preſent qui fait couler mes pleurs.
M'avez-vous demandée aux triſtes bords d'Evene?
Sçaviez-vous qu'en ces lieux vous trouveriez Iſmene?
Vous ne me dites rien. Quel ſilence confus!
Ne ſuis-je plus pour vous ce qu'autrefois je fus?
Dans les juſtes douleurs dont vôtre ame eſt atteinte
N'oſeriez-vous du moins m'adreſſer quelque plainte?
Parlez; aprenez-moy ce que je dois penſer.

TELEPHONTE.

Que pourray-je vous dire! & par où commencer?
Lors qu'à jamais pour moy je vous croyois perduë,
Dans quel funeſte état, Dieux! m'êtes-vous renduë!
Le ſort uni, confond par un revers affreux
La fille d'Hermocrate, & l'objet de mes vœux.
Ne m'abuſay-je point dans ce deſordre extrême?

Est-ce vous qui m'aimez ? est-ce donc vous que j'aime ?
Nous cõnoissons-nous bien ? est-ce vous ? est ce moy ?
Que ferons- nous tous deux ? quel sera vôtre effroy ?
Ismene, il est donc vray, c'est donc vous dont le pere...
O penser qui m'accable, & qui me desespere !
Lors que vous m'avez vû soûpirer à vos pieds,
Que ne me disiez-vous de quel sang vous sortiez ?
Vous le sçaviez peut-être, & pouviez me l'apprendre,
Contre tous vos appas j'aurois sçû me défendre.
Avant qu'il fût plus fort j'aurois sçû triompher
D'un amour qu'aujourd'huy je ne puis étouffer.

ISMENE.

Hé quoy ! vous m'accusez quand vous devez me plaindre :
Me connoissez-vous donc si capable de feindre ?
Si mon sort comme à vous ne m'eût été caché
Mon cœur de vôtre amour eût-il été touché ?
Ou du moins s'il n'eût pû refuser sa tendresse,
Eût-il si promptement avoüé sa foiblesse ?
Quelque effort inspiré par l'orgueil de mon sang
N'eût-il pas soûtenu la gloire de mon rang ?
A vous craindre, à vous fuir, par ma naissance instruite,
En l'état où je suis me verrois-je reduite ?
Souffrirois-je les maux que je souffre à songer
Que de tous nos sermens il faut nous dégager ?
Que sert de le celer ? je sens toutes mes peines,
Et ne me pique point de ces vertus hautaines,

Qui d'un fidelle amour regardent les malheurs
Comme de foibles maux indignes de leurs pleurs.
Ah ! lors que vous viendrez accablé de tristesse.
Pour un autre que vous demander ma tendresse,
Lors qu'aux pieds de l'Autel vous approchant de moy
Pour un autre que vous vous obtiendrez ma foy,
Dans ce moment cruel, dont l'image m'accable,
Non, je ne réponds pas que ce cœur déplorable
De douleur & d'amour s'étouffant à vos yeux
N'épouvante à la fois & le Prêtre & les Dieux.

TELEPHONTE.

Helas! Madame, helas ! de quelle horrible crainte,
De quel effroy mortel seriez-vous donc ateinte ?
Si vous pouviez entrer dans tout mon desespoir,
Si dans ce même temple où vous devez me voir
Vous sçaviez quelle horreur, quel spectacle barbare
Pour comble de malheurs, vôtre amant vous prepare.

ISMENE.

Quoy donc ? de quel malheur dois-je encor m'alarmer ?
Quel étrange dessein auriez-vous pû former ?
Ah ! je n'entens que trop ce que vous n'osez dire,
Et je voy quels projets la douleur vous inspire,
Vous ne consulterez qu'un aveugle transport.
Je verray mon amant par une horrible mort
Luy-même ensanglanter cette triste journée.
A ce spectacle, ô Dieux ! m'auriez-vous condannée ?

TELEPHONTE.

Helas que de bontez, malheureux, que d'amour
Il faudra que j'oublie, & trahisse en ce jour !
Oüy, ce cœur plein de vous, ce cœur qui vous adore
Vous aimera toûjours, & vous le jure encore :
Mais telle est la rigueur, tel est l'arrest affreux
Du sort qui pour jamais nous separe tous deux,
Qu'à mon cruel honneur il faut que j'obéïsse,
Et que tout mon destin à vos yeux s'accomplisse :
L'ordre m'en est préscrit, je l'executeray,
Vous serez satisfaits, destins, & je mourray.

ISMENE.

Que nous sommes tous deux dans un sort si contraire
Malheureux d'avoir sçu nous aimer & nous plaire !
Helas ! à quel amour il nous faut renoncer.

TELEPHONTE.

O déplorable amour ! il n'y faut plus penser :
Frappé de nos malheurs comme d'un coup de foudre,
Plus je veux y songer, moins je sçais que resoudre.
Ismene !

ISMENE.

Philoxene !

TELEPHONTE.

O destins ! ô rigueur !

ISMENE.

Dieux, est-ce là l'espoir dont vous flatiez mon cœur ?

TELEPHONTE.

Pourrez-vous m'oublier ?

ISMENE.

Moy, que je vous oublie?
Puis-je en avoir jamais ou la force ou l'envie?
Toutefois il est temps qu'un genereux effort
Des maux que nous souffrons fasse rougir le sort.
Consacrons aujourd'huy ma memoire & la vôtre,
Montrons-nous vrais heros, & dignes l'un de l'autre:
Vous m'aimez, je vous aime: un destin trop cruel
Oppose à nos ardeurs un obstacle éternel.
Je ne dois plus remplir vôtre triste memoire,
Desormais vôtre amour offenseroit ma gloire.
Hé bien sans éclater en regrets superflus
Cedons à nos destins, & ne nous voyons plus.
Il m'eût été bien doux de vous être fidelle,
D'être unie avec vous d'une chaîne éternelle;
Mais un severe honneur en ordonne autrement,
Il luy faut obéïr. O trop fidelle amant!
Trop cher, trop digne objet de toute ma tendresse!
Ne me revoyez plus, épargnez ma foiblesse,
Sans m'arrêter icy, sans me demander rien,
Faites vôtre devoir, & je feray le mien.



SCENE V.

TELEPHONTE, TIRENE.

TIRENE.

Hermocrate, Seigneur, eſt encor chez la Reine,
Il court n'en doutez point à ſa perte certaine.
De ſecretes terreurs agitent ſon eſprit,
Et malgré tous ſes ſoins ſon trouble le trahit.
On m'a dit cependant que la Reine fléchie,
Ce jour même à ſon ſort conſentoit d'être unie.
Dans ce moment fatal pour elle plein d'horreurs
Lors qu'à vôtre trépas elle donne des pleurs,
Quel plaiſir pour le cœur d'une mere affligée
De retrouver un fils, & de ſe voir vengée.
Ah! c'eſt alors... Mais quoy! vos yeux de toutes parts
Sans s'arrêter ſur moy promenent leurs regards.
Il ſemble qu'à regret vous ſouffrez ma preſence,
Que dois-je preſumer d'un trouble qui m'offenſe?

TELEPHONTE.

Ce trouble à vôtre zele eſt-il injurieux,
Aprés ce que le ſort vient d'offrir à nos yeux!
Quoy dõc, j'aprens qu'Iſmene eſt fille d'Hermocrate,
Et vous vous étonnez que ma douleur éclate?

TIRENE.

Seigneur, à ſon aſpect, comme vous j'ay fremi;
Mais ſur vôtre vertu mon cœur s'eſt affermi.
Non je n'ay point douté qu'un beau deſir de gloire

Sur un frivole amour n'emportât la victoire.
Ce vain amusement ne doit point d'un Heros
Traverser les projets, ou troubler le repos;
Fût-il plus violent qu'il ne sçut jamais être,
Un cœur tel que le vôtre en sera toûjours maître,
J'en croy le sang des Rois dont vous êtes le fils.
Venez donc assembler, conduire vos amis,
Vous sçavez dans ces lieux quel dessein les amene;
Ne répondrez-vous pas à l'ardeur....

TELEPHONTE.

Oüy, Tirene,
Je vous suy. Je répons que ce funeste jour
Me va voir à ma gloire immoler mon amour:
Mais je ne répons pas qu'à ma flâme trahie,
Mon amour à son tour n'immole aussi ma vie



ACTE III.

SCENE I.

HERMOCRATE, ARCAS, GARDES.

HERMOCRATE.

MA fille va se rendre en cet appartement.
Cependant seuls icy qu'on nous laisse un moment.
Arcas, j'ay mille ennuis dont l'aigreur se soulage
Lors qu'un ami fidelle avec moy les partage.

ARCAS.

Quoy ! la Reine toûjours contraire à vos desirs
Seigneur, s'obstine-t-elle à braver vos soûpirs ?

HERMOCRATE.

La Reine se soûmet, du moins en apparence,
Et du nom de l'Hymen flate mon esperance.
Je puis dés aujourd'huy l'épouser si je veux,
Je le puis, cher Arcas, & ne suis point heureux.

ARCAS.

Qui peut dõc vous troubler? quel ennui vous devore ?
Qu'est-ce que vous craignez, ou souhaitez encore ?
Quels que soient vos desseins, toûjours d'heureux succés
Répondent à vos vœux, & suivent vos projets.

HERMOCRATE.

Un remords dans mon cœur rempli d'incertitude
De mille soins cruels jette l'inquietude.
Tout autre plus que moy se laisseroit troubler,
Ecoutes-donc, & voy si j'ay lieu de trembler.
A m'épouser, Arcas, la Reine se prepare,
Mais à quel prix affreux, sous quelle loy barbare ?
Quelles conditions m'impose sa fureur ?
De ce jeune Etranger, de cet Ambassadeur,
Qui d'un heureux hymen vient celebrer la fête,
Aux manes de son fils il faut donner la tête.
Elle veut qu'au moment de nôtre hymen cruel
La mort de ce Héros ensanglante l'Autel.
Ainsi, barbare, ingrat, monstre de perfidie,
Je donneray la mort à qui je dois la vie.

ARCAS.

Dans sa juste douleur elle croit tout permis :
Mais que voulez-vous faire, & qu'avez-vous promis ?
Ce sang que vôtre amour, que ses pleurs vous demandent,
Songez-vous bien quels droits, quels égards le défendent ?
Seigneur, contre vous seul, tous les Rois assemblez
Viendroient icy vanger tant de droits violez.

HERMOCRATE.

L'union de ces Rois toûjours douteuse & lente
N'est pas ce qui m'arrête, & ce qui m'épouvante.
Il t'en souvient, Arcas, lors qu'un fameux revers

Mettoit avec ses fils Cresphonte dans mes fers,
Lors que j'osois verser tout le sang de sa race,
Et qu'un peuple hardi couronnoit mon audace,
Je les ay vûs ces Rois par mes soins endormis
Loin de me traverser devenir mes amis.
Les uns dans leurs Etats en repos & tranquiles,
Les autres fatiguez par des guerres civiles,
Tous jaloux l'un de l'autre, & par leurs interests
Dans de divers partis occupez & distraits.
Aprés qu'ils m'ont traité de Prince legitime,
Me disputeroient-ils une foible victime?
Et pour un Envoyé leur courroux contre moy
Seroit-il plus ardent qu'il ne fut pour un Roy?

ARCAS.

Hé bien donc, si des Rois vous bravez la colere;
Qui peut vous détourner d'un crime necessaire?

HERMOCRATE.

Je ne le cele point, je ne sçais quelle horreur
Me fait de mes projets condanner la fureur.
Quand dépoüillé des droits que la naissance dónne
Je voulus sur ma tête attacher la couronne,
Je crûs que mes forfaits approuvez par les Dieux
A force d'être grands deviendroient glorieux.
Mais soit qu'aprés le crime, un momẽt plus tranquile
Nous le rende odieux lors qu'il n'est plus utile;
Soit que sans cesse un Roy par les Dieux éclairé
Respire sur le trône un air plus épuré;
Depuis qu'à ce haut rang j'ay conduit ma fortune

Du chemin que j'ay pris l'image m'importune.
Mon cœur ne goûte plus cette profonde paix
Qu'il trouvoit autrefois au milieu des forfaits;
Et ma main dans le ſang replongée à toute heure,
N'en verſe plus aucun qu'en ſecret je ne pleure.
O qu'heureux ſont les Rois dont le regne innocent
Ne fait point murmurer un peuple gemiſſant.
Qui laiſſant auprés d'eux libre accés à la plainte,
Banniſſent de leur Cour la terreur & la crainte,
Et par tout où leur nom eſt connu des mortels
Sçavent qu'à leurs vertus on dreſſe des autels!

ARCAS.

Ainſi vous préferez un peu de renommée,
A l'hymen d'une Reine autrefois tant aimée.

HERMOCRATE.

Ce n'eſt point à tes yeux que m'ouvrant à regret,
Je prétends de mon cœur dérober le ſecret.
Ces remords impuiſſans qu'un peu de gloire anime
N'arrêtent point une ame accoûtumée au crime,
Mais d'un juſte ſoupçon le cruel embarras
Suſpend tous mes deſſeins, & me retient le bras.
L'Ambaſſadeur, dit-on, eſt le Prince luy-même,
Qui cachant à nos yeux ſa dignité ſuprême,
Vient icy ſans éclat ſous un nom emprunté,
De ſon heureux hymen achever le traité.
Juges-donc, cher Arcas....

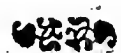
ARCAS.

Et quel témoin ſincere

De ce déguisement vous apprend le mistere ?

HERMOCRATE.

Arcas, ignores-tu que pour mes interests
Dans les Etats voisins j'ay mille Agens secrets ?
Aujourd'huy leurs avis, & leurs lettres fidelles
De la Cour d'Amyntas m'ont appris les nouvelles.
Tantost lors que troublé par d'horribles soupçons
Contre un funeste bruit je cherchois des raisons,
Ces lettres, ces avis ont dissipé ma crainte,
D'un si mortel effroy je n'ay plus l'ame atteinte,
On m'apprend qu'en effet Telephonte n'est plus.
Mais quel effroy nouveau trouble à mes sens confus ?
Le Prince à qui déja ma parole me lie
A l'insçu de sa Cour est parti d'Oétolie.
Il se peut qu'en secret venu jusqu'en ces lieux
Pour son Ambassadeur il paroisse à mes yeux.
Dans ces obscuritez quel dessein puis-je prendre ?
Faut-il à mon amour sacrifier un gendre ?
Faut-il embarrassé d'un destin si douteux
Sur des bruits incertains refuser d'être heureux ?
Mais la Princesse vient, Dieux faites que par elle
Je puisse enfin trouver quelque clarté fidelle.



SCENE

SCENE II.

HERMOCRATE, ISMENE, ARCAS.

HERMOCRATE.

MA fille, j'ay voulu ſans témoins vous parler.
Un bruit aſſez étrange a droit de me troubler;
Et comme autant que moy la nouvelle vous touche,
J'ay crû que vous deviez l'apprendre par ma bouche.
Le Prince d'Oétolie eſt, dit-on, en ces lieux.

ISMENE.

Hé bien, Seigneur, craint-il de paroître à nos yeux ?

HERMOCRATE.

Vous l'avez déja vû, ma fille, il vous a vûë;
Mais par une raiſon qui nous eſt inconnuë,
Il prend ſoin à nos yeux de cacher ſa grandeur.
Enfin le croyez-vous, c'eſt...

ISMENE.

Qui ?

HERMOCRATE.

L'Ambaſſadeur.

ISMENE.

Dieux !

HERMOCRATE.

Oüy, l'Ambaſſadeur eſt le Prince luy-même.
De ce déguiſement la ſurpriſe eſt extrême,
Je ne penetre point ce qu'enfin il prétend,

Ny pour se découvrir quels momens il attend.

ISMENE.

L'Ambassadeur ! mais quoy, Seigneur, quelle apparence,
Qu'il voulût si long-temps vous cacher sa naissance ?

HERMOCRATE.

Mille fortes raisons d'un & d'autre côté
Font pencher tour à tour mon esprit agité.
J'ignore sur ce point quelle est sa politique ;
Mais enfin avec vous il est temps qu'il s'explique,
Il y va de sa gloire, il y va de ses jours.
De vos conseils, ma fille, offrez-luy le secours,
Attendez-le en ces lieux, j'auray soin qu'il y vienne :
Mais qu'il s'explique au moins, que riẽ ne le retienne.
S'il s'obstine à se taire, il se perd, c'en est fait,
Je vous laisse, ayez soin d'arracher son secret.

SCENE III.

ISMENE.

IL est temps que mon cœur s'abandonne à la joye.
O Ciel ! que me dit-on ? faut-il que je le croye ?
L'Epoux qu'on me destine est donc ce même Amant
De ce cœur malheureux aimé si tendrement ?
Dieux ! qu'il tarde à venir, quand pourray-je luy dire
Tout ce qu'à mon amour un tel bonheur inspire ?
Mais d'où vient qu'à mes yeux interdit, consterné
Il a gardé tantost un silence obstiné ?

Quelles reflexions ! quelle triste pensée !
Que de cet entretien ma tendresse est blessée !
Helas ! qu'en d'autres temps sensible à son bonheur
Il fût venu bien-tost me découvrir son cœur !
Non, quoyqu'en sa faveur mon amour veüille croire,
Il ne me devoit point dissimuler sa gloire.
Il a fait en ce jour un outrage à ma foy
Qu'il faut... Mais je vais être instruite, & je le voy.

SCENE IV.

ISMENE, TELEPHONTE.

ISMENE.

APprenez-moy, Seigneur, ce qu'il faut que je pēse
Et de vôtre fortune, & de vôtre silence.
Puisque je vous aimois avec tant de transport,
Deviez-vous si long-temps me cacher vôtre sort ?
D'autres me l'ont appris, il n'est plus temps de feindre.

TELEPHONTE.

Quoy; Madame....

ISMENE.

Parlez, cessez de vous contraindre.
L'amour m'attache encor à tous vos interests,
Avec moy sans reserve expliquez des secrets
D'où dépend aujourd'huy vôtre vie & la mienne.
Le sort permet icy que je vous entretienne,
Nous sommes seuls, quel trouble occupe vôtre esprit?

On ſçait...

TELEPHONTE.

Dieux! que ſçait-on? & que vous a-t-on dit?

ISMENE.

Prince, on n'ignore plus quelle eſt vôtre naiſſance.

THELEPHONTE.

Ciel! qu'entens-je, auroit-on trahi ma confidence?
Madame, ſe peut-il...

ISMENE.

Je vous demande au moins
Tandis que vous pouvez me parler ſans témoins,
Qu'icy me confiant vos jours & vôtre gloire,
De vos déguiſemens vous m'appreniez l'hiſtoire.
Parlez-donc, il eſt temps, expliquez, déclarez...
Vous détournez de moy vos regards égarez,
Plus je vous preſſe, & plus vôtre froideur redouble.
Ah! rompez ce ſilence où regne tant de trouble.
Ces refus d'avoüer le ſang dont vous ſortez
Sont indignes, Seigneur, du nom que vous portez.

TELEPHONTE.

Oüy, c'eſt trop en effet devant vous me confondre,
A tout ce que je ſuis il eſt temps de répondre.
Ma naiſſance eſt trop belle, & mon nom trop fameux
Pour craindre que j'en faſſe un deſaveu honteux.
Je ne chercheray plus d'inutile myſtere,
De ceux qui m'ont trahi le rapport eſt ſincere,
Et deuſſay-je au tombeau ſuivre tous mes parens,
Je ſuis ce Telephonte...

ISMENE.

Ah ! qu'est-ce que j'apprens ?
Que dites-vous ? grands Dieux ! quel nom, quelle naissance ?
Quel coup de foudre, ô Ciel ! contre toute esperance ?

TELEPHONTE.

Madame, de quoy donc vouliez-vous me parler ?
Qu'ay-je fait ? quel secret viens-je de reveler ?
Je m'aperçois trop tard de mon erreur funeste,
Je vous en ay trop dit pour vous taire le reste.
Oüy, ce fatal objet de la haine des Dieux,
Que son nom seulement va vous rendre odieux,
Ce malheureux qui doit aux manes de son pere,
Au sang de tous les siens, aux larmes de sa mere...
Que dis-je... Tout mon corps en frissonne d'effroy,
Qui l'eût pû croire? helas ! Madame, helas ! c'est moy.

ISMENE.

Vous, Telephonte ? & moy la fille d'Hermocrate ?
Dans nos destins, grãds Dieux, quelle injustice éclate ?
Ces deux cœurs si long-temps l'un de l'autre charmez
De quel sang pour s'unir les avez-vous formez ?

TELEPHONTE.

Plaignez-donc à present un Prince déplorable
Qu'encore plus que vous ce grand revers accable.
Mes jours sont en vos mains, mon amour indiscret
Vient de vous découvrir mon funeste secret.
Je ne m'en repens point, prenez vôtre victime,
Obéïssez, Madame, au sang qui vous anime ;

Et malgré les destins qui nous ont réünis
Répondez aux devoirs qui nous sont ennemis.

ISMENE.

O mystere ! ô secret de ma triste famille ,
Oracle qui va perdre & le pere & la fille !
Que d'horreurs ! que de maux assemblez contre moy ?
Quel souvenir terrible augmente mon effroy ?
Entre mon pere & vous quel parti puis-je prendre ?
Ou de vous ou de luy quel secours puis-je attendre ?
Ce que je sens pour vous , ce que je sens pour luy
Et pour l'un & pour l'autre implore mon appuy.
Helas ! pour vous sauver trahiray-je mon pere ?
Pour le sauver perdray-je une teste si chere ?
Ah puisque de mon sort vous êtes éclairci ,
Qu'attendez-vous encor ? que faites-vous icy ?
Dans ces funestes lieux quel dessein vous amene ?

TELEPHONTE.

Je ne m'attendois pas d'y rencontrer Ismene.

ISMENE.

Je sçay , Prince , je sçay quels affreux attentats
Ont éteint vôtre race , ont détruit vos Estats ,
Quelles loix vous prescrit vôtre triste naissance ,
Et je vois que déja plein de vôtre vengeance
Vous ne me regardez que d'un œil de courroux.
Mais moy qui toûjours foible, & la même pour vous ,
D'aujourd'huy seulement devient vôtre ennemie ,
Je m'interesse encor au soin de vôtre vie.
Vous venez attaquer au sein de ses Estats

Un Roy cheri du peuple, adoré des ſoldats.
Contre luy dans ſa Cour, ſeul que pouvez-vous faire?
Je ne vous diray point, helas! qu'il eſt mon pere;
Toutefois ſans fremir y pouvez-vous ſonger?
Aux dépens de quel ſang allez-vous vous venger?
Ah! ſongez qu'autrefois vous étiez Philoxéne,
Et que pour vous enfin je ſuis encor Iſmene.

TELEPHONTE.

Ah! de quel ſouvenir frappez-vous mon eſprit?

SCENE V.

TELEPHONTE, ISMENE, TIRENE.

TIRENE.

JE vous cherche, Seigneur, ſçavez-vous ce qu'on dit?
Madame, ſçavez-vous que pour vôtre hymenée
Le Roy vient de choiſir cette même journée?
On dit qu'à l'épouſer la Reine a conſenti.
Déja de ſes deſſeins le peuple eſt averti,
Et déja dans le Temple on s'aſſemble, on s'aprête
Vous vous devez, Seigneur, aux ſoins de cette fête.
A marcher ſur vos pas tous vos gens préparez
Attendent les emplois que vous leur donnerez;
Ils vous cherchent par tout ſurpris de vôtre abſence.
C'eſt faire trop languir leur noble impatience,
Que dois-je aller preſcrire à leurs ſoins genereux?

TELEPHONTE.

J'iray dans un moment vous rejoindre avec eux.
Allez.

TIRENE.

Mais quoy, Seigneur ? ...

TELEPHONTE.

Je vous entens, Tirene,
Je ne trahiray point le devoir qui m'amene,
Je sçay quel est icy mon rang & mon employ,
Du soin de mon honneur reposez-vous sur moy.
Allez.

SCENE VI.

TELEPHONTE, ISMENE.

ISMENE.

VOyez l'état où vous m'avez reduite ?
Prince, dérobez-vous par une prompte fuite.
Que resolvez-vous donc ? ne le sçauray-je pas ?
N'est-il pas temps enfin !

TELEPHONTE.

Vous le sçaurez, helas !

ISMENE.

Parlez, Seigneur, parlez, à quoy puis-je m'attendre ?
Vôtre cœur à mes pleurs ne veut-il pas se rendre ?
Que dois-je craindre enfin, ou que puis-je esperer ?
Faudra-t-il vous haïr, faudra-t-il vous pleurer ?

TELEPHONTE.

Madame, dans l'horreur d'un ſort ſi déplorable,
Helas! puis-je ſçavoir de quoy je ſuis capable?
Aprés que mon amour vient de vous reveler,
Des ſecrets que ſur tout il falloit vous celer,
Quelle aſſurance en moy m'eſt-il permis de prendre?
Et d'un ſi foible cœur quels efforts dois-je attendre?
Je n'enviſage rien dans ces funeſtes lieux
Qui n'offre mon devoir, ma naiſſance à mes yeux.
Ces Heros immortels, ces images ſacrées,
Du ſang de mes parents encor défigurées,
Contre un amour toûjours trop tendre & trop puiſſant
Elevent dans mon cœur un murmure preſſant.
Moy-même en même temps je me fais mille plaintes.
Je vois tous vos malheurs, je ſens toutes vos craintes,
Je vous aime, jamais mon cœur, je l'avoüeray,
De tant d'amour pour vous ne s'eſt vû penetré,
Et jamais à mes yeux vous n'eûtes tant de charmes.
Quand je veux vous quitter, je ſens couler mes larmes.
Mais plus de mon amour j'oſe écouter la voix,
Plus l'honneur me rappelle à ſes ſeveres loix.
Ne me demandez point qui des deux je vais ſuivre,
A des horreurs ſans fin l'un & l'autre me livre.
Voyez quels ſentimens il me faut ſurmonter,
Et plaignez les malheurs où je vais me jetter,

ISMENE.

Arrêtez. Il me fuit, en vain je le rappelle,
O funeste avanture! extremité cruelle!
Mon pere & mon amant vont peut-être perir.
Malheureuse à present qui dois-je secourir?
A tous deux ma pitié n'est que trop necessaire.
Ah! sans perdre un amant courons sauver un pere.



ACTE IV.

SCENE I.

TELEPHONTE, TIRENE.

TIRENE.

AH Dieux! qu'avez-vous fait, Seigneur, qu'avez-vous dit?
Et quel aveuglement occupoit vôtre esprit?

TELEPHONTE.

Que vous diray-je, amy, quelle excuse vous faire!
Je sçay que je me perds, mais je n'ay pû me taire,
Soit que par ses discours trop aisément déceu,
Je ne crusse avoüer que ce qu'elle avoit sceu;
Soit que l'amour lassé de tant de défiance,
Ne cherchât qu'un prétexte à rompre le silence;
Et que déja confus d'avoir pû se cacher
Mon cœur avec Ismene aimât à s'épancher;
Enfin je l'avoüeray, content de ma conduite,
J'ay connu mon erreur sans en craindre la suite:
J'ay parlé sans contrainte; & cedé sans effort,
Je me suis applaudi d'avoir fié mon sort
Aux mains d'une Princesse à mes desirs si chere,
Et trop digne en effet d'un plus vertueux pere,

TIRENE.

Ah ! Seigneur, eſt-il temps de parler en Amant,
Et l'amour vous doit-il occuper un moment ?
Exempts dans leur amour des communes foibleſſes,
Ainſi que leurs vertus les Rois ont leurs tendreſſes
Dont leur raiſon toûjours ſeure de ſon pouvoir,
Doit ſe faire un plaiſir, & non pas un devoir.
Vous venez, pourſuivant une juſte vengeance,
Par vos propres exploits prouver vôtre naiſſance,
Faut-il donc, ébloüy par de foibles attraits,
Du ſang dont vous ſortez trahir les intereſts ?
Pardonnez ce reproche au zele qui m'entraîne,
Et finiſſons, Seigneur, un diſcours qui vous gêne.
Mais ſans plus differer, partez au nom des Dieux,
Fuyez, éloignez-vous de ces barbares lieux,
Craignez, d'un jeune cœur prévenez l'inconſtance,
Allez joindre l'Armée, & faites qu'elle avance.

TELEPHONTE.

J'accepte ce parti tant de fois demandé,
Mon cœur d'aucun remords n'eſt point intimidé,
Oüy, Tirene, je cours en Prince legitime
Me venger par la guerre, & non plus par le crime;
C'eſt un crime en effet que cet aſſaſſinat
Dont nous voulions punir un pareil attentat;
D'un coupable Tyran quelle que ſoit l'audace,
Il remplit des vrais Rois, il occupe la place,
Et c'eſt le Trône enfin que l'on doit reſpecter.
Quiconque à ſes fureurs ſe laiſſant emporter

Sur

Sur un lieu si sacré leve une main hardie
Merite tôt ou tard la mesme perfidie.

TIRENE.

Ce sont là des raisons qu'invente vostre amour.
Au perfide Hermocrate Ismene doit le jour.
Voila contre les droits du sang, de la naissance,
Ce qui vous fait du crime embrasser la défense.
Mais parmi cet éclat de sentimens pompeux
Qu'étale avec plaisir vostre cœur genereux,
Vous souvient-il, Seigneur, que dans son camp l'armée
De vos premiers efforts attend la renommée ?
Elle ne doit marcher qu'aprés de grands effets,
Quand la mort du Tyran répondra du succés.
Contre un usurpateur craint de toute la terre,
Amintas ne veut point soûtenir une guerre
Qui l'épuisant bientôt d'armes & de soldats
Pourroit de vos malheurs accabler ses Etats.
Du grand art de regner telle est la politique :
D'une entiere bonté rarement on se pique ;
Et long-temps amusez par de flateurs discours,
Les Rois infortunez n'obtiennent des secours
Qu'à des conditions souvent si difficiles,
Que les secours donnez deviennent inutiles.
Mais partez, & que rien ne retarde vos pas.
Vostre nom dans ces lieux arme mille autres bras,
Le bruit de vostre mort répandu dans Messene,
Vient d'aigrir, d'assembler les amis de la Reine,

Je sçay de leurs conseils & l'ordre & le dessein ;
Ils doivent du Tyran percer le traître sein.
Cette nuit finira sa detestable vie,
Allez en assurer le Prince d'Oétolie.
Pour hâter vos projets, faut-il vous animer
Par le danger present qui doit vous alarmer ?

TELEPHONTE.

Non, de ces tristes lieux il faut que je m'écarte :
Un interest trop cher ordonne que je parte,
Et l'honneur & l'amour y doivent consentir ;
Mais, Tirene, du moins avant que de partir,
Je pourrois.....

TIRENE.

Quoy, Seigneur ?

TELEPHONTE.

Deplorable Princesse ;
Dans quel affreux danger faut-il que je vous laisse !
Tirene, que de pleurs vont couler de ses yeux !
Sauvez-la des fureurs d'un peuple audacieux:
Vous-mesme envisagez le malheur qui l'accable.
Des crimes de son Pere elle n'est point coupable,
Elle deteste, helas ! dans le fond de son cœur
L'Astre qui la forma d'un sang si plein d'horreur.

TIRENE.

Des soins que la pitié vous inspire pour elle
Vous pouvez, vous devez vous remettre à mon zele.
Mais quoy, qu'attendez-vous ? que cherchent vos regards ?

TELEPHONTE.

Tirene, je voudrois.... Non, c'en est fait, je pars.
Il y faut renoncer... Mais Dieux! je vois Ismene.
Accordez un moment à mon amour, Tirene;
Allez tout preparer, je marche sur vos pas.

TIRENE.

Daignez le proteger, Dieux! contre tant d'apas.

SCENE II.

TELEPHONTE, ISMENE.

ISMENE.

JE vous retrouve enfin: hé bien qu'allez-vous faire?
Voulez-vous à mes yeux vous immoler mon pere?
C'est peu que de chercher à vous faire haïr;
Voulez-vous m'obliger, ingrat, à vous trahir?
Voulez-vous qu'oubliant à quel point je vous aime,
J'aille vous découvrir, & vous livrer moy-mesme?
Car enfin à present soyez-en averti,
Et sur mes sentimens prenez vostre parti.
Non, tout l'amour qu'icy de nouveau je vous jure
Ne sçauroit dans mon cœur étouffer la nature,
Et si dans cette Cour je vous vois demeurer,
A mon pere aussitôt j'iray tout declarer.

TELEPHONTE.

Hé bien, Madame, hé bien, je venois vous le dire,

Frappé de vos douleurs, je fuis, je me retire.
Non qu'à jamais privé de l'honneur de mon rang ;
Et pour vous oubliant l'intereſt de mon ſang,
J'oſe preferer, Prince indigne de memoire,
Ma Maiſtreſſe à mon pere, & l'amour à ma gloire.
Mais puiſqu'en me vengeant il faut vous outrager,
Par des chemins plus longs j'aſpire à me vanger.
Sçachez donc que je cours dans une guerre ouverte
Relever mes malheurs, ou ſignaler ma perte,
Et s'il faut juſqu'au bout vous découvrir mon cœur,
J'obéïs à l'amour encor plus qu'à l'honneur.
Ouy, ſi je me prepare une vengeance lente
Ce n'eſt que pour chercher une mort éclatante,
Qui m'épargne l'horreur de perdre voſtre amour,
Et vous conſerve un pere en me privant du jour.

ISMENE.

C'eſt toûjours me donner mille ſujets d'allarmes,
C'eſt toûjours cõtre moy tourner vos propres armes,
Mais de mon triſte ſort quelles ſont les horreurs ?
Cette guerre eſt pour moy le moindre des malheurs :
J'eſpereray du moins que le ſang de mon pere,
Pourra ne point ſoüiller une main qui m'eſt chere,
Et peut-être qu'un jour... Mais que nous veut Arcas?
Et quel deſſein vers nous peut adreſſer ſes pas ?

SCENE III.

TELEPHONTE, ISMENE, ARCAS.

ARCAS.

Le Roy veut vous parler, Madame, & me commande,
De faire qu'en ces lieux l'Ambaſſadeur attende.
Vous, Seigneur, à l'hymen qui vous conduit icy,
De ſes deſſeins bientôt par ſon ordre éclaircy
Vous connoiſtrez les ſoins, les honneurs qu'il veut rendre.
La Princeſſe elle-meſme ira vous les apprendre.
Dans les lieux plus voiſins de cet apartement,
Pendant leur entretien demeurez un moment,
Moy je vais l'avertir qu'il eſt temps qu'il s'avance,
Et qu'icy la Princeſſe attendra ſa preſence.

SCENE IV.

TELEPHONTE, ISMENE, TIRENE.

TIRENE.

Seigneur, tout le Palais eſt rempli de Soldats,
Qui par-tout ont fermé le chemin à mes pas.

TELEPHONTE.

Dieux ! que m'aprénez-vous ? quel étrange mystere.
Tirene, que faut-il ? . . .

TIRENE.

Vous n'avez pû vous taire.
Et cet ordre fatal ne menace que vous.

ISMENE.

Juste Ciel !

TELEPHONTE.

O destin ce sont-là de tes coups !
Ce trouble où vous voyez que mon cœur s'abandône,
N'est point d'un malheureux que le trépas étonne.
Si je succombe aux coups de ce dernier malheur,
L'Etat où je vous laisse en fait toute l'horreur.
Vous n'avez point trahi mon secret deplorable,
On voudra vous punir d'un silence coupable.
On vous imputera. . . .

ISMENE.

Non Seigeur, laissez-moy
M'éclaircir... Mais sortez, je vois entrer le Roy.

SCENE V.

HERMOCRATE, ISMENE, ARCAS.

HERMOCRATE.

Ma fille, c'en est fait, la fortune ennemie
Détruit tous nos projets pour l'hymen d'Oétolie,
Moy-même j'y vais mettre un obstacle éternel.

ISMENE.

Qui vous oblige à rompre un serment solennel?
Pourquoy, Seigneur....

HERMOCRATE.

Je viens, ma fille, vous l'apprendre.
L'Ambassadeur qu'icy mon ordre fait attendre,
Cet illustre Guerrier à qui je dois la mort,
Du dernier ennemy que m'opposoit le sort...

ISMENE.

Hé bien, Seigneur?

HERMOCRATE.

La Reine ordonne qu'il perisse.

ISMENE.

Juste Ciel!

HERMOCRATE.

Je deteste une telle injustice,
Mais pour me rendre heureux forcé de l'immoler
Je vais...

ISMENE.

Quoy vous pourriez....

HERMOCRATE.

Je ne puis le celer,
Je ſuccombe à regret, je fremis de mon crime ;
Mais la Reine à mes feux demande une victime.
Elle veut appaiſer les manes de ſon fils,
Elle met ſon hymen, & ſon cœur à ce prix.
C'eſt un Ambaſſadeur, je le ſçay, mais que faire ?
N'accuſez que la Reine, & plaignez vôtre pere.

ISMENE.

Qu'entens-je? Helas! Seigneur aprés ce coup ſanglãt,
Dont je n'aprens icy le deſſein qu'en tremblant,
Quels Rois voudront encor chercher vôtre alliance ?
En eſt-il qu'un tel crime & n'irrite, & n'offenſe ?
Que deviennent pour moy ces projets de grandeur ?
Teinte encore du ſang de cet Ambaſſadeur,
Où trouveray-je ailleurs un trône, un Hymenée ?
Sont-ce là les honneurs où j'eſtois deſtinée ?
Ah ! Seigneur, quelle pompe ! ou plûtôt quel revers ?
Je verray contre vous s'armer tout l'Univers,
Je verray s'amaſſer aux deux bouts de la terre,
Les funeſtes appreſts d'une mortelle guerre.
Vos Etats deſolez, vos peuples dans l'effroy,
Vôtre trône détruit, quel ſpectacle pour moy.

HERMOCRATE.

Je ne vous diray point que vos frayeurs ſont vaines,
Je ſçay que ſur moy ſeul j'attire mille haines ;

Mais la Reine sans cesse à mes esprits confus,
Reproche avec aigreur mes indignes refus.
La Reine toûjours fiere, & toûjours implacable
Me suit par tout, par tout de ses plaintes m'accable.

ISMENE.

La Reine ! ah Dieux, Seigneur, la Reine ne sçait pas
Quand sa douleur aveugle emprunte vôtre bras,
Qu'une telle vengeance & pour vous & pour elle.
Egalement funeste, également cruelle....
Elle même bien-tôt detestera la main
Que sa fureur employe à ce meurtre inhumain.
Mais, Seigneur, à mes pleurs si vous estes sensible
Vous abandonnerez un dessein si terrible.
Pardonnez-moy ces pleurs, c'est pour vous, c'est pour moy,
Que je voudrois flechir & mon pere & mon Roy.
Quels titres odieux, quelle horrible memoire
Laisseroit aprés vous une action si noire !

HERMOCRATE.

Ce funeste dessein est encore inconnu,
Et sous d'autres couleurs dans ces lieux retenu
L'Ambassadeur encor n'a nul lieu de se plaindre.
Vous à qui j'ay fait voir les malheurs qu'il doit craindre ;
De la Reine pour luy fléchirez-vous l'esprit ?
Pourrez-vous... Mais que veut Cléon tout interdit ?

SCENE VI.

HERMOCRATE, ISMENE, CLEON, ARCAS.

CLEON.

SI j'entre sans respect, pardonnez-moy de grace,
Pour de moindres raisons j'aurois eû moins d'audace,
Je viens vous découvrir un horrible attentat,
Qui peut estre bien-tôt va troubler tout l'Etat.
La Reine a sçeu gagner Cléonime & Menare,
Ils se sont dévoüez à sa fureur barbare,
Les ingrats soûtenus de trente conjurez
A marcher sur leurs pas dés long-temps preparez,
Doivent cette nuit même introduits par un traître,
Se saisir du Palais, vous surprendre, & peut-être...

HEMOCRATE.

O trahison!

CLEON.

Pressé d'un juste repentir,
Un esclave de tout est venu m'avertir:
On le garde, Seigneur, & vous pourrez l'entendre.

HERMOCRATE.

Je ne vous croy que trop: mais que viens-je d'apprendre?
Ciel! La Reine, au moment qu'aveuglé par mes feux
J'execute pour elle un parricide affreux,

Elle arme contre moy Menare & Cleonime...
Les premiers de ma Cour? mais prevenõs leur crime;
Continuez, Cleon, un ſoin ſi genereux,
Prenez ma garde, allez ; & me répondez d'eux.

SCENE VII.

HERMOCRATE, ISMENE, ARCAS.

HERMOCRATE.

ATant d'avis du Ciel enfin il faut ſe rendre,
Et benir les deſtins qui daignẽt nous défendre;
Arcas, l'Ambaſſadeur eſt libre, allez le voir;
Qu'il ne redoute plus mon funeſte pouvoir.
Mais de ces lieux cruels qu'il s'écarte, qu'il fuye,
Ma fille le ſuivra bientôt en Oétolie.
Du ſort qui dans ces lieux l'attendoit aujourd'huy
Le bruit fatal peut-être eſt venu juſqu'à luy.
Princeſſe, avant qu'il parte, il faut que vôtre adreſſe
Sur ce point le raſſeure, & pour vous l'intereſſe,
Faites qu'il vous revoye : allez & laiſſez-moy
Entretenir icy la Reine que je voy.

SCENE VIII.

HERMOCRATE, MEROPE.

MEROPE.

HE'bien, nôtre victime enfin est-elle preste ?
Quand voulez-vous, Seigneur, qu'on m'apporte sa tête ?
En est-ce déja fait, mon fils est-il vangé ?

HERMOCRATE.

Non Madame, & le temps & mes soins ont changé.

MEROPE.

Comment

HERMOCRATE.

Demandez-moy des preuves moins sanglantes,
Et ne me prescrivez que des loix innocentes.

MEROPE.

Quel nouveau changement ? quel est vôtre dessein ?
Je vous ay demandé le sang d'un assassin,
Je celebre à ce prix un fatal Hymenée,
A ce prix seulement ma foy vous est donnée ;
Vous me l'avez promis, & j'atteste les Dieux...

HERMOCRATE.

J'estois aveugle alors, & j'ouvre enfin les yeux ;
Mais s'il faut qu'à la fin je rompe le silence,
De quel front pouvez-vous soûtenir ma presence ;
Vous qui de mes sujets sollicitant la foy,

Quand

Quand je m'arme pour vous, les armez contre moy:
Vous qui toûjours cruelle, & toûjours ennemie,
Quand je veux vous vanger, attentez ſur ma vie.
Cleonime & Menare....

MEROPE.

Hé bien ?

HERMOCRATE.

J'ay tout apris.
Parlez ; de mes bontez eſt-ce dont là le prix ?
Répondez ? eſt-ce ainſi que l'ardeur de vous plaire,
Que mes ſoins à mes feux vous rendent moins contraire,
Repondez ?

MEROPE.

N'attens point de repentir honteux,
J'ay conſpiré ta mort, punis moy ſi tu veux,
Mais tremble que toûjours je ne ſois pas trahie,
Deux des tiens par mon ordre attentoient ſur ta vie,
Il en eſt mille encor, Tyran, que j'armeray,
Et plus tu m'aimeras, plus je te haïray.

HERMOCRATE.

Ah, que je devrois bien à vôtre ame inhumaine
Un ſemblable retour de vengeance & de haine!
Quelle eſt l'énormité d'un ſi cruel deſſein ?
Quel temps choiſiſſez-vous pour me percer le ſein ?
Lorſque de vos fureurs devenu le complice
Sur le point d'achever un affreux ſacrifice,
A peine aprés de longs & penibles combats
L'honneur & la vertu me retiennent le bras.

MEROPE.

L'honneur & la vertu ! Quelle indigne chimere
Ne sçait te retenir, que lorsqu'il me faut plaire ?
Mais moy qui me retient ? assassin de ton Roy,
L'honneur & la vertu ne sont pas faits pour toy.

HERMOCRATE.

Ah Madame !

MEROPE.

A la fin je voy que je t'offense,
Je voy que mes discours lassent ta patience,
Mais puisque ta vertu rougit de me venger,
Qu'ay-je aprés tes refus encor à ménager ?
Va, Tyran, laisse-moy dans ma douleur amere,
Ta veuë augmente encor les regrets d'une Mere :
J'aurois sceu m'épargner la honte & le moment
De venir te prier, & prier vainement.
Si ma captivité dans ce malheur extreme,
Ne m'ostoit les moyens de me venger moy-mesme.
Mais sçache qu'aprés tout, malgré tes vains détours,
Je puis mourir au moins sans tes lâches secours.

HERMOCRATE.

Juste Ciel ! quel départ ? quelle fureur l'agite ?
Suivons-la, prevenons l'effort qu'elle medite.
Malheureux Hermocrate ! à quel trouble éternel
T'expose sans relâche un amour criminel.
Vous qui pour me punir nourrissez dans mon ame,
D'un si fatal amour la dangereuse flamme,
Dieux ! passeray-je ainsi tous mes jours dans l'effroy,
Ou craindray-je toûjours ou pour elle ou pour moy ?

ACTE V.

SCENE I.

MEROPE, CEPHISE.

MEROPE.

CEphise, est-il bien vray ? faut-il que je te croye ?
Ne me donnes-tu point une trompeuse joye ?
L'Ambassadeur, dis-tu, va se rendre en ces lieux ;
Ismene doit icy recevoir ses adieux,
Et moy dans ce moment libre par ton adresse,
Je puis à d'autres soins occuper la Princesse,
Avant qu'elle entre icy, le voir, le prevenir,
Moy-même l'attaquer, me perdre, ou le punir.

CEPHISE.

Je ne vous flatte point d'une joye incertaine,
J'ay veu l'ordre, Madame, envoyé par Ismene,
On dit que de ces lieux, Hermocrate inquiet
Veut que l'Ambassadeur retourne satisfait.

MEROPE.

Quels que soient leurs desseins, il n'importe, Cephise,
Dans les nôtres du moins le Ciel nous favorise.
Dieux ! avec quels transports de joye & de fureur
Ma main impitoyable ira chercher son cœur ;
Quel plaisir de le voir mourir en ma presence !
Mais je t'arreste trop, cours servir ma vengeance.

Va, suis exactement l'ordre qui t'est prescrit,
Cherche Ismene, & l'arreste ainsi que je t'ay dit.

SCENE II.

MEROPE.

MEROPE.

ENfin pour un momét de moy-même Maistresse,
Loin des yeux ennemis qui m'observent sans cesse,
Je puis de mes malheurs finir le triste cours,
Et tromper du Tyran les indignes amours.
Vous dont un seul tombeau, dans ces lieux deplorables
Enferme sans honneur les restes pitoyables
Manes de mes enfans, Manes de mon époux,
A mes tristes regards paroissez, montrez-vous.
Venez m'encourager, Ombres infortunées,
Et me voir consommer toutes nos destinées.
Je ne vous offre point le sang d'un assassin
Dont je viens en mourant percer l'indigne sein;
A nos communs malheurs il faut d'autres victimes,
Et les Dieux quelque jour puniront tant de crimes.
Je n'ay de ce poignard armé mes propres mains
Que pour mieux abuser nos Tyrans inhumains,
Pour venir contre un traitre essayer mon courage,
Et m'immolant moy-mesme achever mon ouvrage.

Mais helas! que je crains qu'un impreveu ſecours
De mon lâche ennemy ne défende les jours !
Que l'attente eſt cruelle à mon impatience ?
O Dieux, je vous implore, aſſeurez ma vengeance.
Mais quelqu'un vient : c'eſt luy. Vous m'écoutez
grands Dieux,
Pour mieux fraper ſon cœur cachõs-nous à ſes yeux.

SCENE III.

TELEPHONTE, MEROPE *cachée*

TELEPHONTE.

JE cours, je cherche en vain, je ne voy point Tirene,
Il doit ſe rendre icy, j'y dois trouver Iſmene,
Qui peut les arreſter? dans quel nouveau danger,
Peut-être mal inſtruit viens-je encor m'engager ?
Non, je connois Iſmene incapable de feindre,
C'eſt elle qui me mande, & je n'ay rien à craindre.
Tantôt à mes frayeurs prompt à m'abandonner,
Sur de foibles ſujets j'oſois la condanner.
A quelque effort cruel que le ſang l'intereſſe,
Je connois ſes bontez, ſa vertu, ſa tendreſſe,
Et c'eſt trop m'arreſter ſur d'indignes ſoupçons,
Attendons ſeulement qu'elle arrive.

MEROPE, *ſortant avec un poignard à la main.*

Avançons.

Le voilà le cruel ; mon cœur à cette veuë
Se souleve, & fremit d'une horreur inconnuë,
Le traître va perir ; Ciel adresse mes coups,
Tiens, barbare.

SCENE IV.

TELEPHONTE, MEROPE.
TIRENE.

TIRENE.

Arrestez.

TELEPHONTE.

O Dieux !

TIRENE.

Que faites-vous ?
C'est Telephonte.

MEROPE.

Qui, qu'entens-je ?

TIRENE.

C'est la Reine
Seigneur : Madame...

MEROPE.

Dieux ! que vois-je ? c'est Tirene ;
Quel charme vous presente à mes yeux éblouïs ?

TIRENE.

Madame, connoissez vôtre fils.

MEROPE.

Luy, mon fils ?

Que j'allois immoler ; ô mon fils !

TELEPHONTE.

O ma mere !

MEROPE.

A quoy m'exposiez-vous ; & que veniez-vous faire ?
Tirene, tous ses traits frappent déja mes yeux.
C'est donc vous, c'est mon fils que je voy dans ces lieux ?
Telephonte est vivant ?

TELEPHONTE.

Oüy, Madame, il respire
Ce fils infortuné plus qu'il n'ose vous dire,
Dont vôtre main encor devroit finir les jours,
Qui n'offrent à vos maux qu'un foible & vain secours.
De quel front en effet puis-je à vos yeux paroître
Tandis que de Messene un perfide encor Maître...

MEROPE.

Ah ! c'est assez pour moy qu'eu de si grands malheurs
Nous puissions une fois mêler du moins nos pleurs.
Laissez aux justes Dieux punir la Tyrannie,
Et ne hazardez plus une si chere vie.
Je sçay que vous vivez, je vous ay vû mon fils,
Fuyez : éloignez-vous de ces lieux ennemis. +

TIRENE.

Madame, il n'est plus temps qu'une indigne prudẽce
Luy fasse abandonner le soin de sa vengeance,
Allarmé des perils que deux fois en un jour

Je vous ay vû, Seigneur, chercher dans cette Cour;
J'ay mandé les amis du feu Roy vôtre pere,
Qui de tout vôtre ſort avoient ſçu le myſtere,
Contre un aveugle amour qui s'opoſe à vos coups
J'ay crû que je devois vous ſervir malgré vous.
Ces genereux amis tout prêts à vous défendre,
Par mon ordre bien tôt doivent icy ſe rendre.
Un billet de ma part mis en de ſeures mains,
Vient de les avertir de hâter leurs deſſeins,
Tandis que du Tiran l'aveugle confiance,
Ou peut-être du Ciel la terrible vengeance
Enſevelit ces lieux dans un calme profond.
D'une porte ſecrete un ſoldat me répond,
C'eſt par là que je vais, aſſeuré de leur zele,
Conduire juſqu'à vous leur eſcorte fidelle.
Par le ſecret accés que j'ay ſçu leur ouvrir
Les amener icy, vous venger ou mourir.
Attendez-les, Seigneur, pour vous mettre à leur tête;
A venir vous trouver la Princeſſe s'apprête,
Ne vous éloignez point, demeurez pour la voir,
Mais cachez à ſes yeux vôtre nouvel eſpoir,
Je laiſſe entre vos mains vôtre gloire, & la Reine.

TELEPHONTE.

Ne me dites plus rien, allez, brave Tirene,
Vos genereux amis icy me trouveront,
Et bien-tôt à leurs ſoins mes efforts répondront.

SCENE V.

TELEPHONTE, MEROPE.

TELEPHONTE.

MAdame, à mõ ardeur rien n'eſt plus impoſſible,
Pour donner à mon bras une force invincible,
Il ſuffit que vos yeux toûjours baignez de pleurs,
Encouragent un fils à venger vos malheurs.

MEROPE.

Ah mon fils! ſi le Ciel à vos deſſeins propice...
Mais qu'eſt-ce que je vois?

SCENE VI.

HERMOCRATE, MEROPE, TELEPHONTE, ARCAS, GARDES.

HERMOCRATE.

GArdes, qu'on le ſaiſiſſe.

TELEPHONTE.

Comment?

HERMOCRATE.

Ne tente point un inutile effort,
Tu vas mourir; je ſuis éclaircy de ton ſort.

MEROPE.

O juſte Ciel!

HERMOCRATE.

Madame, il faut vous satisfaire,
Je ne condamne plus vôtre juste colere,
A vos desirs pressants, il est temps de ceder;
Vous demandiez sa mort, je vais vous l'accorder.

MEROPE.

Dieux! qu'entens-je? cruel, que venez-vous me dire?

HERMOCRATE.

Que le Ciel a pour moy des bontez que j'admire,
Telephonte aujourd'huy conduit entre mes mains...

MEROPE.

Qui vous dit...

HERMOCRATE.

Ce billet m'apprend tous ses desseins,
Vous connoissez le nom & le seing de Tirene,
Un des miens a surpris cette preuve certaine....

TELEPHONTE.

Va, ne cherche, Tyran, ni preuve, ny témoin.
Je veux bien t'épargner cet inutile soin.
Je l'avoüray moy-même, oüy, je suis Telephonte,
Le vray sang, le seul fils, l'heritier de Cresphonte,
Et ton Roy, devant qui c'est à toy de trembler.

HERMOCRATE.

Avecque cette audace oses-tu me parler?
Malheureux fugitif, dont ma juste colere,
Peut d'un seul mot punir le dessein temeraire.
Songe à ce que je puis, regarde ces soldats.

TELEPHONTE.

S'ils me connoissoient mieux, ils ne te suivroient pas.

HERMOCRATE.

Ils sçavent ta foiblesse, & que je suis leur Maître,
Ne t'enorgueillis point du sang qui t'a fait naistre,
Le peuple se donna jadis à tes Ayeux.
Il peut faire pour moy ce qu'il a fait pour eux.
Et je regne à mon tour, mais nomme tes complices,
Si tu ne veux qu'icy mille horribles supplices...

TELEPHONTE.

Je sçay que des tourmens l'appareil odieux,
Les gênes, les bourreaux te suivent en tous lieux.
Pompe digne de toy, mais d'une rigueur vaine
Pour étonner mon ame épargne-toy la peine,
Je ne te tairay rien. Les sujets d'Amintas,
Les peuples soulevez dans tes propres Etats,
Tes voisins indignez de voir regner tes vices,
Les hommes & les Dieux, voila tous mes complices,
C'est à toy de chercher quelque azile contre eux,
Ou de les perdre tous avec moy si tu peux.

HERMOCRATE.

Quiconque à ta fureur prête quelque assistance,
Apprendra par ta mort à craindre ma puissance.
Tu reclames en vain les hommes & les Dieux;
Qu'on le mene au trépas, qu'on l'ôte de mes yeux.

MEROPE.

Barbare, il est donc vray que loin de te contraindre...

TELEPHONTE.

Obéïssons, Madame, & cedons sans nous plaindre
Il s'applaudiroit trop de nos communs malheurs
S'il avoit le plaisir de voir couler vos pleurs.

MEROPE.

Ah mon fils! je ne songe à present qu'à vous suivre
J'ay causé vôtre perte, & n'y veux point survivre.

SCENE VII.

TELEPHONTE, MEROPE, HERMOCRATE, ARCAS, GARDES, CLEON.

CLEON.

QU'attendez-vous, Seigneur, vos perfides sujets
Revoltez contre vous assiegent le Palais.
Tirene les conduit, une épaisse poussiere,
Du Soleil à nos yeux dérobe la lumiere.
D'armes & de soldats tous les murs sont couverts;
Mille cris éclatans sont poussez dans les airs,
Qui font à tout moment retentir dans Messene
Le nom de Telephonte, & celuy de la Reine.

HERMOCRATE.

Je répondray, Madame, aux soins de vos amis,
Avant que leurs efforts m'arrachent vôtre fils,
Je vais au devant d'eux moy-même le conduire,
Et le mettre à leurs yeux hors d'état de me nuire.
Qu'on me suive.

TELE-

TELEPHONTE.

Oüy, Tyran, je marche ſur tes pas,
Et verray ſans pâlir le plus affreux trépas.

HERMOCRATE.

Vous, Arcas, écoutez, je connois vôtre zele,
Gardez la Reine, ayez toûjours les yeux ſur elle.
Je vous laiſſe en ces lieux.

SCENE VIII.

MEROPE, ARCAS, GARDES.

MEROPE.

Ah du moins permettez
Que mourant avec luy... Cruels vous m'arrêtez.
Je le perds donc, helas ! quelle eſt ma deſtinée ?
A voir perir les miens tant de fois condannée
Quels Dieux à mon ſecours oſeray-je appeler ?
En eſt-il dont la main ne ſerve à m'accabler ?
Non, qu'on n'eſpere pas qu'à ſa mort je ſurvive,
Malgré tous vos efforts il faut que je le ſuive.
Mais quels cris éclatans rempliſſent ce Palais ?
Seroit-ce que pour nous la foy de nos ſujets...
Que dis-je ? tout icy me demande des larmes.
Tout ſemble de mon cœur confirmer les allarmes.
Mon fils n'eſt plus ! Où ſuis-je ? & qu'eſt-ce que j'attens ?

Quel ſort injurieux m'arrête ſi long-temps ?
Quel lien à la vie attache encor mon ame ?
Donnez, cruels, donnez, qu'à vos yeux...

SCENE IX.

TELEPHONTE, MEROPE, GARDES.

TELEPHONTE.

AH Madame !

MEROPE.

Quoy Prince, vous vivez ? quel imprévû ſecours
Contre tant d'ennemis a défendu vos jours ?

TELEPHONTE.

Amis, au nom des Dieux, faites qu'on trouve Iſmene.
Madame, je dois tout au ſecours de Tirene,
J'étois prêt à perir, le fer étoit levé,
Vainqueur dans ce moment Tirene eſt arrivé ;
Un grand peuple en fureur ſecondoit ſon audace,
Le Palais s'eſt rendu, tout a changé de face.
Le peuple à haute voix m'a proclamé ſon Roy.
Souffrez que quitte enfin envers vous, envers moy
Je ſonge à conſerver l'objet de ma tendreſſe.

SCENE X.

TELEPHONTE, MEROPE, TIRENE, GARDES.

TELEPHONTE.

Suis-je obéi, Tirene ? & que fait ma Princesse ?

TIRENE.

Je n'ay pû l'arracher, Seigneur, à ses douleurs,
Sur le corps d'Hermocrate arrosé de ses pleurs...

MEROPE.

Le Tyran est donc mort ?

TIRENE.

L'ignoriez-vous, Madame ?
Accablé des remords qui déchiroient son ame,
D'un revers si soudain confus, desesperé,
Et tournant vers le Ciel un visage égaré,
Ah je connois l'effort des puissances celestes,
Vous voulez accomplir vos oracles funestes,
Dieux cruels ! a-t-il dit, hé bien trahi, vaincu,
Aprés tant de malheurs j'ay déja trop vêcu.
Ismene en ce moment arrive ; on se retire,
Mais sans la regarder, il se frappe, il expire,
J'ay voulu l'arracher en vain d'auprés du Roy,

Mais elle vit, Seigneur, fiez-vous en à moy;
Venez vous faire voir au peuple de Messene.

TELEPHONTE.

Songeons auparavant à consoler Ismene.



CLEOPATRE,

TRAGEDIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

PREFACE

sur la Tragedie de Cleopatre.

CE n'eſt pas mon deſſein de défendre avec opiniâtreté dans cette Préface, ce qu'il peut y avoir de défectueux dans ma Piece. Je veux ſeulement juſtifier la conduite que j'ay été obligé de tenir en quelques endroits. Il me ſemble que je dois cette eſpece de juſtification à l'intereſt qu'a bien voulu prendre dans cet Ouvrage un des Hommes de la Cour qui a le plus de goût pour les belles Lettres. Comme il n'eſt pas moins diſtingué par ſon mérite que par le rang que luy donne ſa naiſſance, c'eſt ſans doute au bien qu'il en a dit, & aux avis qu'il m'a donnez, que je dois le ſuccés de Cléopatre, dont il s'eſt déclaré ſi hautement le Protecteur.

J'avouë que je n'ay pû apprendre ſans quelque ſurpriſe, qu'on m'accuſoit d'avoir falſifié l'Hiſtoire avec trop de liberté, aprés que j'ay entendu moy-même d'autres perſonnes me reprocher que je l'avois ſuivie avec trop d'exactitude. Il eſt aiſé de répondre aux uns & aux autres, lors que la verité ne bleſſe point la vrayſemblance ni les regles, on doit la ſuivre & s'y attacher avec ſoin; comme on peut s'en écarter ſans ſcru-

pule en de certaines circonstances lors qu'elle ne s'accommode pas aux bienséances & aux necessitez du Theâtre. Une des principales qualitez qu'Horace demande au Poëte Dramatique, est de sçavoir mêler avec tant d'adresse le faux & le vray, qu'on ait de la peine à distinguer l'un de l'autre.

Atque ita mentitur sic veris falsa remiscet
Primo ne medium; medio ne discrepet imum.

Il y a des gens qui ont trouvé qu'Antoine n'avoit pas les sentimens assez Romains; mais ces gens-là pensent-ils que ce n'est pas un vieil Horace ni un Caton que je mets sur le Theâtre, mais l'homme du monde le plus voluptueux & le plus aveuglé par ses passions? Si cet Homme qui à la Bataille d'Actium abandonna tant de braves gens resolus de périr pour luy, & aima mieux perdre l'Empire du monde, que de se voir separé pour quelques jours d'une femme qui peut-être ne l'aimoit point, si ce même homme, dis-je, eust aprés cela parlé comme un Pompée, ne m'auroit-on pas dit avec beaucoup de raison,

Si dicentis erunt fortunis absona dicta,
Romani tollent equites peditesque cachinnum.

Je m'étonne que les gens qui ont trouvé

les ſentimens que je luy ay donnez trop peu héroïques, n'ayent auſſi blâmé la liberté que prend Eros de contrarier en tout les volontez de ſon Maître. Cependant je n'ay rien recherché avec tant de ſoin que d'en faire un homme incapable de flater les vices, & de ſervir les paſſions dereglées. Cette oppoſition qu'Horace fait du nom d'Eros à celuy de Davus, qui preſque dans toutes les Comédies eſt le miniſtre & le protecteur du libertinage des fils revoltez contre leurs peres, cette oppoſition, dis-je, m'a appris quel devoit être le caractere de cet Affranchi ſi celebre; car ſi j'oſe dire ma penſée ſur un point ſur lequel les Interpretes d'Horace ne ſont point d'accord, il me ſemble qu'à la fin de ce Vers,

Intererit multum Davuſne loquatur an Eros,

on ne ſçauroit mettre un autre mot que *Eros*. Ni *Davuſne an Heros*, ni *Divuſne loquatur an Heros*, ni *Diveſne loquatur an Irus*, comme veut Eraſme, ni enfin *Davuſne an Herus*, ne ſont point un ſens ſi beau que *Davuſne an Eros*. Il y a apparence que le nom d'Eros tiré du Grec, étant en uſage parmy les Romains pour marquer la fidelité des Eſclaves à qui il étoit donné, & l'affection de leurs Maîtres envers eux, ſelon l'opinion de Lambin, qui raconte ſur ce ſujet que Ci-

ceron avoit un Esclave de ce nom là, lequel il affranchit, pour le récompenser de ce qu'il luy avoit apporté le premier une bonne nouvelle; il y a apparence, dis-je, que l'Affranchi d'Antoine avoit mérité ce nom d'Eros mieux qu'aucun autre, & que sa mort extraordinaire étoit encore assez récente & assez connuë de tout le monde, lors qu'Horace composoit son traité de *l'Art Poëtique*, pour fournir à ce Poëte une maniere heureuse de marquer en deux mots deux caracteres fort opposez.

La délicatesse de ceux qui se sont récriez contre la maniere dont Antoine & Eros se tuënt sur le Theâtre, est encore plus mal fondée que l'objection que je viens de détruire. Il ne faut point ensanglanter la Scene, disent-ils, & ils soûtiennent ce faux principe avec tant de chaleur, qu'on diroit à les entendre qu'ils ont une connoissance parfaite de l'Art du Theâtre, & qu'ils ont tiré des Anciens toutes les maximes qu'ils établissent, & tous les raisonnemens qu'ils font ensuite sur cet endroit de ma Piece, qui assurément n'est pas un des moins beaux.

Je m'étois persuadé que l'exemple des Anciens & des Modernes, qui n'ont point fait de difficulté de répandre du sang sur la Scene, auroit détruit une vieille erreur qui n'a point d'autre fondement que l'ignoran-

ce & l'opiniâtreté de ceux qui se sont mêlez de parler de choses qu'ils n'entendent point. Horace, qui dit qu'il ne faut pas que Medée égorge ses enfans aux yeux du peuple, ni qu'Atrée déchire les corps de ses neveux sur le Theâtre,

Nec pueros coram populo Medea trucidet,
Aut humana palam coquat exta nefarius
Atreus.

Horace, dis-je, n'a point prétendu par là condanner les Spectacles sanglans qu'Aristote demande au Theâtre, mais la représentation de certaines choses si horribles & si éloignées de toute vraysemblance, que quand même elles seroient vrayes, elles paroîtroient incroyables au Spectateur, dont l'esprit ne manque jamais de rejetter & de condanner tout ce qui ne luy paroît pas possible. La maniere même dont ce Poëte s'explique ensuite, prouve clairement ce que je dis; car à ces deux exemples horribles de Medée & d'Atrée, il en ajoûte deux autres d'une autre nature, & enfin il conclut,

Quodcunque ostendis mihi, sic, incredulus
odi.

C'est-à-dire j'ay de l'aversion pour toutes ces choses que je ne puis croire en les voyant. Il est vray que les Anciens n'ont presque jamais

fait mourir leurs perſonnages ſur le Theâtre. Eſchile fait poignarder Agamemnon dans ſon Palais, d'où le peuple entend les cris qu'il fait. Sophocle en uſe de même pour la mort de Clitemneſtre ; mais ce n'eſt point la crainte d'enſanglanter la Scene qui leur fait prendre ces précautions, c'eſt la preſence du Chœur qui étoit toûjours ſur le Theâtre, & devant qui il n'y avoit point d'apparence que Clitemneſtre fiſt mourir ſon mary, ni qu'Oreſte tuaſt ſa mere. De-là vient que les Monologues ſont auſſi rares chez les Anciens que les exemples dont je parle ; mais pour autoriſer les uns & les autres, l'Ajax de Sophocle doit ſuffire, qui aprés que le Chœur eſt ſorti pour le chercher, fait tout ſeul un long diſcours, & ſe poignarde luy-même ſur la Scene, qui par conſequent eſt enſanglantée.

Je n'ay donc rien fait contre les regles du Theâtre, quand j'ay mis en action la generoſité d'Eros, & le deſeſpoir d'Antoine, qui n'euſſent pas eu la même grace dans le recit, parceque

Segnius irritant animos demiſſa per aures
Quam quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus ; & quæ
Ipſe ſibi tradit ſpectator.

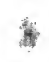
Et il n'eſt pas vray, comme quelques-uns l'ont

l'ont voulu dire, que la Piece finiſſe à cette action, non plus que dans l'Ajax de Sophocle. Quoyqu'Ajax ſe tuë au quatriéme Acte, la Piece ne finit point à cet Acte, parce que l'intereſt que le Spectateur a pris aux avantures & aux malheurs de ce premier Perſonnage, continuë & dure encore par la conteſtation qui ſe fait au cinquiéme Acte pour la ſépulture de ſon corps; ce qui chez les Grecs étoit propre à émouvoir beaucoup de compaſſion, car c'étoit la plus grande marque d'infamie, & le plus grand malheur qui pût arriver à un homme, que d'être privé de ſépulture. Or dans Cleopatre l'intereſt ſubſiſte plus fortement, car on vient dire à Antoine que Cleopatre n'eſt point morte. Il n'eſt pas certain qu'Antoine luy-même doive mourir du coup qu'il s'eſt donné. Il ſe fait porter auprés de Cleopatre; & raiſonnablement on doit avoir envie de ſçavoir ce qu'ils deviendront l'un & l'autre. C'eſt ce qu'on apprend dans le cinquiéme Acte, qui aſſurément eût été un monſtre, ſi je l'euſſe fait commencer par ce qui finit le quatriéme. Le moyen de renfermer en un ſeul Acte tout ce qui ſe paſſe pendant que le violon jouë, & dont Agrippa vient faire le recit? Il étoit donc neceſſaire que je diviſaſſe ainſi les choſes. Le cinquiéme Acte n'eſt point inutile puiſqu'il apprend la mort d'Antoine, qu'on

ne ſçavoit point ; & qu'il fait voir celle de Cleopatre, qui aprés tout, dit des choſes aſſez touchantes pour meriter d'être écoutée. Elle l'eſt auſſi avec aſſez d'attention, & je ne ſçaurois croire qu'un Acte inutile dût attacher l'eſprit, & arrêter le Spectateur juſqu'au dernier Vers, comme fait ce luy-cy.

Quelques-uns ont encore trouvé à redire, que des femmes vinſſent faire des recits de guerre, c'eſt-à-dire d'une ſortie & du malheureux ſuccés d'un combat ; mais je ne vois pas ce qu'il y a d'extraordinaire en cela, ni ce qui peut empêcher des femmes aſſiegées dans une Ville, de monter à des tours, ou d'aller ſur des remparts, pour voir l'effet d'une attaque, & de venir enſuite raconter ce qu'elles ont vû. Euripide dans ſes Phénices fait monter Antigone au haut d'une tour, d'où elle regarde l'Armée de ſon frere Polinice ; & Homere fait aller Helene ſur les murailles de Troye, où elle a de longs entretiens avec Priam ſur le ſujet de tous les Chefs de l'Armée Grecque. Je crois que des exemples ſi connus & ſi beaux autoriſent aſſez les recits d'Iras & de Charmion.

Voilà tout ce que j'avois à répondre aux Critiques de Cleopatre. Je n'ay que deux mots à ajoûter pour de certaines gens qui aiment les pompeux galimatias & les faux



brillans qu'on ne trouvera jamais dans mes Ouvrages. Qu'ils voyent ce qu'Horace dit ſur le ſujet de Télephe & de Pelée, & qu'ils ſongent que ſouvent, quand on veut trop s'élever, on ſe perd dans les nuës.

—— *Dum vitat humum, nubes & inania captat.*



ACTEURS.

MARC-ANTOINE, Triumvir.
CLEOPATRE, Reyne d'Egypte.
OCTAVIE, Femme d'Antoine.
AGRIPPA, Ambaſſadeur d'Octave.
EROS, affranchi d'Antoine.
ALBIN, LUCILE, } Romains de la ſuite d'Antoine.
IRAS, CHARMION, } Confidentes de Cleopâtre.
CAMILLE, Confidente d'Octavie.
GARDES.
SUITE DE ROMAINS.

La Scene eſt à Alexandrie.

CLEOPATRE, TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

ANTOINE, ALBIN, GARDES.

ANTOINE.

AGRIPPA? quoy luy-même est dans Alexandrie?
Dites-luy qu'il attende, & qu'Antoine l'en prie.
Quoiqu'il ait à m'apprendre, avant que l'écouter,
Je vais chez Cleopatre, & veux la consulter.
Cependant ayez soin qu'icy rien ne le blesse,
Qu'on le traite en Romain, Albin, & qu'on me laisse.



SCENE II.

ANTOINE, EROS.

ANTOINE.

TU fors de chez la Reine. Hé bien, puis-je la voir ?
Que fait-elle ?

EROS.

Seigneur, je n'ay pû le ſçavoir.
Dans ſon appartement elle s'eſt retirée,
Et Charmion à tous en refuſe l'entrée.
On dit que trop ſenſible à vos communs malheurs,
Elle a paſſé la nuit à répandre des pleurs,
Et qu'on a veu du jour paroître la lumiere
Avant que Cleopâtre eût fermé la paupiere.
Mais, Seigneur, craignez-vous de troubler ſon ſom-
Vous pouvez... [meil ?

ANTOINE.

Non, Eros, j'attendray ſon réveil.

EROS.

Ah ! que me dites-vous, & que voulez-vous faire ?
Errant dans le Palais d'une Reine étrangere
Antoine devant qui les Rois doivent trembler,
Attendra ſans honneur qu'on daigne luy parler.
Songez-vous qu'autrefois un Sénat redoutable,
Epioit pour vous voir le moment favorable ?
Les Tribuns, les Conſuls, qui commandent aux Rois,

Chaque jour à vos pieds venoient prendre vos Loix.

ANTOINE.

Cet heureux temps n'est plus. Quand le droit de la guerre
Soûmettoit à mes Loix Rome & toute la Terre,
Des honneurs qu'en ce temps tu me vis obtenir,
Il ne me reste plus qu'un cruel souvenir,
Qui reproche sans cesse à ma triste memoire,
Que ma seule foiblesse a détruit tant de gloire.
Car enfin, ne crois pas que mon esprit troublé
Impute au sort les maux dont je suis accablé.
Seul déplorable autheur des malheurs de ma vie,
Je vois de mon amour toute l'ignominie,
Indigne également dans mes lâches ennuis,
Et du nom de Romain, & du sang dont je suis.
Esclave infortuné d'une superbe Reine,
Pour elle des Romains j'ay merité la haine:
J'ay tout perdu pour elle; heureux dans mõ malheur,
Si je pouvois du moins me conserver son cœur.

EROS.

Puissiez-vous la quitter cette Beauté funeste
Que le destin accable, & que Rome déteste.
On dit que de César au milieu des Soldats,
Octavie a voulu suivre en ces lieux les pas,
Qu'elle vous garde encor une amitié fidelle.
Vous connoissez sa foy, retournez auprés d'elle,
Elle sçaura d'un frere en faveur d'un Epoux
Arrêter la vengeance & suspendre les coups.

Qui vous retient ? Fuyez une Cour malheureuſe ;
Encor un coup, quittez une Reine odieuſe,
Sortez d'Aléxandrie.

ANTOINE.

Eſt-il temps d'y ſonger,
Quand j'ay mis ſes Etats & ſa vie en danger ?
Il falloit la quitter cette Reine que j'aime,
Avant que mon amour l'eût perduë elle-même :
Avant nôtre déroute, avant que nos Vaiſſeaux
De leurs vaſtes débris euſſent couvert les eaux,
Quand de mes Legions ſur les bords de l'Euphrate
Les pavillons dreſſez épouvantoient Phraate,
Quand j'étois triomphant, & qu'un fatal retour
Me livra dans ces lieux à mon premier amour.
Il étoit temps alors d'avoir ſoin de ma gloire,
De vouloir ſur l'amour remporter la victoire.
On n'eût point imputé cet effort de vertu
Au lâche repentir d'un courage abatu.
Mais icy plus les Dieux augmentent ma miſere,
Plus un aveugle amour me devient neceſſaire.
Ce n'eſt qu'en m'immolant à ma fatale ardeur,
Que je puis mériter qu'on plaigne mon malheur.
Quelque ſecours qu'on m'offre, il faut que de ma vie
Une fin éclatante efface l'infamie,
Et qu'icy l'attendant les armes à la main,
Mieux que je n'ay vêcu, je périſſe en Romain.
Mais on ouvre, avançons, & parlons à la Reine.

SCENE III.

CHARMION, ANTOINE, EROS.

CHARMION.

SEgneur, vôtre presence augmenteroit sa peine ;
Elle sçait qu'au mépris du suprême pouvoir,
Agrippa sans son ordre est icy pour vous voir ;
Mais n'apprehendez point sa presence importune,
Elle aura soin sans vous de sa triste fortune.
On ne troublera point vos entretiens secrets.
Pour vous en assurer, elle m'envoye exprés,
Et veut qu'aprés cela, Seigneur, je me retire.

ANTOINE.

Vous dites Charmion...

CHARMION.

Je n'ay plus rien à dire,
Seigneur ? je dois me taire, & la Reine m'attend.

SCENE IV.

ANTOINE EROS.

ANTOINE.

QUel prétexte elle donne à son cœur inconstant ?
Vois-tu de ses soupçons l'injurieux caprice?
Conçois-tu bien, Eros, toute son injustice ?
Quand je rends des respects trop indignes de moy,
La cruelle s'offense, & doute de ma foy.

Je l'ay bien merité, vil Empereur ſans gloire,
Qui préfere une femme au ſoin de ma memoire.
Mais qu'attendray-je encor? je puis tout dans ces
lieux.
Qu'on amene Agrippa, qu'il y vienne à ſes yeux.
Helas! tu vois quel prix je reçois d'une ingrate,
Pour qui plus que jamais ma paſſion éclate.
J'en ſçay trop les raiſons, elle veut me quitter;
Mon amour l'importune, il n'en faut point douter.
Tu ſçais qu'elle eſperoit en flattant ma tendreſſe,
De l'Univers entier devenir la maîtreſſe.
Elle mit à ce prix cet amour dangereux,
Qui depuis a rendu mon ſort ſi malheureux.
Les Romains irritez, tout l'Univers en armes,
A ſon cœur orgueilleux n'ont point dõné d'allarmes;
Elle a vû mes combats, mes périls ſans frayeur,
Et mes malheurs enfin m'ont chaſſé de ſon cœur.
Elle n'aimoit en moy que cette pompe vaine,
Ces Faiſceaux qui ſuivoient la Majeſté Romaine,
Cette fôule de Rois que j'attirois icy,
Quand tout cela me quitte, elle me quitte auſſi.
L'ingrate, à mon amour refuſer ſa préſence!
M'éviter! Mais je vois Agrippa qui s'avance.

SCENE V.

AGRIPPA, ANTOINE, EROS, ALBIN, GARDES.

AGRIPPA.

SEigneur, je ne viens point étaler à vos yeux,
Fier des ſuccés d'Octave, un triomphe odieux.
Du Combat d'Actium la gloire & l'avantage,
D'un témeraire orgueil n'enflent point ſon courage;
Il ſçait que la Victoire entre deux Chefs égaux,
Dépend ſouvent du ſort plus que de leurs travaux.
Et conſidere en vous, aprés tant de défaites,
Ce que vous pourriez être, & non ce que vous êtes.
Il vous regarde enfin comme ſon Allié,
Que Rome à ſon Empire avoit aſſocié;
Et prêt à remporter une entiere victoire,
Il veut bien à ſon bras en dérober la gloire.
Des Romains juſtement irritez contre vous,
Luy-même il prendra ſoin de calmer le courroux;
Et n'exige à ſon tour qu'un leger ſacrifice,
Qu'un ſang que le Sénat ordonne qu'on puniſſe,
Cleopâtre en un mot, qu'à tous les Souverains
Cent raiſons font haïr, auſſi-bien qu'aux Romains.
N'eſt-il pas temps, Seigneur, que l'honneur vous ramene?
Languirez-vous toûjours dans les bras d'une Reine,

Qui vous donne en ſpectacle à l'Univers ſurpris,
De voir vos Etendarts ſur les Tours de Memphis
D'une femme odieuſe arborer les Images,
Et des Romains pour elle exiger les homages?
Souffrez que la raiſon vous déſſille les yeux.
Que pouvez-vous, Seigneur, eſperer dans ces lieux;
Aprés avoir perdu vos Flotes, vos Armées,
Qu'une place en mourant parmi les Ptolomées,
Dans ces fameux Tombeaux, admirez des Humains,
Mais bâtis pour des Rois, & non pour des Romains?

ANTOINE.

Qui moy, que j'abandonne une Reine affligée?
Pour mes ſeuls intereſts dans la guerre engagée!
Depuis quand les Romains inſtruits aux trahiſons,
Agrippa ſçavent-ils en donner des leçons?
Octave, dont icy l'heureux deſtin m'accable,
De cette lâcheté ne me croit pas capable.
Si j'avois à l'honneur préferé l'intereſt,
Octave maintenant ſeroit-il ce qu'il eſt?
Lors qu'aux yeux des ſoldats chargez ſous ſa cõduite,
Il prit devant Brutus honteuſement la fuite,
Et chaſſé de ſon Camp, il eut recours à moy,
Qu'eût-il fait ſi pour lors j'euſſe manqué de foy?
Seul euſt-il remporté cette grande Victoire
Dont par ſes cruautez il a ſouillé la gloire?
Sur tant de Citoyens, dont je plaignois le ſort,
Du Grand Céſar ſon Pere euſt-il vengé la mort?
La teſte de Brutus au Peuple abandonnée,

Euſt-

Euſt-elle eſté dans Rome indignement traînée ?
Seroit-il en état de m'offrir ſon appui ?
Mais quelle ſeureté puis-je trouver en luy ;
Luy dont la politique inhumaine & perfide
Dans des Climats deſerts a relegué Lépide ;
Luy qui des châtimens malgré Lépide & moy,
Vouloit toûjours dans Rome entretenir l'effroy ;
Qui toûjours alteré de ſang & de carnage,
Ne fut point attendri par le ſexe, ou par l'âge
Pourroit-il refuſer mon ſang à ſa fureur ?
Luy qui n'épargna pas celuy de ſon Tuteur ?

AGRIPPA.

Seigneur, de tāt d'horreurs, dont l'image eſt ſi noire,
Rome enfin délivrée a perdu la memoire.
Octave fit périr mille Chefs importans,
Mais il y fut contraint par le malheur des temps,
Et du Triumvirat dont vous fûtes complice,
Ses vertus ont depuis reparé l'injuſtice.
Il borne ſes deſſeins, & ſes travaux divers,
A pouvoir affermir la Paix dans l'Univers.
Il ne s'eſt point armé pour dépoüiller les Princes ;
Il ne vient point, Seigneur, uſurper vos Provinces ;
Maître dans l'Orient qu'il vous avoit cedé,
Juſqu'au dernier ſoupir vous l'auriez poſſedé,
Si Rome qu'en ces lieux vôtre amour deshonore,
N'avoit voulu détruire un Trône qu'elle abhorre.

ANTOINE.

Avant qu'il ſoit détruit, on verra mon trépas ;

J'adore Cleopatre, & ne le cele pas,
Que contre mon amour tout l'Univers conſpire;
Pour me juſtifier je n'ay qu'un mot à dire.
Je fais ce qu'auroit fait le plus grand des Romains;
J'ay les mêmes raiſons, & les mêmes deſſeins:
Céſar dont la grandeur ne trouvoit plus d'obſtacles,
Sur ce point important inſtruit par les Oracles,
Pour attaquer le Parthe eût pris le nom de Roy,
Et déja Cleopatre avoit reçu ſa foy.

AGRIPPA.

Mais Céſar, dont icy vous citez les exemples,
Au nom de Cleopatre eût-il bâti des Temples?
Par ſon ordre au mépris de nos plus ſaintes Loix,
Auroit-on couronné ſes enfans Rois des Rois?
Cleopatre l'aimoit, elle avoit ſçu luy plaire;
Mais de ſes grands projets ſçut-elle le diſtraire?
Aſſiegé dans ces lieux par le traître Achillas,
D'abord qu'il eut vaincu, ne la quitta-t-il pas?
Seigneur, le Grand Pompée au ſortir de Pharſale,
Confia ſa retraite à cette Cour fatale,
Il y trouva la mort. Un perfide aſſaſſin,
Dans ce port, ſous ces murs vint luy percer le ſein.
Ainſi d'un Roy barbare à la honte de Rome,
Le ſanguinaire Arreſt fit perir ce grand Homme.
Aux mêmes lieux que luy pourſuivi du Vainqueur,
Craignez d'un Roy cruel l'ambitieuſe Sœur.
Elle ſçaura peut-être inſtruite par ſon frere,
D'Octave en vous perdant appaiſer la colere.

Au nom des Dieux, Seigneur, prenez ſoin de vos jours.,
De la chaſte Octavie acceptez le ſecours;
Rendez à ſon amour un Epoux qu'elle adore,
Un Pere à vos enfans, vous le pouvez encore.
D'un danger trop certain daignez vous arracher.
Mais je vous preſſe en vain, je ne puis vous toucher,
D'autres le feront mieux. Venez, venez, Madame,
Mieux que moy rappeller la gloire dans ſon ame.

SCENE VI.

ANTOINE, AGRIPPA, OCTAVIE, CAMILLE, EROS, ALBIN, GARDES.

ANTOINE.

QUe vois-je? quel objet ſe preſente à mes yeux?
Ah Dieux! le puis-je croire? Octavie en ces [lieux

AGRIPPA, *à Octavie.*

C'eſt pour vous qu'un vainqueur trop ſeur de ſa conquête,
A retenu la foudre à tomber toute prête.
Vos ordres ſont ſuivis, j'ay parlé, j'ay preſſé;
C'eſt à vous d'achever ce que j'ay commencé.
Il vous écoutera, Madame, mieux qu'un autre.
J'attendray prés d'icy ſa réponſe & la vôtre.

SCENE VII.

OCTAVIE, ANTOINE, EROS, CAMILLE.

ANTOINE.

AU rapport de mes yeux ajoûteray-je foy ?
Ne me trompay-je point, eſt-ce vous que je vóy?
Vous, Madame ?

OCTAVIE.

Oüy, Seigneur. C'eſt moy, c'eſt Octavie,
Qui pour ſauver vos jours expoſe encor ſa vie.
Telle que l'on m'a vûë aux Champs Italiens,
De vos cœurs diviſez reſſerrer les liens,
Et portant dans mes flancs un fruit de l'Hymenée,
Dont le flambeau m'a jointe à vôtre deſtinée ;
En l'un des deux Partis Epouſe, en l'autre Sœur,
De tous deux par mes pleurs arrêter la fureur ;
D'un fils ou d'un neveu, même avant ſa naiſſance,
Faire aux deux Empereurs reſpecter la preſence.
Telle encor aujourd'uy du Frere & de l'Epoux,
Je viens par mes ſoupirs deſarmer le courroux.
Dans ces lieux ennemis inconnuë, & ſans ſuite ;
Sans en prendre vôtre ordre, Agrippa m'a conduite.
Si de mon arrivée il vous eût averti,
Jamais à l'écouter vous n'euſſiez conſenti.

ANTOINE.

Venez-vous aux efforts d'un monde entier en armes,

Joindre encor contre moy le ſecours de vos larmes ?

OCTAVIE.

Je viens vous aſſeurer qu'aprés tant de combats,
Octave ne veut point vous ravir vos Etats.
Il ne veut qu'aſſeurer le repos de la Terre :
Mais Rome & le Sénat vous déclarent la guerre ;
Le Sénat indigné, que violant nos Loix,
Vous imitiez l'orgueil des plus barbares Rois ;
Et qu'un coupable Hymen aux bords d'Aléxandrie,
Transfere les honneurs dûs à vôtre Patrie.

ANTOINE.

Non, je ſuis éclairci mieux que vous ne penſez,
De tout ce qui déplaît aux Romains offenſez.
Ce n'eſt point mon orgueil qui m'attire leur haine,
Ce n'eſt point mon amour, ni l'Hymen d'une Reine,
Ils m'auroient pardonné cet Hymen défendu ;
Mais c'eſt dans leurs eſprits vous qui m'avez perdu.

OCTAVIE.

Moy ?

ANTOINE.

Vous, dont la vertu malgré mes injuſtices,
Attachée à mon ſort, fait éclater mes vices ;
Vous, qui me déplorant, au lieu de me haïr,
N'avez pû m'oublier, quand j'ay pû vous trahir ;
Vous, qui contre les droits d'une guerre mortelle,
Protegez les amis d'un époux infidelle ;
Vous, qui m'offrez par tout des bontez que je fuis ;
Enfin, vous qui m'aimez, tout ingrat que je ſuis.

OCTAVIE.

Souffrez-donc aujourd'huy que je vous justifie,
Confiez vôtre sort à l'amour d'Octavie.
Icy dans les plaisirs par l'exemple enchaîné,
Vous respirez, Seigneur, un air empoisonné.
Au milieu d'une Cour, où des esprits maîtresse
Cleopatre entretient une longue mollesse.
Suivez-moy vers Octave, où déja vos Soldats
Honteux de la servir, ont devancé vos pas.
Avant qu'en Cilicie elle vous eût sçu plaire,
Avant que d'être Amant, Seigneur, vous étiez Pere,
De Fulvie & de moy vous aviez des enfans;
Traitez en Souverains dés leurs plus jeunes ans,
Ils ont vû le Sénat, les Tribuns, & les Prêtres,
Leur prodiguer les noms d'Empereurs & de Maîtres,
Songez dans quel éclat ils ont toûjours vêcu.
Que feront-ils bien-tôt si vous êtes vaincu?
Restes infortunez d'une race ennemie,
Ils n'auront que mes pleurs pour conserver leur vie.
Seigneur, vous le pouvez, sauvez-les, sauvez-vous;
Et pour vous, & pour eux, j'embrasse vos genoux.

ANTOINE.

Que faites vous? ô Ciel! cessez de me confondre,
A toutes vos bontez je ne sçay que répondre.
Laissez-moy de plus prés observant mon malheur
Avant que m'expliquer, examiner mon cœur;
Et souffrez qu'un moment dans ce desordre extrême,
Je puisse sans témoins me consulter moy-mesme.

OCTAVIE.

Ne croyez pas qu'icy parmy tant de malheurs,
Je cherche à captiver voſtre cœur par des pleurs.
Je vous ay vû, j'ay dit ce que j'ay dû vous dire ;
C'eſt à vous d'y penſer, Seigneur, je me retire.

SCENE VIII.

ANTOINE, EROS.

ANTOINE.

Eros, écouteray-je un honneur inhumain?

EROS.

Vous balancez, Seigneur, & vous eſtes Romain.
Quel fruit eſperez-vous d'un amour inutile ?

ANTOINE.

Arreſte, & ſi tu veux que l'eſprit plus tranquille....
J'écoute tes raiſons : oſtons-nous de ces lieux,
Où tout ſemble montrer Cleopatre à mes yeux.



ACTE II.

SCENE I.

CLEOPATRE, CHARMION.

CLEOPATRE.

LAiſſe couler mes pleurs ; en puis-je trop répandre,
Lors qu'aux vœux des Romaims Antoine va ſe rendre,
Lorſqu'il m'oublie enfin, lorſqu'il veut me quitter ?
Je le perds, Charmion, il n'en faut point douter.
Agrippa l'entretient, il écoute Octavie,
Il fait ſa paix peut-être aux dépens de ma vie.

CHARMION.

Madame, à quel excés portez-vous frayeurs ?

CLEOPATRE.

Non, vois-tu, je m'attens au comble des malheurs.
Les Deſtins irritez ont juré ma ruine,
A ſon cruel triomphe Octave me deſtine,
Et je verray peut-être Antoine y conſentir.
De noirs preſſentimens viennent m'en avertir.
Les ſignes éclatans des vengeances Celeſtes,
Ces aſtres en courroux, dont les flambeaux funeſtes
Ne luiſent aux Mortels que pour les menacer ;

Cent prodiges enfin ſemblent me l'annoncer.
Toutefois croiras-tu ce que je vais t'apprendre ?
Un tel excés d'amour pourroit-il ſe comprendre ?
Ces Haches, ces Faiſceaux, ce Triomphe odieux,
Cette pompe ennemie étalée à mes yeux,
Ce Capitole où Rome à d'éternels outrages
De tant de Rois vaincus conſacre les images,
Ne donnent à mon cœur que de legers chagrins.
L'inconſtance d'Antoine eſt tout ce que je crains.

CHARMION.

Ah ! Madame, croyez qu'Antoine vous adore ?
Rebuté, voulez-vous qu'il vous accable encore ?
Vous avez refuſé de le voir.

CLEOPATRE.

Je l'ay dû.
Aux Miniſtres d'Octave Antoine a répondu.
L'Ambaſſadeur Romain eſt dans Alexandrie,
Et ce n'eſt que par toy que j'en ſuis avertie.
Ne ſuis-je donc plus rien ? veut-il tout ſeul regner ?
Pour plaire à ſes Romains veut-il me dédaigner ?
Et veux-tu Charmion, que je penſe qu'il m'aime ?
Mais qu'il eſt aujourd'huy peu ſemblable à luy-même !
Hélas ! te ſouvient-il de ce funeſte jour
Où ſon dernier malheur me fit voir tant d'amour ?
Lorſqu'auprés d'Actium mes Vaiſſeaux le quitterent,
Qu'à ce coup impréveu tous les ſiens s'ébranlerent ;
Et qu'un indigne effroy s'emparant de mon cœur,

Jetta dans tous les rangs le desordre & l'horreur ;
Il vit que je fuyois, son ame en fut atteinte,
Et l'amour fit en luy ce qu'en moy fit la crainte.
Il ne se souvint plus qu'une égale valeur
Ne laissoit voir encor ni vaincu ni vainqueur ;
Que de ses Légions qui bordoient le rivage,
Son nom seul, son exemple, animoient le courage.
Plus que moy de ma fuite interdit & tremblant,
Il ne se souvint plus qu'en ce combat sanglant,
Terrible également sur la terre & sur l'onde,
Actium décidoit de l'Empire du monde.
Il voulut me rejoindre, il quitta ses soldats,
Qui regardoient sa fuite, & ne la croyoient pas.
De honte & de douleur tous les Romains frémirent,
De leurs cris confondus les rochers retentirent.
Mais quel fut son abord, lorsqu'arrivé vers moy,
Il me vit dans les pleurs, & mourante d'effroy ?
A peine songea-t-il que cette affreuse guerre
Venoit de luy ravir la moitié de la terre.
Foiblement occupé de ses propres malheurs,
D'une main empressée il essuya mes pleurs.
Que sa douleur m'offroit un spectacle agreable !
Qu'en ce funeste état Antoine estoit aimable ?
Ce ne furent aprés, malgré son desespoir,
Que tendres entretiens du plaisir de me voir,
Que sermens redoublez, que promesses nouvelles,
De nous être à jamais l'un à l'autre fidelles.
L'Amour seul luy tint lieu d'amis & d'Alliez,

Il borna tous ses vœux à mourir à mes pieds.
Ah! Dieux, depuis ce temps que son ame est changée
Il sçait que je me plains, que je suis outragée ;
Et l'Ingrat occupé d'un Romain odieux,
Semble même ignorer que je suis en ces lieux.

CHARMION.

Hé quoy, de son amour tant de fois assurée,
Vous doutez d'une foy si saintement jurée,
Et pensez qu'un moment puisse éteindre une ardeur
Qu'il s'est plû si long-temps à nourrir dans son cœur?

CLEOPATRE.

Iras ne revient point, que sa lenteur me gêne!
Qu'elle prend peu de soin du repos de sa Reine!
Peut-elle, connoissant mon trouble & mes ennuis,
Me laisser sans secours en l'état où je suis?
Je le vois trop, mes maux n'interessent personne,
Je suis seule à me plaindre, & chacun m'abandonne.
Que dis-je? n'est-ce point qu'on veut me ménager?
Iras sçait mon malheur, & craint de m'affliger.
Ah! ce n'est plus le temps de cette complaisance,
On m'accable en effet par ce cruel silence.
Va, Charmion, va, cours....

CHARMION.

Madame, je la voy.

SCENE II.

CLEOPATRE, CHARMION, IRAS.

CLEOPATRE.

QU'on ne me cache rien. Iras, parle, dis-moy,
Que fait, que dit Antoine ? enfin suis-je trahie?

IRAS.

Madame.....

CLEOPATRE.

Parle.

IRAS.

On dit qu'en faveur d'Octavie
Il vous quitte, Madame, & ces lieux pour jamais.
Les Romains à ce prix consentent à la paix.
Entre les deux Partis la tréve est arrestée.
La nouvelle à Cesar vient d'en être portée.

CLEOPATRE.

Il m'abandonne ? ô Ciel !

IRAS.

Déja même les siens
L'animent par leurs cris à rompre vos liens.
A leur fureur aveugle il se laisse conduire.
De ces nouveaux affronts je venois vous instruire,
Lorsqu'Octavie encor s'est offerte à mes yeux.
Pour vous parler, Madame, elle attend dans ces lieux.

CLEO-

CLEOPATRE.

Vient-elle triomphante en ſuperbe Romaine,
Fiére de ſa victoire, outrager une Reine ?
Elle m'enleve Antoine, elle fait mes malheurs,
Et veut pour augmenter mes mortelles douleurs,
S'applaudir devant moy du pouvoir de ſes charmes,
Joüir de mon deſordre, & voir couler mes larmes.
Mais du moins à ſes yeux cachons mon deſeſpoir,
Quittons plûtoſt ces lieux, je ne veux point la voir.

CHARMION.

Mais, Madame, écoutez ce qu'elle veut vous dire;
Peut-être qu'à ſes vœux refuſant de ſouſcrire,
Antoine la réduit au même état que vous;
Peut-être qu'elle vient ſe plaindre d'un époux,
Que depuis ſi long-temps vous rendez infidelle.
Quoyqu'il en ſoit enfin, vous ſçaurez tout par elle,
Ne la renvoyez point, daignez l'entretenir,
Daignez, Madame....

CLEOPATRE.

Hé bien, qu'on la faſſe venir.



SCENE III.

OCTAVIE, CLEOPATRE, IRAS, CHARMION, CAMILLE.

OCTAVIE.

MAdame, ce n'eſt point une fureur jalouſe,
Qui d'Antoine à vos yeux fait paroiſtre l'Epouſe.
Vous ne m'entendrez point d'injurieux diſcours,
De reproches ſanglans accabler vos amours.
Pour dégager un cœur enchaîné par vos charmes,
Je n'apporte en ces lieux que d'impuiſſantes larmes,
Qui loin de diſputer contre tant de beautez,
N'aſpirent qu'à ſauver l'Epoux que vous m'ôtez.
A ce nom de Romain, à cette vertu pure,
Par tant d'égaremens Antoine a fait injure ;
Antoine abandonné, ſans ſecours, ſans amis,
Au pouvoir du Vainqueur ſera bientôt ſoûmis,
Un opprobre éternel ſoüillera ſa mémoire,
Il s'agit de ſauver & ſa vie & ſa gloire.
Dans un ſi beau deſſein uniſſez-vous à moy,
Et par un digne effort ſignalez vôtre foy.
Obligez-le à quitter les murs d'Alexandrie ;
Eloignez-le de vous, rendez-le à ſa Patrie.
De ce grand changement les Romains étonnez
Effaceront les noms qu'ils vous ont deſtinez,
Et moy-même en gardant le ſouvenir fidelle,

Madame, j'auray ſoin qu'une gloire nouvelle
Dans un long avenir faſſe vivre à jamais
Et ma reconnoiſſance, & vos rares bienfaits.

CLEOPATRE.

Dans ce diſcours, Madame, où tant d'adreſſe éclate,
Vous deviez mieux cacher l'intereſt qui vous flate.
Antoine, dites-vous, aſſiegé dans ces lieux,
A pour ſes ennemis les hommes & les Dieux ?
Hé bien, puis qu'en effet à cette vertu pure,
A ce nom de Romain ſon amour fait injure,
Des charmes d'une Reine indignement épris,
Il doit être à vos yeux un objet de mépris.
Exempte des malheurs dont ſon amour m'accable,
Laiſſez-moy tout le ſoin de ſon ſort déplorable;
Auprés de vous noirci par tant de lâcheté,
Il ne mérite point cette extrême bonté
Qui daigne luy donner le conſeil ſalutaire
De ſe livrer luy-même aux mains de vôtre frere,
Et d'aller dépoüillé de Puiſſance & d'Etats,
Attendre avec Lépide un indigne trépas.
Si dans ces lieux Antoine eſt las de ſe défendre,
Qu'il ſe donne la mort plutôt que de ſe rendre.
C'eſt là le ſeul parti que prendroit un grand Roy,
Ce ſont là les conſeils qu'il recevra de moy.
Mais n'apprehendez rien, il a l'ame Romaine,
Et n'écoutera point les conſeils d'une Reine.

OCTAVIE.

Il ne ſuivra que trop le penchant malheureux,

Qui toûjours l'a rendu soûmis à tous vos vœux.
C'est en vain qu'Octavie à sa perte s'oppose,
Elle est seure, Madame, & vous en serez cause.
Mais lors que vos Soldats aprés un vain effort,
Par leur fuite viendront vous confirmer sa mort,
Comment recevrez-vous cette nouvelle?

CLEOPATRE.

En Reine.
Mille exemples fameux dont vôtre Rome est pleine,
Madame, pour finir mes déplorables jours,
D'un noble desespoir m'offriront le secours.
Vous ne me verrez point lâchement abbatuë,
Faire honte à cent Rois dont je suis descenduë.
Malgré Rome, & malgré les destins en courroux,
Je sçauray me rejoindre aux manes d'un Epoux.

OCTAVIE.

Je vois que mes raisons ne touchent point vôtre ame;
Vous parlez en amante, & moy j'agis en femme.
Je vous quitte, & je vais malgré vous, malgré luy,
Madame, vous sauver l'un & l'autre aujourd'huy.

SCENE IV.

CLEOPATRE, CHARMION, IRAS.

CLEOPATRE.

Elle va le sauver! Que me veut-elle dire?
Elle a donc sur Antoine un souverain empire?
Elle sçait qu'à se rendre elle le resoudra?

Malheureuſe ! ainſi donc il m'abandonnera ?
Allons le voir, allons, que ma douleur mortelle
Paroiſſe toute entiere aux yeux d'un infidelle,
Qu'il me voye éplorée embraſſer ſes genoux.
Allons, il n'eſt plus temps.

IRAS.

Madame, il vient à vous.

SCENE V.

ANTOINE, EROS, CLEOPATRE, CHARMION, IRAS.

ANTOINE.

POur fléchir le Sénat que mon amour offenſe,
Tâchons de la reſoudre à quelque complaiſance.

CLEOPATRE.

Il eſt donc vray, Seigneur, & je n'en puis douter,
Qu'en ces lieux mon amour ne peut vous arrêter;
Et qu'un cruel honneur, qu'en vain je veux cõbattre,
Va bien-tôt ſeparer Antoine & Cleopatre ?
Sont-ce là ces ſermens, eſt-ce-là cette foy,
Quand vous me promettiez d'être toûjours à moy ?

ANTOINE.

Cette foy ſi ſouvent pour vous renouvellée,
Par Antoine jamais ne ſera violée.
Dût me perdre à vos yeux le celeſte courroux,
Je le jure, jamais je n'aimeray que vous.

Mais, Madame, voyez quelle affreuſe diſgrace,
Quel malheur obſtiné me ſuit, & vous menace.
Depuis ce jour fatal où le ſort rigoureux
Au combat d'Actium nous aveugla tous deux :
Errant, épouvanté, ſur la terre & ſur l'onde,
Abandonné, proſcrit, funeſte à tout le monde,
J'ay langui, j'ay toûjours dans l'opprobre vêcu,
Et ne me ſuis armé que pour être vaincu.
Peu d'amis comme moy, malheureux, las de vivre,
Pour trouver le trépas, s'obſtinent à me ſuivre.
Tout reconnoît Céſar, tout fremit à ſa voix,
Et ſon nom ſeulement épouvante les Rois.
Dans ces lieux aſſiegé que puis-je donc attendre ?
Que Rome entre ſes mains vous oblige à vous rendre?
Quelle honte pour vous? & pour moy quelle horreur,
Cleopatre ſuivroit un ſuperbe Vainqueur !
Je vivrois, & mes yeux verroient ces mains ſacrées,
Ces mains par mon amour tant de fois adorées,
Gemir honteuſement ſous le poids odieux
Des fers que vous deſtine un peuple furieux ?
J'entendrois les clameurs, les inſolens murmures
Qu'exciteroient par tout nos triſtes avantures ?
Mille ennemis cruels viendroient de toutes parts
Sur vous ſeule arrêter leurs avides regards ?
Je veux bien l'avoüer, de cette affreuſe idée,
A toute heure, en tous lieux, mon ame eſt poſſedée.
C'eſt moy qui vous réduits à craindre ce malheur,
Madame, & c'eſt à moy d'appaiſer le Vainqueur.

CLEOPATRE.

Laissez, laissez le soin d'une inutile gloire,
Dont moy-même déja j'ay perdu la memoire.
Si j'avois dignement voulu la conserver,
Chez les Ciliciens où j'allay vous trouver,
Veuve du grand César, de ces lieux Souveraine,
Aurois-je été ravir l'Epoux d'une Romaine?
Me serois-je exposée à mille indignitez,
Dont m'accablent pour vous vos Romains irritez?
Aveugle en mes desseins, à mon devoir rebelle;
J'ay mis toute ma gloire à vous être fidelle;
J'ay fait de vous aimer mon bonheur le plus doux,
Et ne regrette point ce que j'ay fait pour vous.

ANTOINE.

Ah! c'est cemême amour dõt l'ardeur m'est connuë,
Qui jette tant d'effroy dans mon ame éperduë.
Aux dangers, aux malheurs que je traîne en ces lieux,
Madame, comme vous, dois-je fermer les yeux,
Et faut-il que pour moy son aveugle tendresse
A l'horreur du triomphe expose ma Princesse?

CLEOPATRE.

Non, non, de vôtre cœur avoüez les combats.
Vous n'osez d'Octavie offenser les appas.
Elle vous a parlé, vous l'avez écoutée,
Et j'ay trop de raisons d'en être inquietée.
Une autre fois déja de mes bras arraché,
Elle vous a sçu plaire, elle vous a touché,
Dans Rome auprés de vous elle étoit adorée,

Tandis que pour jamais j'étois deshonorée.
Que deviendray-je, helas ! s'il faut que son bonheur,
Une seconde fois m'enleve vôtre cœur ?

ANTOINE.

Il est vray, je l'ay vûë, & ne puis vous le taire ;
Même par quelques soins j'ay tâché de luy plaire.
Non, qu'icy sa vertu, ni ses bontez pour moy,
Combattent seulement l'amour que je vous doy.
Mais sçay-je si le sort me sera plus propice ?
Et si dans cette guerre il faut que je périsse,
Je veux du moins, je veux, auprés de mon Vainqueur
Ménager pour vos jours le pouvoir d'une sœur.
Souffrez que pour un temps je m'exile moy-même,
Et tâche de cacher à quel point je vous aime.

CLEOPATRE.

Ah ! vous me trahissez, & contre mes soupçons.
Vous ne sçavez trouver que de fausses raisons.
Si vous ne vouliez pas qu'à vous toûjours unie,
Avec vous je trouvasse ou la mort, ou la vie,
Que ne me laissiez-vous en pleine liberé,
Loin d'Octave & de vous, chercher ma seureté ?
Pourquoy me suiviez-vous dans le sein de la terre,
Où vous avez traîné les horreurs de la guerre ?
Sans vous, sans vôtre amour fatal à mon honneur,
J'aurois fait de mon regne admirer le bonheur.
C'est vous, qui par des nœuds dont ma gloire est ternie,
Du malheur qui vous suit avez chargé ma vie.

Vos sanglants démêlez, vos guerres, vos combats,
Ont détruit mon pouvoir, desolé mes Etats.
J'ay tout perdu pour vous; & vous voulez, barbare,
Qu'à vous perdre moy-même encor je me prepare?
Mais pourquoy si long-temps cedant à ma douleur,
Exposay-je à vos yeux le trouble de mon cœur?
Je ne vous retiens plus, allez trouver Octave;
Rangez-vous sous ses loix, devenez son Esclave;
Allez grossir sa Cour, allez, vous m'y verrez,
Et peut-être cruel plus que vous ne voudrez.

SCENE VI.

ANTOINE, EROS.

ANTOINE.

QUe veut-elle par là, dis-moy, nous faire entendre?
Au pouvoir de César iroit-elle se rendre?
Que dois-je appréhender?

EROS.

Je ne sçay, mais, Seigneur,
Agrippa doit la voir de la part du Vainqueur;
Il la cherche, & peut-être...

ANTOINE.

Ah! que tu m'épouvantes!
Je n'entens que trop bien ses menaces pressantes,
Dieux! qui vous unissez contre un infortuné,

A ce dernier malheur m'auriez-vous destiné ?
Helas, dans ce moment sans doute que l'ingrate
Embrasse le parti que la fortune flate.
Suivons-la, découvrons s'il se peut, ses secrets;
Et tâchons d'arrêter ses funestes projets.



Digitized by Google

ACTE III.

SCENE I.

OCTAVIE, AGRIPPA.

OCTAVIE.

PUis-je croire aujourd'huy qu'une fausse appa-
rence
Ne flate point encor ma credule esperance,
Et que de Cleopatre oubliant les attraits,
Antoine se resolve à ne la voir jamais ?

AGRIPPA.

Oüy, Madame, & déja Cleopatre effrayée,
Craint d'être par Octave au Sénat envoyée.
Confuse, elle gemit, elle verse des pleurs,
Et le trouble d'Antoine augmente ses frayeurs.
Aprés les vains efforts d'une longue entrevûë,
Soudain en le quittant, irritée, éperduë,
Elle m'a fait chercher, & demande à me voir.

OCTAVIE.

Sur de si vains éclats vous fondez trop d'espoir.
Antoine & Cleopatre ont pû tantôt se plaindre,
A se séparer même ils ont pû se contraindre;
Mais d'un premier transport tous deux se dédiront;
Et n'y songeront plus dés qu'ils se reverront.

L'amour dans leurs deux cœurs sera toûjours le maî-
tre ;
En ce moment fatal ils se cherchent peut-être,
Et bien-tôt réünis, ils s'en aimeront mieux.

AGRIPPA.

Quoy qu'il en soit, j'attends Cleopatre en ces lieux.

OCTAVIE.

Antoine en vos desseins soupçonne quelque feinte.
Allez plûtôt le voir, & dissipez sa crainte;
Montrez-luy dans la paix entiere seureté,
D'Octave & du Sénat peignez-luy la bonté,
L'exemple encor récent de Lucius son frere,
Qui formant contre Rome un projet temeraire,
Et d'abord par Octave à Perouse opprimé,
Ne vit point un Vainqueur à le perdre animé.

AGRIPPA.

Quel autre mieux qu'Antoine, en est instruit, Ma-
dame ?
Il a mille raisons pour rassurer son ame ;
Et si par mes discours j'allois les confirmer,
Tant de précautions le devroient allarmer.
Mais il faut qu'à vos yeux Cleopatre enchaînée,
Et par Octave à Rome en triomphe menée
De tant de maux soufferts commence à vous venger;
C'est-elle desormais que je dois ménager.

OCTAVIE.

C'est donc-là dans ces lieux le soin qui vous amene?
Agrippa, c'est ainsi que vous trompez la Reyne,
Et

Et quoyqu'on air pû croire, Antoine, ni la paix,
N'entrent que foiblement dans vos vastes projets ?
Hé quoy, toûjours Octave ennemi de sa gloire,
Aprés avoir vaincu, soüillera sa victoire ?
Ah ! faites qu'il accorde un pardon genereux,
Plûtôt que d'accepter ce triomphe honteux.
Quelle gloire aprés tout peut embraser son ame,
Pour le nom odieux de vainqueur d'une femme,
Qui ne peut opposer à ses persecuteurs
Que d'impuissans soupirs, que d'inutiles pleurs ?
J'ignore pour la paix, si vos soins sont sinceres,
Et ne penetre point dans ces profonds mysteres ;
Mais sçachez Agrippa, qu'en ces lieux désormais
J'attendray prés d'Antoine ou la guerre, ou la paix.
Je ne le quitte plus, & la Reine étonnée,
Me verra partager sa triste destinée ;
Car enfin j'ay promis de les sauver tous deux,
Je suivray jusqu'au bout ce dessein genereux.
Elle vient ; écoutez ce qu'elle veut vous dire,
Et songez aux devoirs que j'ose vous prescrire ;
Je vous laisse.

SCENE II.

CLEOPATRE, AGRIPPA, CHARMION.

CLEOPATRE.

Seigneur; car enfin aujourd'huy
Pour conserver mes jours, implorant vôtre appuy,
Odieuse au Senat, vaincuë, abandonnée,
A d'éternels affronts peut-être condannée,
Je dois vous appeller de ce nom glorieux,
Qu'autrefois mon orgueil refusoit même aux Dieux.
Romain, de tous les Rois vous estes né le maître,
Cleopatre à present commence à le connoître,
Et désormais de Rome en ses moindres enfans,
Veut adorer le nom & les droits triomphans.

AGRIPPA.

Rome est juste, Madame, & ne veut point d'hommage,
Dont la soumission tienne de l'esclavage,
Implorez sa bonté, soûmettez-luy Memphis,
Elle est encor pour vous ce qu'elle estoit jadis;
Quand par le grand César dans ses murs attirée,
De tant de noms pompeux vous fûtes honorée.

CLEOPATRE.

De quoy me parlez-vous? tant de gloire, Seigneur,

En l'état où je ſuis ne touche plus mon cœur.
Prés du fils ſeulement, je cherche en ma miſere
Un reſte des bontez qu'eût autrefois le pere.
Heureuſe, ſi ſongeant dans ſa proſperité,
Aux manes de Céſar dont il fut adopté,
Octave ſe ſouvient qu'au milieu de ſa gloire,
Interrompant pour moy le cours de ſa victoire,
Ce fameux Conquérant m'honora de ſa foy,
Et deſtinoit au trône un fils qu'il eut de moy.
Helas! de ſon amour ce fils l'unique gage,
Ce fils en qui les Dieux ont tracé ſon image,
En ſecret élevé par mes ſoins prévoyans,
Loin de ces triſtes lieux paſſe ſes premiers ans.
Peut-être que bientôt on le verra paroître,
Ses vertus aux Romains le feront trop connoître.
J'oſe vous en prier, prenez-en ſoin, Seigneur,
Prêtez-luy vôtre appuy, faites que le vainqueur
Ne luy reproche point ſa déplorable mere,
Et ne regarde en luy que le ſang de ſon pere.

AGRIPPA.

Madame, le vainqueur déſarmé de courroux,
Luy-même prendra ſoin de ce fils & de vous.
Co[illegible]ez vôtre ſort à ſa rare clemence,
Ceſſez de l'irriter par vôtre réſiſtence,
Et ſur tout, en venant réconnoître ſes loix,
A d'autres intereſts ne meſlez point vos droits.
Rome par un des ſiens indignement traitée,
Contre un ſang étranger ſera moins irritée.

Antoine.....

CLEOPATRE.

Helas ! l'ingrat, il faut bien aujourd'huy
Qu'un juſte deſeſpoir me ſepare de luy.
Antoine me trahit, Seigneur, il m'abandonne.
Ce cruel changement n'a rien qui vous étonne,
Romain, uniquement de la gloire occupé,
Des malheurs de l'amour vous n'eſtes point frappé ?
Mais la foible vertu des ames plus communes,
Ne ſçait point ſupporter de telles infortunes.
Je ne le cele point, parmi tant de malheurs,
Ce revers eſt le ſeul qui fait couler mes pleurs.
Je ſçay qu'Antoine en vain eût voulu ſe défendre
Que vos juſtes conſeils l'ont preſſé de ſe rendre ;
Mais quoyque l'infidelle ait fait ce qu'il a dû,
Seigneur, pour Cleopatre en eſt-il moins perdu ?
Aprés plus de dix ans d'amour & de conſtance...

AGRIPPA.

Madame, tout émeu je le vois qui s'avance.
Dieux ! quel nouveau malheur peut ainſi le troubler?

SCENE III.

ANTOINE, AGRIPPA, CLEOPATRE, CHARMION, GARDES.

ANTOINE.

NOn, ne m'arreftez point, laiffes-moy luy parler;
Agrippa, c'en eft fait, la guerre eft refoluë,
Je ne veux plus de paix, & la tréve eft rompuë.
Miniftre trop adroit d'un vainqueur odieux,
Retournez dans fon camp, oftez-vous de mes yeux.

AGRIPPA.

Hé quoy, Seigneur....

ANTOINE.

Partez, & pour toute réponfe,
Dites qu'à l'amitié du Senat je renonce,
Tant que de l'injuftice aveugle protecteur,
Je le verray d'Octave approuver la fureur.
Si ce nouveau Tyran qui doit toute fa gloire
Au fatal accident qui m'ôta la victoire;
Si ce fameux Héros, qui prefent aux combats,
N'a jamais qu'à la fuite entraîné fes foldats,
Veut montrer qu'une fois pour la grandeur fupréme,
Il fçait cõbattre au moins, & vaincre par luy-même;
Qu'aux yeux de nos Romains tranquilles des deux parts,
Il vienne feul m'attendre aux pieds de ces remparts;

Où j'yray seul aussi sur l'auteur de la guerre,
De tant d'affreuses morts venger toute la terre.

AGRIPPA.

Aprés tant de combats, lorsqu'Octave est vainqueur,
Est-il temps de vouloir éprouver sa valeur ?
Car enfin quels efforts dignes de vôtre gloire ?
Quels secours désormais arrestent sa victoire ?
Me préserve le Ciel de vouloir en ces lieux
Plus long-temps m'obstiner à vous ouvrir les yeux.
Puisque vous le voulez, Seigneur, je me retire ;
Toutefois en secret je gémis, je soûpire,
Des malheurs où je vois qu'un aveugle courroux
Va plonger & l'Egypte & la Reine avec vous.
Peut-être que la Reine en ce danger extréme ;
Ecoutant la raison aura soin d'elle-même,
Et vous abandonnant à vos mauvais destins,
Suivra d'autres avis, & de meilleurs desseins.

SCENE IV.

ANTOINE, CLEOPATRE, CHARMION.

CLEOPATRE.

QUel est vôtre dessein ? quelle fureur nouvelle,
Quel caprice nouveau dans ces lieux vous appelle ?
Lorsqu'Agrippa tantôt a voulu vous parler,

Lorſque vous l'écoutiez, ay-je eſté vous troubler ?
Que faites-vous icy ?

ANTOINE.

Ce que j'y fais, Ingrate ?
J'empêche des deſſeins dont l'injuſtice éclate ;
Je les ay penetrez. Déja de mon vainqueur,
Par vos ſoins complaiſans vous briguiez la faveur ;
A trahir mon amour, à me fuir toute preſte,
Vous méditiez déja cette heureuſe conqueſte,
Et luy-même en ſecret flatant ſa vanité
De me ravir un cœur que j'ay trop acheté,
Il tâchoit d'éblouïr vôtre ame ambitieuſe.
Agrippa conduiſoit cette intrigue odieuſe,
Mes yeux en ſont témoins, ce n'eſt point un ſoupçon :
Quel prix promettoit-il à vôtre trahiſon ?
Quel Empire nouveau ? quelle grandeur nouvelle ?
Je vous épargneray cette honte mortelle.
J'ay perdu des grandeurs dont j'eſtois peu jaloux,
Madame, le ſeul bien qui me reſte, c'eſt vous.
En vain pour me l'ôter mon ennemi conſpire,
Je vous défendray mieux que je n'ay fait l'Empire ;
Et ſi vous vous rangez ſous les loix du plus fort,
Vous n'irez le trouver du moins qu'aprés ma mort.

CLEOPATRE.

Hé quoy, toûjours tremblante & toûjours accuſée,
A de nouveaux affronts à toute heure expoſée,
Me faudra-t-il toûjours d'un barbare en courroux
Craindre la violence & les tranſports jaloux ?

Mais je penetre, & voy quel dessein peut vous plaire.
Hé bien, vous le voulez, je vais vous satisfaire.

ANTOINE.

Ah ! Madame, arrêtez. Quel trouble me saisit !
Où suis-je, malheureux ? qu'ay-je fait ? qu'ay-je dit ?
Eclaircissez le trouble où vous jettez mon ame.
Qu'allez-vous faire ? enfin expliquez-vous, Madame.

CLEOPATRE.

Que je m'explique encor ? vous doutez de ma foy,
Et tout ce que j'ay fait ne parle pas pour moy ?
Lorsque vous m'offensez, lorsque je suis trahie,
C'est vous qui demandez que je me justifie ;
Aprés que j'ay rougi d'un affront solennel ;
Aprés qu'on vous a vû me dédaigner, cruel,
Pour qui mon désespoir, mes malheurs ont des charmes,
Qui n'avez de plaisir qu'à voir couler mes larmes,
Dont les soupçons jaloux toûjours pleins de fureur
Sans cesse de mes jours traversent le bonheur ?
Quoy, sans me consulter sur tout ce que vous faites,
Vous aurez des desseins, des intrigues secretes ?
Quoy, sans vous informer de mon malheureux sort,
Vous m'abandonnerez au triomphe, à la mort ;
Et moy de ces Romains que pour vous seul j'offense,
Je n'oseray sans vous implorer la clemence ?

ANTOINE.

Moy vous abandonner ! que serois-je sans vous ?
Loin de vous quels honneurs, quels biens me seroient doux ?

Non, non, plûtôt qu'à vous, je renonce à la vie.

CLEOPATRE.

Pourquoy donc Agrippa, pourquoy donc Octavie
Viennent-ils vous trouver jusque dans mon Palais ?
Quels complots formez-vous avec eux? quels projets?

ANTOINE.

Je vous l'ay déja dit, ma perte estant certaine,
Pour vous aprés ma mort j'ay dû craindre leur haine,
Madame, & vous laissant dans un affreux danger,
Pour vous, pour vos enfans j'ay dû les ménager ?

CLEOPATRE.

Inutile prudence ! avez-vous donc pû croire
Qu'aprés vous un moment je survive à ma gloire ?
Quand mon funeste amour à détruit mes Etats,
Qu'a donc d'affreux pour moy le plus cruel trépas ?
Allez, Ingrat, sans vous j'aurois honte de vivre,
Et l'amour & l'honneur m'ordonnent de vous suivre;
Et même en ce moment mes souhaits les plus doux,
Sont de vous voir heureux, & de mourir pour vous.

ANTOINE.

Ma Princesse oubliez mon funeste caprice.
Non, vous ne mourrez point, & je vous rends justice.
Desormais rassurez par de nouveaux sermens,
Nous allons de nos jours voir les plus doux momens.
Je sçauray rallumer une nouvelle guerre,
Et vaincu sur la mer, triompher sur la terre.
Les peuples accablez en cent climats divers,
Se revoltent déja contre leurs nouveaux fers.

Madame, un nouveau monde arme pour nous défendre;
Mais seûr d'être Vainqueur que dois-je encor attêdre?
Tous mes soldats sont prêts, je vais en cet instant
Forcer le Camp d'Octave, & vaincre en vous quitant.
Peut-être qu'au moment qu'à me perdre il s'aprête,
Ses soldats à mes pieds apporteront sa tête.
De ces revers affreux, de ces terribles coups,
L'exemple épouvantable est commun parmy nous.
Qui de nous a vieilli dans des honneurs tranquiles?
Le soldat furieux dans nos guerres civiles,
Contre ses Generaux en cent lieux mutiné,
A trahi plus de Chefs qu'il n'en a couronné.

SCENE V.

ANTOINE, CLEOPATRE, ALBIN,

ALBIN.

AH! Seigneur!

ANTOINE.

Qu'est-ce, Albin, que me venez-vous dire?

ALBIN.

Les destins aujourd'huy vous ravissent l'Empire.

ANTOINE.

Quoy donc?

ALBIN.

Tous les Romains qui bordoient les Remparts,

Ont aux pieds d'Agrippa jetté vos Etendarts.
Irritez que déja la Tréve soit finie,
Ils sont avecque luy sortis d'Alexandrie.
Ceux qui sur les Vaisseaux encor maîtres du Port,
Assuroient un azile à vôtre mauvais sort,
Ont aussi-tôt suivi cet exemple funeste.
La garde de la Reine est tout ce qui vous reste,
Dont les soldats encor, épouvantez, confus,
Par leur propre frayeur sont à demi vaincus.

ANTOINE.

Rassurez-les, Albin, mon nom leur doit suffire;
Ils ne sont point vaincus, puis qu'Antoine respire.
Ils n'auront qu'à me suivre, Albin. Un seul combat
De nos lâches Romains punira l'attentat.
Allez, & préparez le Peuple à se défendre.
Abandonné, trahi, je vais tout entreprendre.

SCENE VI.

ANTOINE, CLEOPATRE.

ANTOINE.

MAdame, il n'est plus temps de rien dissimuler;
Pour la derniere fois nous allons nous parler;
Mon ennemi triomphe, & ma perte est certaine.

CLEOPATRE.

Quoy, Seigneur?

ANTOINE.

Par vos pleurs n'augmentez point ma peine;

Jusqu'au dernier soûpir je défendray vos jours ;
Mais que peut contre Rome un si foible secours ?
Je ne demande aux Dieux qu'une mort éclatante.
Ne vous flatez donc point d'une frivole attente,
Nous ne nous verrons plus. Avant que de partir
J'ay crû de vôtre sort devoir vous avertir.
Madame, s'il se peut, assurez vôtre vie,
Et des cruels Romains évitez la furie.

CLEOPATRE.

A recevoir la paix vous étiez resolu,
Malheureuse! c'est moy qui ne l'ay pas voulu.
Toûjours de vos malheurs la déplorable cause,
C'est à tous vos projets, moy que le sort oppose.

ANTOINE.

Je ne m'oppose point à vos justes douleurs,
Et sans les condanner, je vois couler vos pleurs.
Ma gloire compâtit encor à ma tendresse.
Mais consumons icy toute cette foiblesse ;
Un Epoux, un Amant que vous ravit le sort,
Demande à vôtre amour encore cet effort.
Vivez. De vôtre rang n'oubliez point la gloire,
De mon fidelle amour conservez la mémoire ;
Et d'Antoine accablé recevez dans ces lieux,
Et les derniers soûpirs, & les derniers adieux.
Adieu, trop malheureuse & trop aimable Reine,
Des Romains avec moy puisse mourir la haine,
Et séparée enfin d'un Epoux malheureux,
Puissiez-vous éprouver un sort moins rigoureux.

CLEO-

CLEOPATRE.

Ah ! pourquoy voulez-vous que la mort nous ſépare?
Laiſſez-moy partager celle qu'on vous prépare.
J'accours avecque vous...

ANTOINE.

Ne ſuivez point mes pas;
Avant que je paroiſſe aux yeux de mes ſoldats,
Souffrez qu'en vous quittant je raſſure mon ame,
Et tâche de cacher le trouble... Adieu, Madame.

CLEOPATRE.

Il me quitte ! Ah ! s'il faut qu'il périſſe aujourd'huy,
Dieux ! courons, & tâchons de mourir avec luy.



ACTE IV.

SCENE I.

CLEOPATRE.

CRuels, qui dans ces lieux arrêtez Cleopatre,
Contre nos ennemis allez plûtôt combattre;
Allez défendre Antoine. Helas! dans ce moment,
Où mes soûpirs au Ciel s'adressent vainement,
Peut-être qu'au milieu d'une troupe ennemie,
Il éteint dans son sang sa déplorable vie.
Vaincu, couvert d'opprobre, & peut-être enchaîné,
Il est par des soldats honteusement traîné.
Que dis-je? s'il vivoit, je serois trop heureuse,
De sa captivité l'idée est moins affreuse.
Mais je suis trop en bute aux cruautez du sort,
Et ne dois desormais attendre que sa mort.
Sa tête, de son sang toute défigurée,
A son Vainqueur superbe est peut-être montrée.
Le cruel à loisir repaissant sa fureur,
Promene ses regards sur cet objet d'horreur,
Et peut-être abandonne à des mains execrables
D'un Heros si fameux les restes pitoyables.
O mon illustre Epoux! c'est mon funeste amour,
C'est moy qui te ravis & l'Empire & le jour.

Chere Ombre, ne crains point qu'aprés toy je demeure...

SCENE II.

CLEOPATRE, IRAS.

CLEOPATRE.

HE bien, Iras, hé bien, eſt-il temps que je meure?

IRAS.

Vivez, vivez, Madame, & rendez grace aux Dieux,
Vous reverrez bien-tôt Antoine dans ces lieux.
Il combat preſque ſeul, mais ſes efforts terribles
Ont rendu comme luy vos ſoldats invincibles.
A l'aſpect d'un Héros qu'ils croyoient accablé,
Les Romains ont frémi, tout leur Camp s'eſt troublé.
Il ſemble qu'interdits, au lieu de ſe défendre,
A peine puiſſent-ils ſe reſoudre à l'attendre.

CLEOPATRE.

Juſtes Dieux! quel encens, quels honneurs immortels
Cleopatre devroit à vos ſacrez Autels!
Les Romains ſont troublez, & mon Epoux reſpire?
Un ſeul jour luy rendroit & la gloire & l'Empire?
Je reverrois bien-tôt cet Epoux fortuné,
Non plus comme un vaincu de ſa chute étonné,
Mais heureux, triomphant, & tout couvert de gloire,

Apportant à mes pieds les prix de sa victoire?
Nous serions tels encor que nous étions tous deux,
Quand l'amour de nos cœurs forma les premiers
nœuds?
Mais helas! où m'emporte un espoir téméraire?
Que j'embrasse aisément une douce chimere!
Dans le moment peut-être où mon Epoux n'est plus.
Ah! je vois Octavie, & nous sommes vaincus.

SCENE III.

OCTAVIE, CLEOPATRE, IRAS, CAMILLE.

OCTAVIE.

NOn, vous ne l'êtes point, & dans Alexandrie
Vous ne me voyez point en cruelle ennemie.
Malgré tous les Romains qui pressoient mon départ,
D'y demeurer sans eux j'ay tenté le hazard.
Pour arrêter les coups du sort qui vous outrage,
Moy-même entre vos mains, je m'y donne en ôtage:
Car enfin desormais, quand je perds mon Epoux,
Je veux le respecter, le proteger en vous.
Helas! dans ce moment que sçais-je s'il respire?
Mais ce que desormais il est temps de vous dire:
Je sçay tous les complots, les desseins odieux
Que forme contre vous mon frere ambitieux.
Quoy qu'il vous ait promis, quelque accueil qu'on
vous fasse,

Le dernier des malheurs dans Rome vous menace.
Le triomphe en un mot...

CLEOPATRE.

Le combat incertain,
Des deux partis encor balance le destin,
Madame, les Romains armez contre leur Maître,
De leur crime étonnez, succomberont peut-être.

OCTAVIE.

Ah! Madame, songez, pour ne vous flater pas,
Ce que sont les Romains, ce que sont vos soldats;
Les uns efféminez, mal instruits dans la guerre,
Les autres triomphans, & vainqueurs de la Terre.

CLEOPATRE.

Madame, trop de soins vous occupent pour moy.
Sans vouloir dans mon cœur jetter un vain effroy,
Souffrez que du combat j'ose attendre l'issuë,
Peut-être... Mais que veut Charmion éperduë?

SCENE IV.

CLEOPATRE, OCTAVIE, IRAS, CAMILLE, CHARMION.

CHARMION.

Ah! Madame, fuyez... Octave, les Romains...

CLEOPATRE.

Que me dis-tu?

CHARMION.

Craignez de tomber en leurs mains.

D'un ſuccés qui d'Antoine aveugloit le courage,
Les Romains irritez ont ſaiſi l'avantage.
Soudain à leurs Drapeaux ils ſe ſont raſſemblez ;
Vos ſoldats hors des rangs par le nombre accablez,
N'ont pû de leur retour ſoûtenir la furie.
Les Romains ſont vainqueurs, & dans Alexandrie
Avecque les Vaincus confuſément entrez,
Des poſtes les plus forts il ſe ſont emparez.

CLEOPATRE.

Madame, vous voyez dans mon ſort déplorable,
Des vengeances des Dieux l'exemple mémorable.
Je reconnois leur main, ils ont voulu m'ôter
Ces noms que mon orgueil oſoit leur diſputer.
Ils avoient trop long-temps d'une foible mortelle
Souffert ſans la punir l'audace criminelle ;
De leurs Autels bravez ils ont vengé les droits.
Je ne murmure point contre leurs juſtes Loix,
Et quand vous me plaignez, d'une feinte honteuſe,
Je ne ſoupçonne point vôtre ame genereuſe.
Je crois que vous m'offrez un ſincere ſecours ;
Mais laiſſez-moy du moins diſpoſer de mes jours,
Et ne réduiſez point la fierté d'une Reine,
A confier ſa gloire au ſoin d'une Romaine.

CHARMION.

Au nom des Dieux fuyez ; déja juſqu'en ces lieux...

CLEOPATRE.

Hé bien fuyons. O vous, ombres de mes Ayeux,
A qui de toutes parts trahie, infortunée,

J'ose encor confier ma triste destinée,
Conservez aujourd'huy l'honneur de vôtre rang;
Dans vos sacrez Tombeaux protegez vôtre sang.
A cet accablement de honte & de misere,
Dieux vengeurs, puissiez-vous borner vôtre colere!

SCENE V.

OCTAVIE, CAMILLE.

OCTAVIE.

NE perdons point de temps; viens, Camille, suy-moy,
Tandis que le Vainqueur seme par tout l'effroy,
Et qu'un Peuple tremblant qui n'ose se défendre...:
Mais Eros vient à nous, Camille. Il faut l'entendre.

SCENE VI.

EROS, OCTAVIE, CAMILLE.

OCTAVIE.

OU courez-vous, Eros?

EROS.

Dans ces funestes lieux
Quel bonheur imprévû vous presente à mes yeux?
Ah! Madame, sauvez un Epoux déplorable
Que de tous vos bienfaits le souvenir accable.
Si son aveugle amour a pû vous outrager,

Le Ciel, le juste Ciel prend soin de vous venger.
Vous voyez quelle fin dans ce climat barbare,
Quelle honteuse fin son malheur luy prepare.

OCTAVIE.

Hé bien, Eros, parlez, que puis-je en sa faveur ?
Que fait-il ? en quels lieux cache-t-il son malheur ?

EROS.

Madame, auriezvous crû qu'Antoine eût la foiblesse
De suivre, d'écouter encore sa tendresse ?
Qu'aprés avoir quitté ces déplorables lieux,
Resolu de chercher un trépas glorieux,
Il pût seul & vaincu rentrer dans une Ville
Où ce Palais desert est son unique azile,
Qui même environné de soldats ennemis,
Peut-être en leur pouvoir sera bien-tôt remis ?
En vain nous nous pressons pour assurer sa fuite ;
L'amour regle toûjours sa funeste conduite.
Incertain & flotant dans tout ce qu'il resout,
Il demande la Reine, il la cherche par tout.
Malgré quelques amis attachez à le suivre,
Las de tant de malheurs, il veut cesser de vivre.
Il nomme Cleopatre, & ne la trouvant pas,
Contre soy-même il arme à tout moment son bras.
Madame, s'il pouvoit ne rien craindre pour elle,
A nos avis peut-être il seroit moins rebelle.
Daignez donc (car enfin à quel autre que vous
Aurois-je icy recours pour sauver vôtre Epoux ?)
Daignez pour empêcher sa derniere disgrace,

Arracher Cleopatre au sort qui la menace.
Aux rigueurs du Sénat opposez vôtre appuy ;
Enfin répondez d'elle, & je répons de luy.

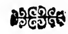
OCTAVIE.

Aprés tant de chagrins que m'a causé la Reine ;
Je pourrois la haïr, si je n'étois Romaine :
Mais ces dépits mortels, ces jaloux mouvemens,
Qui déchirent le cœur des vulgaires Amans,
Dans le mien tout rempli du soin de ma memoire,
N'excitent aucun trouble indigne de ma gloire.
Quoyqu'Antoine inconstant ait dédaigné ma foy,
La Reine est malheureuse, & femme comme moy,
C'en est assez, Eros, pour toucher Octavie,
Et pour m'obliger même à défendre sa vie.
Je vais trouver Octave, assurez mon Epoux
Que mes pleurs des Romains fléchiront le courroux,
Et qu'envain le Sénat l'aura voulu détruire.

SCENE VII.

EROS.

De cet heureux succés, allons, courõs l'instruire,
Et tâchons cependant de résoudre son cœur
A sortir de ces lieux trop pleins de son malheur.
Mais que vois-je !



SCENE VIII.

ANTOINE, LUCILE, EROS, SUITE DE ROMAINS.

LUCILE.

AH, Seigneur !

ANTOINE.

Vous m'ôtez mon Epée ?
Par vos barbares ſoins ma douleur eſt trompée.
Inhumains ! eſt-ce ainſi qu'il faut me ſecourir ?
Montrez-moy Cleopatre, ou laiſſez-moy mourir.
Retirez-vous, qu'au moins vôtre pitié cruelle
Me laiſſe icy parler à cet ami fidelle.

SCENE IX.

ANTOINE, EROS.

ANTOINE.

EROS, que fait la Reine ? où puis-je la trouver ?
Parle. En quels lieux faut-il courir pour la ſauver ?

EROS.

Venez. En d'autres lieux vôtre honneur vous appelle.....

ANTOINE.

Cherchons la Reine, Eros.

EROS.

Ne craignez rien pour elle;
Elle eſt hors de danger, Seigneur, j'en ſuis témoin.
Octavie en répond, Octavie aura ſoin....

ANTOINE.

Octavie? Elle eſt donc au pouvoir de ſon frere?
Le cruel va contr'elle écouter ſa colere;
Par ſon ordre expoſée à mille affronts divers,
Helas! elle gémit peut-être dans les fers;
Et pour comble d'horreur, d'un triomphe barbare
Peut-être qu'à ſes yeux la pompe ſe prépare,
Lorſqu'au lieu de mourir, ou de la délivrer,
Antoine épouvanté ne ſçait que ſoûpirer.
Mais Albin vient à nous, il pourra nous apprendre....
Dieux! qu'il eſt interdit! que je crains de l'entendre?

SCENE X.

ANTOINE, ALBIN, EROS.

ANTOINE.

Albin, la Reine eſt-elle encore dans ces lieux?

ALBIN.

Seigneur elle fuyoit un vainqueur odieux.
Dans ce riche tombeau dont pour un autre uſage
Elle avoit ordonné le magnifique ouvrage,
Elle croyoit trouver un azile aſſûré.
C'eſt-là que s'enfermant comme en un lieu ſacré,

Elle avoit fait porter ses trésors avec elle,
Quand de vôtre ennemi l'ambition cruelle,
De ce sejour des morts a violé les droits.
Déja de ses soldats on entendoit la voix.
Ils ménacoient déja; déja leurs mains barbares,
Profanoient de ces lieux les beautez les plus rares,
Quand Charmion en pleurs, & jettant ces tresors,
Qui du soldat avare animoient les efforts;
Cruels, a-t-elle dit, Cleopatre est sans vie,
Ne poussez pas plus loin vôtre fureur impie....

ANTOINE.

Qu'entens-je, juste Ciel!

ALBIN.

Les Romains effrayez,
Ont vû sans y toucher ces trésors à leurs pieds.
Charmion a fait naître une pitié soudaine
Au recit de la mort d'une si belle Reine;
Un respect douloureux s'est emparé des cœurs,
Et les plus inhumains ont répandu des pleurs.

ANTOINE.

C'en est assez, Albin, vôtre amitié fidelle
Assez, & trop long-temps, a signalé son zele.
Assez, & trop long-temps, dans un destin affreux,
Vous avez osé suivre un maître malheureux.
Rangez-vous du parti qu'a suivi tout l'Empire,
Octave est genereux, Rome entiere l'admire.
Allez donc le trouver, offrez-luy vôtre foy;
Allez, & désormais ne comptez plus sur moy.

ALBIN.

Ah! que m'ordonnez-vous? moy je ſerois capable
De ſuivre le cruel, dont l'orgueil vous accable?
Il eſt d'autres ſecours que peut offrir le ſort
A qui cherche la gloire, & ne craint point la mort.

SCENE XI.

ANTOINE, EROS.

ANTOINE.

Cleopatre n'eſt plus. Ah Dieux le puis-je croire?
Elle ne vit donc plus qu'en ma triſte memoire?
Mais quoy, ton deſeſpoir ſemble approuver le mien;
Tu m'écoutes, Eros, & ne me dis plus rien.
Le coup dont je fremis te fait trembler toy-même;
C'eût eſté trop pour moy de ſauver ce que j'aime.
Oüy, grace aux Dieux cruels, mes peines, mes malheurs,
Sont enfin arrivez au comble des horreurs.
Mais je perds trop de temps à gémir, à me plaindre,
La vie eſt déſormais tout ce que je dois craindre,
Hâtons-nous, cher Eros, d'aſſûrer mon trépas;
Tu ſçais que tu me dois le ſecours de ton bras.
Lorſque je t'affranchis dans ma gloire paſſée,
Mes malheurs à venir occupoient ma penſée,
Et j'exigeay de toy, qu'attentif à mon ſort,
Tu fuſſes toûjours preſt à me donner la mort.
Cher Eros, il eſt temps d'accomplir ta promeſſe,

Tu connois mes malheurs, & tu vois ma foiblesse;
Frappe donc, c'est de toy que j'attends désormais
Tout ce qui fait l'objet de mes plus doux souhaits.
Frappe; mais tu pâlis, & trompes mon attente.
Qu'attens-tu si long-temps? qu'est-ce qui t'épouvante?
Quelle fausse pitié m'accable, & te retient?
Ne te souvient-il plus....

EROS.

Seigneur, il m'en souvient.
Je sçay ce que je dois à l'affreuse misere,
Où du Ciel indigné vous plonge la colere.
Vôtre honneur désormais à mes soins confié,
Ne sera point trahi par ma lâche pitié.
Je ne vous diray point d'espérer & de vivre,
D'attendre que le sort cesse de vous poursuivre,
Antoine recevra d'autres conseils de moy,
Plus glorieux pour luy, plus dignes de ma foy.
Je ne le cele point, la nature étonnée
Contre un si beau dessein s'est d'abord mutinée:
Mais enfin de mon cœur j'ay calmé les combats.
Oüy, Seigneur, ç'en est fait, je réponds de mon bras.

Il tire son Epée.

Détournez un moment cet auguste visage,
Dont l'aspect reveré glaceroit mon courage.
Vous donner le trépas, ce seroit vous trahir,
Je vous dois seulement l'exemple de mourir.

Il se tuë, & donne son Epée à Antoine en mourant.

Imitez-moy, Seigneur.

ANTOINE.

Quelle image sanglante?
Quel exemple terrible à mes yeux se présente!
Ciel! un esclave meurt pour m'apprendre à mourir!
Mourons-donc, sur ses pas hâtons-nous de courir.

Antoine se frape.

SCENE XII.

ANTOINE, LUCILE.

LUCILE.

Que vois-je? justes Dieux! Cleopatre respire.
Instruit par Charmion, je venois pour vous dire....

ANTOINE.

La Reine n'est point morte? Otez-moy de ces lieux,
Et que je puisse au moins expirer à ses yeux.



ACTE V.

SCENE I.

OCTAVIE, ALBIN,

OCTAVIE.

ALbin ne fuyez point, c'est moy qui vous appelle,
Venez & dissipez cette crainte mortelle.
Je cherche mon Epoux, non point pour insulter
Aux malheurs que luy-même il croit trop meriter,
Mais le Ciel nous fait luire un rayon d'esperance;
Octave se souvient qu'une sainte alliance
L'unit à ce Heros qu'il voit presque accablé.
Au pied de ce Palais luy-même il m'a parlé,
Antoine devant luy n'a bientôt qu'à paroître,
Il luy rendra l'Egypte, & l'Empire peut-être:
Car enfin regardez vous-même ses projets,
Ses soldats viennent-ils attaquer ce Palais?
Maître d'Alexandrie, assûré de sa gloire,
Contre un Chef malheureux poursuit-il sa victoire?
N'est-ce pas qu'en effet à nos soins aujourd'huy
Il veut laisser le temps d'agir auprés de luy?
Cherchez-donc mon Epoux, faites que je le voye,
Ou du moins portez-luy vous-même cette joye.

ALBIN.

Madame, c'eſt en vain que dans ces triſtes lieux
De tous côtez je porte & mes pas & mes yeux.
En vain à haute voix je l'appelle & le nomme,
Rien icy ne m'apprend le ſort de ce grand homme ;
Et plus ſur ce ſujet j'écoute ma raiſon,
Plus je ſuis confirmé dans un affreux ſoupçon.
Je tremble....

OCTAVIE.

Ce n'eſt point avec moy qu'il faut feindre.
Quel eſt donc ce ſoupçon, & qu'ay-je encor à craindre ?
Mais que me veut icy Camille tout en pleurs ?
Dieux ! craindray-je toûjours quelques nouveaux malheurs ?

SCENE II.

OCTAVIE, CAMILLE, ALBIN.

CAMILLE.

AH ! Madame, accourez, & par vôtre préſence
Des barbares Romains arrêtez l'inſolence.
Ils ont appris qu'Antoine au deſeſpoir, mourant,
Ecoute ſon amour encor en expirant,
Et que de Cleopatre échappée à leurs armes,
Dans ce moment fatal il cherche encore les charmes
Auſſitôt indignez contre un funeſte amour,

Qui luy coûta l'Empire, & luy coûte le jour,
Ils s'arment de leurs dards, ils marchent en furie,
Et menacent encor les restes de sa vie.

OCTAVIE.

Dieux! que m'apprenez-vous? qui sont ces inhumains,
Qui dans le sang d'Antoine ont pû tréper leur mains?
Dois-je accuser Octave? une indigne colere
Luy fait-elle verser le sang de son beaufrere?

CAMILLE.

Du même fer qu'Eros avoit teint de son sang,
Luy-méme, à ce qu'on dit, s'étoit percé le flanc;
Il pleuroit Cleopatre, & d'une main cruelle
Tâchoit encor d'aigrir sa blessure mortelle,
Lorsqu'enfin il a sçeu qu'un imprevû secours,
De la Reine tremblante avoit sauvé les jours.
On eût dit que son ame en son corps raffermie
Eût retrouvé soudain une nouvelle vie.
Tout languissant qu'il est, plein d'amour & d'espoir,
On le porte à la Reine. Il demande à la voir.

ALBIN.

Madame, vous pouvez, si le Ciel veut qu'il vive.....

OCTAVIE.

J'en auray soin, Albin. Camille qu'on me suive.
N'aurois-je esté vers luy conduite par le sort,
Que pour être témoin d'une si triste mort?
Justes Dieux! mais parmi tant d'horreurs, tant d'allarmes,

Il n'eſt pas temps pour moy de repandre des larmes.
Allons, Camille, allons, il faut le ſecourir,
Il faut le rappeller à la vie, ou mourir.

SCENE III.

OCTAVIE, AGRIPPA, CAMILLE.

AGRIPPA.

AH, Madame !

OCTAVIE.

Agrippa, daignez ſuivre Octavie.
Mon Epoux a luy-même attenté ſur ſa vie.
Venez, s'il eſt encor....

AGRIPPA.

Madame, il eſt ſauvé,
Aux portes du trépas les Dieux l'ont conſervé.
Ecoutez, aprenez la plus tragique hiſtoire
Dont le temps ait jamais reſpecté la memoire.
Vers ces fameux tombeaux, où j'ay porté mes pas,
Excité par les cris que pouſſoient nos ſoldats,
J'ay vû dans un état trop digne de vos larmes,
Ce chef ſi renommé pour la gloire des armes,
Qui n'agueres ſuivi de mille legions,
Se faiſoit obéir par tant de nations ;
Cet Antoine en un mot, ſi fier, ſi redoutable,

A qui de sa grandeur César est redevable.
Je l'ay vû dépoüillé des marques de son rang,
Pasle, défiguré, tout couvert de son sang.
Quatre esclaves honteux, dans leur douleur profonde,
De voir entre leurs mains un des Maîtres du monde,
Sur leurs bras tous soüillez le portoient en tremblant,
Et détournoient leurs yeux de cet objet sanglant.
Cependant avec soin Cleopatre enfermée,
Et de tant de soldats justement allarmée,
N'ose ouvrir le tombeau, regarde Antoine en pleurs,
Dont sa presence encor augmente les douleurs,
Lorsque de Charmion l'adresse favorable
Surmonte par ses soins tout ce qui les accable.
Dans ce besoin pressant, elle ajuste en liens
Les voiles precieux de la Reine & les siens.
Pitoyable secours, où malgré vous & Rome,
Un malheureux amour reduit un si grand homme;
Qui tandis que les siens prennent soin d'arrêter
Les nœuds infortunez qui doivent le porter,
Plein de ce même amour que tout semble combatre;
N'ouvre ses yeux mourans que pour voir Cleopatre!
Déja par Charmion les tissus preparez,
Estoient de mille nœuds autour de luy serrez.
Déja la Reine même attachée au cordage,
Prétoit ses belles mains à ce penible ouvrage,
Un Maître, un Empereur du monde & des Romains,

Elevé lentement par de si foibles mains,
Paroissoit comme en butte avec ignominie
Aux insolens regards d'une armée ennemie.
Chacun l'encourageoit, & luy-même animé
Par les tendres regards d'un objet trop aimé,
Tâchoit de ramasser ses forces languissantes,
Et vers la Reine encor tendoit ses mains sanglantes.
Que vous diray-je ? enfin un secours si nouveau
Le conduit à nos yeux jusque dans le tombeau.
La Reine entre ses bras le reçoit éperduë,
Leur amoureux transport éclate à nôtre vûë,
Tout le monde est touché de joye & de douleur,
Et d'un si tendre amour déplore le malheur.

OCTAVIE.

Un amour si constant, malgré tant de misere,
Doit enfin des Romains appaiser la colere.
Moy-même du Vainqueur embrassant les genoux,
Je vais luy demander la Reine & mon Epoux.

AGRIPPA.

Ce Palais où la Reine auroit pû se défendre,
A mes derniers efforts vient enfin de se rendre.
Octave y va paroître ; attendez dans ces lieux....

OCTAVIE.

Non, je veux ménager des momens précieux,
Et je cours le trouver.



SCENE IV.

AGRIPPA.

Nous qu'un autre soin presse,
Retournons employer & la force & l'adresse.
Poursuivant jusqu'au bout nostre premier dessein,
D'une Reyne trop fiere achevons le destin.
Faisons qu'en se flatant d'affermir sa Couronne,
Au pouvoir des Romains son orgueil l'abandonne.
Aux pieds de ces Tombeaux allons donc nous montrer,
De ce nouvel azile allons la retirer,
Et la conduire enfin à ce malheur suprême.....
Mais jusque dans ces lieux elle vient elle-même.



SCENE V.

AGRIPPA, CLEOPATRE, IRAS CHARMION.

CLEOPATRE.

Souffrez que Cleopatre embrasse vos genoux,
Seigneur, c'est à present que je me rends à vous.
J'ay quitté les Tombeaux, il n'est plus temps de feindre.
Helas! qu'aurois-je encor à ménager, à craindre?
Antoine ne vit plus, & les Dieux inhumains
Viennent de nous ravir le plus grand des Romains.
De ses yeux tout soüillez de sang & de poussiere;
Mes déplorables mains ont fermé la paupiere.
Malheureuse! & c'est moy, c'est le bruit de ma mort
Dont il a crû trop tôt le funeste rapport,
C'est ma fuite honteuse; oüy, c'est moy qui le tuë;
Trop de soin pour mes jours m'ont en effet perduë.
Je n'impute qu'à moy son dernier desespoir,
Et je ne sçay que trop mon funeste devoir.
Cet état déplorable où sa perte me laisse,
Ces voiles teints de sang me l'apprennent sans cesse,
Et ses derniers soûpirs rendus entre mes bras,
Et mes propres malheurs demandent mon trépas.
Si de quelques momens encor je le differe,

C'eſt pour faire à Céſar une ſeule priere.
J'ay fait tout ſon bonheur, & je l'ay mieux ſervi
Que tant de Légions dont je l'ay vû ſuivi.
Car enfin aprés luy s'il traîne la victoire,
Qu'il ſonge qu'à moy ſeule il doit toute ſa gloire.
Antoine eût-il été tant de fois accablé,
Si mon fatal amour ne l'avoit aveuglé?
Les Dieux ont dans ſon cœur mis cet amour funeſte,
Le Sénat l'a proſcrit, & j'ay fait tout le reſte.

AGRIPPA.

Ah! Madame, étouffez ce cruel ſouvenir,
Et ſongez aux douceurs d'un heureux avenir,
Qui promet à vos jours un deſtin plus tranquille.
Parlez-donc, demandez, & le Vainqueur facile...

CLEOPATRE.

Je ne demande rien pour mes fils, ni pour moy,
De leur puiſſant Vainqueur ils ſubiront la Loy.
Et ſans doute achevant le reſte de leur vie,
Sous le pouvoir de Rome, & loin de leur patrie,
A peine croiront-ils que ceux dont ils ſont nez,
A commander aux Rois les avoient deſtinez.
Ils ne recevront plus de ſecours de leur Mere.
Daigne le juſte Ciel leur tenir lieu de Pere.
Mais Antoine, Seigneur, Antoine dont le ſang
Indignement ſorti de ſon genereux flanc,
Semble à vôtre pitié demander pour ſa cendre
Quelques triſtes honneurs que je ne puis luy rendre,
Sera-t-il plus long temps aux yeux de vos Romains

Privé

Privé des tristes droits dûs à tous les Humains ?
Je ne demande point qu'une pompe orgueilleuse
Répare les affronts de sa fin malheureuse.
Non, ne luy rendez point ce qu'on doit aux Héros,
Il suffit que son Ombre obtienne le repos,
Et que d'un peu de terre élevée à sa gloire,
Le foible monument honore sa memoire.

AGRIPPA.

Madame, laissez-nous ces déplorables soins,
De nôtre empressement vos yeux seront témoins.
Mais de grace étouffez ces funestes pensées;
Vos malheurs sont finis, vos craintes sont passées.
Songez à mériter les bontez d'un Vainqueur,
Qui connoît vos vertus, & plaint vôtre malheur.

CLEOPATRE.

De ces soins superflus le Destin me délivre.
Il me reste, Seigneur, peu de momens à vivre.

AGRIPPA.

Que dites-vous, Madame ?

CLEOPATRE.

Agrippa, c'en est fait,
Le poison que j'ay pris acheve son effet.
Si de quelque pitié vous m'honorez encore,
Ne me séparez point de l'Epoux que j'adore,
Et qu'un même Tombeau nous reçoive tous deux.
C'est-là, Seigneur, c'est-là le comble de mes vœux.
Cher epoux, reçois-moy dans les royaumes sombres,
Où je veux que l'amour rejoigne nos deux Ombres.

Helas ! rien n'a paru si terrible pour moy,
Que ce peu de momens que j'ay passez sans toy !
Soûtiens-moy, Charmion, la force m'abandonne.

AGRIPPA.

Je la plains, je l'admire, & sa vertu m'étonne.

CHARMION.

Madame....

CLEOPATRE.

Le poison redouble ses efforts,
Une froideur mortelle occupe tout mon corps,
Je me meurs.

IRAS.

Elle est morte. O fortune cruelle !

AGRIPPA.

Ciel ! courons à César porter cette nouvelle.



LES
CARROSSES
D'ORLEANS,
COMEDIE.

Digitized by Google

PREFACE
ſur la Comedie des Carroſſes d'Orleans.

SI je mets à la teſte de cette petite Comedie un avertiſſement, dont il ſemble que je pourrois bien me paſſer; ce n'eſt que pour répondre aux malignes objections de mes critiques, qui ont attaqué cette Piece par toutes ſortes d'endroits. Quelques-uns l'ont mépriſée parce qu'elle eſt écrite en proſe, d'autres parce qu'elle n'a qu'un acte; mais ſans me charger du ſoin de défendre les petites Pieces; j'avouë que je n'ay pas pretendu tirer une grande gloire de celle-cy, que je n'ay donnée que comme une bagatelle que je fis pour me delaſſer des fatigues d'un aſſez long voyage pendant lequel j'avois

ſouffert tout l'ennuy, & toutes les incommoditez qui accompagnent toûjours les carroſſes de voiture.

Je paſſe au chapitre de la proſe, que je croyois que M. de Moliere avoit comme naturaliſée au Théatre; mais je voy bien qu'il faut citer des garands plus anciens que luy. Les Grecs & les Latins avoient pour la Comedie une maniere de vers ſi libres, que ce n'eſtoit proprement que de la proſe. On ne remarque preſque pas de meſure dans Ariſtophane. Plaute & Terence employent ſans ordre & ſans regle toutes ſortes de vers compoſez, pour parler comme les Latins, de toute ſorte de ceſures, & de toute ſorte de pieds. Les Italiens ſe ſervent de vers non rimez, & feu M. d'Urfé ſi connu par ſon beau Roman d'Aſtrée, avoit voulu introduire au Thea-

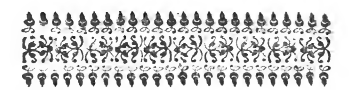
tre cette eſpece de vers ſans rimes, oü pour mieux dire cette proſe meſurée : ſon exemple n'a pas eſté ſuivi. Je ne veux point en chercher les raiſons, qui ſeroient peut-eſtre faciles à deviner, mais il eſt certain qu'une proſe réglée a du moins autant de grace & de force, que ces vers irreguliers dont je viens de parler.



Digitized by Google

ACTEURS.

MONSIEUR CASCAR.
ANGELIQUE, sa Niece.
DODINET, Epoux promis à Angelique.
CLEANTE, Amant d'Angelique.
CRISPIN, Valet de Cleante.
UN COCHER.
UN CUISINIER.
BASTIENNE, Servante de l'Hostellerie.
LE HOLANDOIS.
LA PROVINCIALE.
LA PLAIDEUSE.
PLUSIEURS HOMMES & FEMMES.
UN MARMITON.



LES CARROSSES D'ORLEANS, COMEDIE.

SCENE I.

CRISPIN, *tenant un sac de toilete, des pistolets, &c.*

HOla quelqu'un, hola ; Jaqueline, Perrette, Philipote, Martine ? Je m'égosille d'appeller, & personne ne me répond. Il faut que le diable les ait tous emportez. Hola, estes-vous sourds ? Quelle Hostellerie est-ce icy ? Venez donc quelqu'un, hola.

SCENE II.

BASTIENNE, CRISPIN.

BASTIENNE.

QU'est-ce? qu'y a t'il? voila un garçon qui fait bien du bruit.

CRISPIN.

Tu as ma foy bien fait de venir, j'allois me mettre furieusement en colere. Où est la chambre que tu as preparée pour moy, & pour mon Maistre?

BASTIENNE.

A Chambor. Donne-moy ces hardes je vais les y porter, car aussi bien voicy ton Maistre qui te veut parler.

SCENE III.

CLEANTE, CRISPIN.

CLEANTE.

AH Crispin la déteſtable voiture qu'un Carrosse de Blavet! si ma blessure me permettoit de monter à cheval que je m'épargnerois de chagrins. Quoy n'avoir pas un moment à soy pour resver? estre sans cesse persecuté par une plaideuse qui ne

parle que de ses procés ; par une jeune Provinciale qui n'a jamais vû Paris, qui ne songe qu'aux ajustemens qu'elle s'y donnera, & qui avec un langage affecté vous fait cent questions impertinentes ; par un Abbé qui veut faire le bel esprit, & qui ne dit que des sottises. Enfin par un Hollandois qui à peine sçait écorcher cinq ou six mots de François dont il vous fatigue sans cesse les oreilles. Non, quand on auroit choisi exprés des gens propres à lasser la patience d'un honneste homme, on n'eût pas fait un assemblage plus bizarre que celuy que le hazard a fait dans nostre carrosse.

CRISPIN.

Cela est vray ; mais la plus incommode de tous, c'est cette jeune Provinciale qui s'imagine au moindre cahot que le carrosse va verser, & qui pousse des cris à rendre les gens sourds ; sans compter cette bonne Dame, qui à son âge ne peut retenir son eau, & qui sans cesse fait arrester le carrosse pour rendre des tributs à la nature. Pour moy qui ne suis pas tout-à-fait aussi delicat que vostre Seigneurie, je me réjoüis bien à ma portiere de tous ces originaux-là, car or vous & moy, il n'y en a pas un qui ait de l'esprit.

CLEANTE.

J'enrage contre ma blessure qui m'expo-

se à toutes ces impertinences. Tu dis que nous n'arriverons que demain au soir à Paris.

CRISPIN.

Oüy, Monsieur.

CLEANTE.

En es-tu certain ?

CRISPIN.

Je sçay cela mieux que personne. Mon pere est un honneste Bourgeois de Paris, qui sert les carosses en qualité de crocheteur.

CLEANTE.

Demain au soir ! Ce seroit ruiner entierement mes affaires. Il faut que je parle au cocher, & que je tâche avec quelque argent de precipiter nostre arrivée. Va le faire venir. Voicy le Hollandois qui me paroist yvre.

SCENE IV.

LE HOLANDOIS, CLEANTE.

LE HOLLANDOIS.

Pardy ly estre bon Stotellerie, moy ly suis fort content de ly.

CLEANTE.

Il me semble que vous n'avez pas mal officié pendant le souper.

LE HOLAN-

LE HOLANDOIS.

Oüy, ly eſtre plaiſant, ſte petite vine rouge. Ly eſtre corporal par mon foy.

CLEANTE.

Je me ſuis apperceu que vous le trouviez bon par les frequentes razades que je vous en ay veu boire.

LE HOLANDOIS.

Moy ly viendre au ſortir dy taple d'en boire encore deux paire dy bouteille avec Monneſer Lapé.

CLEANTE.

Il faut bien aprés le repas ſe rinſer la dent.

LE HOLANDOIS.

Oüy, oüy, ly eſtre un bon drole oüy Stapé. Pardi ly mange comme quatre; & ly boivre comme demy douzaine.

CLEANTE.

Il me ſemble que vous luy damez aſſez bien le pion.

LE HOLANDOIS.

Oh pardy moy l'en jette point mon part aux chiens. Ly viendre dy commander al cuiſinier un fricaſſé dy douze poulets pour déjeuner ſty matine Lapé & moy.

CLEANTE.

C'eſt fort bien fait, cela vous ouvrira l'appetit, & vous aidera à ſuporter les fatigues du carroſſe.

LE HOLANDOIS.

Ly eſtre à tous deux une imagination aſſez bonne.

CLEANTE.

Tres bonne, & vous eſtes gens de précaution.

LE HOLANDOIS.

Pour ly point perdre dy temps moy ly vas promptement coucher mon perſonne, afin dy precipiter mon digeſtion.

CLEANTE.

C'eſt avoir un ſens de bon appetit.

LE HOLANDOIS.

Moy n'y viendre icy que pour dire un petit parole à fous. Dans ſti Champort foſtre champre ly eſtre deux lits, foulez-vous coucher foſtre perſonne dans toutes les deux.

CLEANTE.

Selon toutes les apparences je ne coucheray que dans un.

LE HOLANDOIS.

Moy prendre l'autre s'il fous plaiſt, moy n'aporter point à fous d'incommodement, moy dort tout bas.

CLEANTE.

J'y conſens de toute mon ame. Le ſot.

LE HOLANDOIS.

Moy rends grace à fous.

CLEANTE *bas.*

Le fat.

LE HOLANDOIS.

Moy ſuis grandement obligé à fous.

SCENE V.

CLEANTE, CRISPIN, LE COCHER.

CRISPIN.

MOnſieur, voicy le Cocher.

CLEANTE.

Mon pauvre Cocher j'ay une grace à te demander.

LE COCHER.

Oh, Monſieur, vous pouvez commander.

CLEANTE.

Tiens, voila ma bourſe, tu auras bonne part à ce qu'il y a dedans ſi tu peux preſſer noſtre arrivée à Paris.

LE COCHER.

Ce n'eſt que cela, cela vaut fait. Je ne devons arriver à Paris aprés demain qu'à dix heures du ſoir, mais pour l'amour de vous j'y arriverons à ſept.

CLEANTE.

Aprés demain ! te moques-tu ? je pretens que ce ſoit demain, & tu le peux ſi tu veux.

LE COCHER.

Quand vous me donneriez toutes les rentes de la Biauſſe, je n'en ferois pas un iota davantage.

CRISPIN.

Quoy, tu reſiſtes à une tentation comme celle-là : ſçais-tu bien qu'il y a dans cette bourſe de quoy gagner Blavet luy-meſme & tous ſes Commis.

LE COCHER.

Il y a ce qu'il y a, eſt-ce que tu me prens pour un niais, t'imagines-tu que je ne ſçachions pas noſtre mequier ?

CRISPIN.

Ma foy mon pauvre Cocher, toy & moy nous ne ferons jamais que des gueux ; nous ſommes trop honneſtes gens, & quand on veut s'enrichir il faut n'avoir ni foy ni loy.

LE COCHER.

Je ferons ce que je pourrons, dequoy te boutes-tu en peine ?

SCENE VI.

CLEANTE, CRISPIN.

CRISPIN.

HE' bien, Monſieur, je vous l'avois bien dit.

CLEANTE.

Non, quand j'en devrois mourir il faut que je prenne la poſte.

CRISPIN.

D'où vient ce grand empreſſement ?

CLEANTE.

La Mere d'Angelique eſt morte ; ſon oncle que je ne connois point, au mépris du contract qui a eſté ſigné entre elle & moy pour nôtre futur hymen, la marie à un autre.

CRISPIN.

Ho ho, voilà une choſe que je ne ſçavois pas, & qui vous a appris ces nouvelles ?

CLEANTE.

Une lettre d'Angelique que voilà : écoute.

Il lit.

Ma mere eſt morte, je ſuis ſous la tutelle de mon oncle, qui ſans conſiderer les droits que vous avez ſur moy, par le conſentement de feu ma mere, prétend me marier à un autre. Hâtez-vous mon cher Cleante,

de venir rompre ce mariage, si vous ne voulez que je sois la plus malheureuse personne du monde.

ANGELIQUE.

Il continuë.

Tu vois bien que je n'ay point de temps à perdre. Je crains même d'arriver trop tard, va promptement à la poste... Mais qui sont ces gens-là?

CRISPIN.

Ce sont les gens d'un Carrosse qui vient de Paris.

SCENE VII.

ANGELIQUE, DODINET, CLEANTE, CRISPIN.

ANGELIQUE *appercevant Cleante.*

AHeic!

DODINET.

Qu'avez-vous, Mademoiselle? est-ce que vous vous trouvez mal?

ANGELIQUE.

Non, mais je crains d'avoir oublié ma montre à la dînée; voyez je vous prie si elle n'est point dans mon sac de nuit. Quoy, Cleante, avez-vous perdu la memoire d'An-

gelique, & ne me reconnoiſſez-vous pas?

CLEANTE.

Quoy c'eſt vous, Mademoiſelle, & par quel miracle êtes-vous dans ces lieux?

ANGELIQUE.

Par la fatalité de mon étoile. Vous avez dû recevoir une lettre de moy, qui...

CLEANTE.

La voicy; & c'eſt elle qui m'a obligé de me mettre en chemin.

ANGELIQUE.

Mon oncle qui ne vous connoît que de nom, & qui craint vôtre retour à Paris, s'eſt aviſé de nous mener à Bourges pour faire mon mariage. Le ſot à qui je viens de dire que j'avois laiſſé ma montre pour l'éloigner d'icy, eſt l'époux qui m'eſt deſtiné. Il eſt fils d'un Monſieur Dodinet de Bourges. Mon oncle eſt dans la cuiſine qui compte avec l'Hôteſſe, & qui va venir à la chambre où nous allons coucher, c'eſt à vous de ſonger aux moyens de...

DODINET *revenant.*

Ne vous affligez point, elle eſt retrouvée, elle eſt retrouvée, la voila.

CLEANTE.

Ou je me trompe, ou voila une voix qui ne m'eſt pas inconnuë. N'eſtes vous pas le fils de Monſieur Dodinet de Bourges.

DODINET.

Oüy, Monſieur, c'eſt moy qui ſuis le fils aiſné de Giles Dodinet, & je m'appelle Nicolas Dodinet.

CLEANTE.

Je ſçavois bien que je ne me trompois pas. Je ſuis ravi de vous voir, & de vous embraſſer pour l'amour de Monſieur Gilles Dodinet vôtre pere. Qui eſt cette Demoiſelle-là qui eſt de vôtre compagnie ?

DODINET.

C'eſt une fille qui n'eſt encore ma femme qu'à demi, mais elle le ſera bien-tôt tout-à-fait. Nous allons à Bourges pour faire la conjonction de nos deux perſonnes.

CLEANTE.

Ha, Monſieur, puiſqu'elle doit être Mademoiſelle vôtre femme ſouffrez que j'aye l'honneur de la ſaluer.

DODINET.

N'eſt-il pas vray que j'ay fait là une belle trouvaille. Elle eſt un peu triſte, mais avec le temps nous la ragaillardirons.

CLEANTE.

Qui luy peut cauſer cette triſteſſe à la veille de vôtre mariage ?

DODINET.

C'eſt qu'il y avoit un certain Cleante qui l'aimoit, & elle aimoit auſſi ce certain Cleante. Sa mere les avoit accordez enſem-

ble par contract, mais comme elle a pris la peine de se laisser mourir, Monsieur Cascar son oncle, qui s'est trouvé son tuteur par le trepas d'icelle, a rompu tout net le contract, à cause de l'aversion qu'il a pour la famille de ce Cleante. Comme il est amy de la mienne, il a écrit à mon pere, & de concert ensemble ils ont conclu le mariage que nous allons consommer à Bourges : par là vous voyez que ce Cleante n'en croquera que d'une dent, & voila ce qui la chagrine.

ANGELIQUE.

Si vous croyiez que ce Cleante fust icy, vous ne parleriez pas comme vous faites.

CLEANTE.

Doucement, Mademoiselle, Monsieur Dodinet est un homme que vous devez ménager, avec le temps vous serez contente.

DODINET.

Que je vous suis obligé, Monsieur. N'est-il pas vray que je seray aussi-bien son fait que Cleante ?

CLEANTE.

Je suis vôtre caution, & je veux bien assurer Mademoiselle, que vous ne la chagrinerez plus.

DODINET.

Assurément.

ANGELIQUE.

Il faudroit pour cela que Cleante fût icy

& qu'il fist tout ce que je luy dirois.

CLEANTE.

Hé que feroit ce Cleante quand il seroit icy ?

ANGELIQUE.

Il pourroit m'enlever en vertu du contract que ma mere a passé avec luy, & je le suivrois de tout mon cœur.

DODINET.

Vous voyez comme elle est folle de Cleante.

CLEANTE.

Elle ne sçait ce qu'elle dit. Quand Cleante seroit icy, & qu'il voudroit l'enlever à force ouverte, est-ce que vous le souffririez impunément.

DODINET.

Bon, bon, c'est un petit esprit qui ne regarde pas plus loin que son nez. Elle nous prend pour des sots, & elle croit que nous demeurerions les bras croisez.

ANGELIQUE.

Hé bien, pour vous mieux attraper je ne ferois semblant de rien, & quand vous seriez endormis mon oncle & vous, je sortirois tout doucement de ma chambre, & j'irois me jetter entre les bras de Cleante, qui m'emmeneroit à Paris pendant vôtre sommeil.

CLEANTE.

J'entends, Mademoiselle, nous y met-

trons bon ordre.

DODINET.

Que vous avez de bonté. Il faut que ce Cleante l'ait ensorcelée. Voicy Monsieur Cascar.

SCENE VIII.

CASCAR, DODINET, CLEANTE, ANGELIQUE.

CASCAR.

AH! quelle écorcherie que cette maison. Allons promptement nous coucher afin d'en sortir demain plus matin.

DODINET *à Cleante.*

Monsieur je vous donne le bon soir, si je n'avois pas envie de dormir je vous tiendrois compagnie davantage.

CASCAR.

Qui est ce Gentilhomme là ?

DODINET.

C'est un des amis de mon pere, qui est l'honnêteté même.

CASCAR.

Monsieur, je suis vôtre serviteur.

CLEANTE.

Je suis le vôtre de tout mon cœur.

à Angelique.

Adieu, Mademoiselle, vous serez satisfaite, je vous en réponds.

SCENE IX.

CLEANTE, CRISPIN.

CLEANTE.

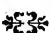
AH! Crispin l'heureuse rencontre.

CRISPIN.

Elle ne pouvoit arriver plus juste.

CLEANTE.

Tu viens d'entendre le moyen imaginé par Angelique pour la délivrer de la tyrannie de son oncle. Il faut le mettre en execution cette nuit. Va, cherche, & n'épargne rien pour avoir une voiture avec laquelle je puisse l'emmener à Paris en diligence; cours, je vais de mon côté... Mais voicy cette sotte de Provinciale, & cette incommode de Plaideuse qui viennent m'interrompre : que le diable les emporte.



SCENE

SCENE X.

CLEANTE, LA PROVINCIALE LA PLAIDEUSE.

LA PROVINCIALE.

NOn, Madame, vôtre civile obstination ne me fera point commettre cette incivilité; j'en fais Monsieur le juge.

LA PLAIDEUSE.

Mon Dieu, Madame, la chose est resoluë dans ma tête, c'est autant comme si tous les Notaires de Paris y avoient passé.

CLEANTE.

Quel different avez-vous ensemble?

LA PROVINCIALE.

La prudence de Madame l'avoit fait emparer d'une chambre de cette Hôtellerie, où il y avoit pour inscription, Trianon, charbonné en gros caractere. L'imprudence de mon laquais luy a suggeré l'audace d'entrer en dispute avec elle pour la possession de ce malheureux Trianon d'Hôtellerie, où sa précaution l'avoit déja naturalisée. Le conflict alloit éclater; j'ay parû dans la chambre; Madame a bien voulu ceder à ma presence ce qu'elle refuse à la brutalité de mon laquais: Ne m'avouërez-vous pas, Monsieur,

que si je l'acceptois il faudroit que mon bon sens fût tombé dans une létargie étrange?

CLEANTE.

Vous avez raison.

LA PLAIDEUSE.

Toutes vos raisons pour moy sont inutiles. Il faut que vous acceptiez...

LA PROVINCIALE.

Non, Madame, c'est une resolution rivée dans mon esprit, & la raison m'apprend que le brillant de ma jeunesse doit ceder le pas devant la veneration de vôtre âge.

LA PLAIDEUSE.

Helas, Madame, tout ce qui reluit n'est pas or; si mon front vous paroît ridé, c'est plûtôt par un effet du chagrin de mes malheureux procés, que du nombre de mes années. La plus belle fleur devient grate-cul. Il y a vingt ans, mon cher Monsieur, que les subtilitez de mes Parties assistées du peu d'integrité de mes Juges, font allonger un procés qui ne devoit pas durer huit jours. Avant ce maudit procés j'avois le teint frais comme un gardon, & je ne tenois pas sur un pied, tant j'avois l'humeur fretillante; mais j'ay bien mangé mon pain blanc le premier. Il n'y a point d'outrages que je n'aye souffert de mes parties, dans le bien & dans l'honneur. Jusques là l'autre jour qu'ils me firent tuer malicieusement une bête de som-

me qui étoit la meilleure du monde. Les larmes me viennent aux yeux quand je ſonge à ce pauvre défunt animal ; c'étoit la douceur même.

CLEANTE.

Voilà de méchantes gens, de porter leur reſſentiment juſques ſur de pauvres animaux qui ne leur font aucun mal. C'étoit apparemment quelque bon cheval de bâts.

LA PLAIDEUSE.

Non, ce n'étoit qu'un aſne, Monſieur, mais je l'avois élevé au ſortir du ventre de la mere. Il y avoit trois ans que ce pauvre domeſtique mangeoit du pain de la maiſon, & il ſçavoit le chemin de mes vignes comme ſon A b c.

CLEANTE.

On ne peut trop regretter un vieux ſerviteur comme celuy-là.

à la Provinciale.

Qu'en dites-vous, Madame ?

LA PROVINCIALE.

Helas, Monſieur, je n'ay pas entendu un mot de tout ce qu'a dit Madame. Je me figurois être à Paris chez Gaultier à faire déployer toutes les étoffes que ſon genie admirable invente pour les modes, & je m'en allois parcourir le Palais, lors que vôtre voix m'a retirée de ces ſavoureuſes imaginations

CLEANTE.

J'en suis au desespoir, mais Madame, vous y serez bien-tôt réellement aussi-bien qu'à la Cour, que je ne doute point que vous n'orniez de vôtre presence

LA PROVINCIALE.

Ah! juste Ciel, la Cour! La Cour, Monsieur, la Cour! quel agreable mot pour mes oreilles! la Cour! quels charmans spectacles pour mes yeux! la Cour! J'ay une furieuse demangeaison de voir cette précieuse Cour! La Cour! n'est-ce pas, Monsieur, où l'on voit le Roy?

CLEANTE.

Oüy Madame, c'est où l'on voit le Roy & toute la Cour

LA PROVINCIALE.

Ha, mon Dieu, la Cour? La Cour! la Cour! la Cour Il faut que je m'aille coucher dans cette pensée, afin de passer agreablement la nuit en révant à la Cour. La Cour! la Cour! la Cour! *Elle s'en va.*

LA PLAIDEUSE.

Et moy je m'en vais me coucher les larmes aux yeux en pensant à mon asne, mon défunt asne, mon pauvre asne, mon cher asne, mon asne, mon asne, mon asne.

Elle s'en va.

SCENE XI.

CLANTE CRISPIN

CLEANTE.

PAr ma foy, voilà deux foles creatures. Elles m'auroient bien réjoüi si je n'avois point l'esprit occupé. Hé bien, Crispin?

CRISPIN.

A deux pas d'icy j'ay trouvé une cariole attelée de trois bons chevaux, qui vous meneront à Paris vîte comme le vent. Elle est toute prête, & quand vous voudrez vous en servir je n'ay qu'à donner un coup de sifflet.

CLEANTE.

Il faut nous disposer à... J'entends quelqu'un, allons dans ma chambre querir mes hardes, & revenons attendre Angelique.

SCENE XII.

LE COCHER, *seul.*

PAix, chut. Voicy une chandelle qui nuit à mes desseins, soufflons-la. La nuit est noire comme je ne sçay quoy, mais elle est tout fin droit comme il me la faut. Je

m'en vais doucement bailler quelques coups de poing à la porte de Basquienne, & si alle est d'himeur à entendre mon amour, palsangué je varrons beau jeu. Mais il ne faut pas qu'il soit tant tard. Voicy de la lumiere qui vient icy, il faut remettre la partie à tantôt. Retirons-nous tout doucement, & ne faisons pas semblant de rien.

SCENE XIII.

CLEANTE, CRISPIN.

CRISPIN, *une chandelle à la main.*

NOus voicy tous prêts à partir : mais Monsieur, je crains bien que ce Monsieur Cascar ne fasse des siennes, & que ce Monsieur Dodinet...

CLEANTE.

Je crois que tu trembles, poltron ?

CRISPIN.

Moy? point du tout, je ne ne tremble point, j'ay seulement peur que nous ne soyons découverts.

CLEANTE.

Tais-toy. Angelique ne paroît point, que veut dire cela ?

CRISPIN.

Monsieur.

CLEANTE.

Que veux-tu ?

CRISPIN.

J'entends du bruit.

CLEANTE.

Eteins promptement la lumiere, afin que nous nous puissions cacher plus aisément.

CRISPIN.

Le bruit redouble. Je crains bien quelque accident pour mes épaules.

SCENE XIV.

CLEANTE, CRISPIN, UN CUISINIER.

LE CUISINIER, *ayant deux couteaux qu'il aiguise l'un avec l'autre.*

ATtrape, attrape, les droles sont icy, nous ne sçaurions les manquer, tôt tôt, tôt, apportez promptement de la lumiere.

CRISPIN, *bas.*

Ah miserable, c'est fait de moy.

LE CUISINIER.

Aussi-tôt que nous les tiendrons il les faut expedier sans autre forme de procés : dépêche donc, de peur qu'ils ne nous échapent.

CRISPIN.

Ah me voila perdu !

LE CUISINIER.

Il y en a un gras comme un moine : c'est le premier à qui je veux faire perdre le goût du pain. Prête, prête de la lumiere.

CRISPIN.

C'est à moy qu'on eu veut, ah miserable.

LE CUISINIER, *un Marmiton paroît une lampe à la main.*

Où sont-ils, où sont-ils, que je leur coupe la gorge ?

CRISPIN *à genoux.*

Messieurs, je vous demande pardon.

CLEANTE *l'épée à la main.*

Arrêtez, pourquoy ce bruit ? que cherchez-vous ?

LE CUISINIER.

Nous cherchons des poulets pour faire une fricassée.

CLEANTE.

Ce n'est que cela ? je croyois que ce fust toute autre chose.

LE CUISINIER.

Je vous demande pardon si je vous ay détourné.

CLEANTE.

Il n'y a point de mal, sortez.

SCENE XV.

CLEANTE, CRISPIN.

CRISPIN.

AU diable soit le marousle avec ses poulets. Il m'a donné une frayeur dont je ne reviendray de plus de six mois.

CLEANTE.

Voilà comme tu prens toûjours mal à propos des terreurs paniques.

CRISPIN.

Je pense qu'on en prendroit à moins.

CLEANTE.

Qui peut arrêter Angelique? elle ne vient point.

SCENE XVI.

CLEANTE, CRISPIN, LE COCHER.

LE COCHER.

IL me semble que je ne vois plus de lumiere. Approchons de l'huis à Bastianne, & faisons-luy entendre nos soûpirs amoureux par le trou de la sarrure.

CRISPIN *à Cleante.*

A propos, Monſieur, quand Angelique ſera deſcenduë, par où ſortirons-nous de cette maiſon? Il n'y a point de porte ouverte à l'heure qu'il eſt.

CLEANTE.

Tu devois avoir la précaution d'en tenir une ouverte.

CRISPIN.

Je n'y ay pas ſongé.

CLEANTE.

Hé comment faire donc?

LE COCHER.

Il me ſemble que j'entens bourdonner des voix humaines. Ne ſeroit-ce point quelqu'un qui en voudroit à Baſtianne? Ecoutons.

CRISPIN.

Attendez. La ſervante eſt une bonne fille, elle fera ce que nous voudrons.

LE COCHER.

L'ay-je dit? c'eſt tout juſtement ça.

CRISPIN.

Je vais fraper à ſa porte; moyennant quelque ſomme d'argent je la rendray ſouple à nos volontez.

LE COCHER.

Tu en auras menti, j'y bouterons quelque petit empêchement.

CRISPIN.

J'auray bien du bonheur si par l'obscurité qu'il fait j'échape mon-nez de quelque taloche.

LE COCHER *prenant un bâton.*

Il ne s'attend pas à ce que je prepare pour le recevoir.

CRISPIN.

Ouf, non, ce n'est rien, c'est quelque tuile qui tombe d'une cheminée; sa porte est de ce côté-cy : Frapons.

Il frape dans l'estomach du Cocher.

LE COCHER *bâtonnant Crispin.*

Dia, dia, huriau, dia.

CRISPIN.

A l'aide, à l'aide, à moy, je suis mort.

CLEANTE *mettant l'épée à la main.*

Qui va là ? arrête, ou je te tuë.

LE COCHER *bâtonnant Cleante.*

Huriau, dia, allons, dia, huriau

CRISPIN.

Au voleur, au voleur, au voleur.

SCENE XVII.

CLEANTE, CRSPIN, LE COCHER, LE CUISINIER.

LE CUISINIER *avec de la lumiere.*

QUel bruit est-ce là ? Pourquoy tout ce tintamarre ?

LE COCHER *le bâtonnant.*

Allons garçons, dia, dia, dia

LE CUISINIER.

Qu'avez-vous donc, maître Philipe, êtes-vous fou ?

LE COCHER *les bâtonnant tous.*

Huriau, huriau, huriau.

LE CUSINIER.

Encore, qui vous oblige à faire tout ce vacarme, qu'est-ce donc ?

LE COCHER *feignant de s'éveiller.*

Ha, ha, ha ! qu'y a-t-il ? quoy ? qu'est-ce ? comment ?

LE CUISINIER.

Estes-vous yvre ou endormi ?

LE COCHER.

Que me veut-on ? où suis-je ? Ah ah ; c'est vous Monsieur le fricasseux. Tatigué, je m'imaginois être dans mon lit, où je songeois

geois que mon carrosse étoit embourbé dans une orniere, & que je fouetois mes chevaux à tire-larigot.

CLEANTE.

Peste soit le coquin. Je ne sçay ce qui me tient que je ne te coupe le visage avec tes songes.

LE CUISINIER.

N'avez-vous point de honte de nous avoir bâtonnez comme vous avez fait.

LE COCHER.

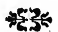
Oh dame, c'est que je révois.

CRISPIN.

Sçais-tu bien que je ne réve pas moy, & que je te pourrois bien donner un soufflet à poing fermé au beau milieu du visage.

LE COCHER.

Ha, Messieurs, je vous demande pardon de vous avoir pris pour mes chevaux, mais vous sçavez bien que quand on dort on ne voit goute.



SCENE XVIII.

BASTIENNE, CLEANTE, CRISPIN, LE COCHER, LE CUISINIER.

BASTIENNE.

QUel bruit est-ce là ? N'avez-vous point de honte par vôtre sabat de réveiller les gens à l'heure qu'il est ?

CRISPIN.

Parbleu tu viens fort à propos pour ce faquin, sans toy j'allois le frotter en diable & demy. Mais viens-ça que je te parle.

CLEANTE *au Cocher*.

Retire-toy maraut, que je ne t'assomme. Vous autres, allez à vos affaires, & me laissez faire les miennes.

Le Cuisinier emporte la lumiere.

LE COCHER.

Tatigué, voilà le marché qui se va conclurre, j'enrage.

CRISPIN *à Cleante*.

L'affaire est faite. J'ay donné deux loüis à Bastienne, elle fera tout ce qu'il vous plaira.

LE COCHER.

La gueuse, elle accorde tout du premier

coup ce qu'elle m'a refusé plus de cent fois à moy : Voyons à quoy aboutira tout cecy.

SCENE XIX.

ANGELIQUE, CLEANTE, CRISPIN, LE COCHER.

ANGELIQUE.

JE crains d'avoir fait attendre Cleante, mais mon oncle ne fait que de s'endormir & je n'ay pû venir plûtôt.

SCENE XX.

CASCAR, ANGELIQUE, CRISPIN, CLEANTE, LE COCHER.

CASCAR *en habit de nuit.*

JE viens d'entendre sortir ma niéce, où peut-elle aller à l'heure qu'il est. Il faut que je la suive pour le sçavoir.

ANGELIQUE.

Cleante.

CASCAR.

Cleante !, est-ce qu'il seroit icy ? écoutons.

ANGELIQUE.

Où estes-vous? st, st, Cleante.

CLEANTE.

J'entens qu'on m'appelle. st, st, Angelique.

LE COCHER.

Les voila qui s'appellons, approchons pour mieux entendre.

CLEANTE.

Où êtes-vous?

ANGELIQUE.

Me voicy.

CLEANTE.

Est-ce vous, Angelique?

ANGELIQUE.

Est-ce vous, Cleante?

CLEANTE.

Ne perdons point de temps en paroles, suivez-moy.

ANGELIQUE.

Partons promptement, de peur que mon bourru d'oncle ne s'éveille.

CASCAR *prenant le cocher.*

Ah pendarde, je te tiens. Hola, quelqu'un, hola de la lumiere.

ANGELIQUE.

J'entens mon oncle.

CLEANTE.

Suivez-moy promptement.

CRISPIN.

Laissons-le crier tout son sou, fuyons, Monsieur, la vashe est à nous.

CASCAR.

De la lumiere, de la lumiere.

SCENE XXI.

CASCAR, LE COCHER, LE CUISINIER.

LE CUISINIER.

ENcore? je croy qu'on ne cessera point de toute la nuit de faire du bruit. Qu'y a-t-il de nouveau?

CASCAR.

Où est ma niéce? qu'est-elle devenuë? Ah coquin, où est Cleante?

LE COCHER.

Vengeons-nous du drôle qui est là dedans avec Bastianne, & faisons les prendre sur le fait; tenez, tenez, Monsieur, ils sont dans cette chambre.

CASCAR.

Il faut jetter la porte à bas. Main forte, main forte, à la Justice.

SCENE XXII.

CASCAR, DODINET, LE COCHER, LE CUISINIER.

DODINET *en habit de nuit.*

QU'est-ce donc ? qu'avez-vous mon oncle ?

CASCAR.

Ah ! mon neveu, tout est perdu : Cleante est icy, il vient d'enlever ma niéce, & ils sont enfermez tous deux dans cette chambre.

DODINET.

Oh oh, ce ne sont pas là des jeux d'enfans. Allons, allons il faut les prendre sur le fait ; à la justice, à la justice.

CASCAR.

Il faut jetter la porte dedans ; des Commissaires, des Commissaires ; des Archers, des Archers.

LE COCHER.

Je m'en vais querir un levier pour enfoncer la porte.

SCENE XXIII.

CASCAR, DODINET, LA PROVINCIALE, LE CUISINIER.

LA PROVINCIALE *sur un balcon en habit de nuit, une chandelle à la main.*

QUel desordre est-ce là ? Qui sont les canailles qui ont l'insolence de faire retentir la discordance de leur voix par des clameurs si contraires aux gens que la nature invite à reposer.

SCENE XXIV.

CASCAR, DODINET, LA PROVINCIALE, LA PLAIDEUSE, LE CUISINIER.

LA PLAIDEUSE *sur un autre balcon en habit de nuit, une chandelle à la main.*

HE' grand Dieu, quel charivari est-ce là ? Il n'y a pas moyen de fermer l'œil dans cette maison, j'aimerois mieux être couchée au milieu des Halles.

SCENE XXV.

Plusieurs personnes hommes & femmes paroissent ensemble en differens habillemens de nuit, chacun une chandelle à la main, les uns par des fenêtres, les autres par des lucarnes. Ils crient tous à la fois ; Qu'est-ce icy ? d'où vient ce bruit ? il n'y a pas moyen de dormir, &c.

LA PROVINCIALE.

HE' mon Dieu, n'y a-t-il point là bas quelqu'un assez charitable pour satisfaire nôtre curiosité, en nous disant la cause de ce bruit ?

DODINET.

Ce n'est rien, Madame, ce n'est rien, c'est ma Maîtresse qu'on veut enlever.

LA PLAIDEUSE.

Sainte Dame ! quand ce seroit l'enlevement de la belle Heléne, il n'y auroit pas plus de tintamarre.

SCENE XXVI.

LE HOLANDOIS, CASCAR, DODINET, LA PROVINC. &c.

LE HOLANDOIS.

PArdy, moy foudrois bien sçavoir qui cause sty bruit qui réveille moy sans

dire garre?

LA PROVINCIALE.

Ce ſont des Corſaires de l'honneur feminin qui veulent enlever une beauté que le haſard a conduite dans cette Hôtellerie.

LE HOLANDOIS.

Quoy n'être que cela? pardy moy le croyois que ſti Nation Françoiſe avec ſon grand armement, venoit encore rafler toute la Holande, tant l'avre eu de frayeur.

SCENE DERNIERE.

LE COCHER, BASTIENNE, LE HOLANDOIS, CASCAR. &c.

LE COCHER *venant d'un côté.*

GAre, gare, je m'en vais enfoncer la porte avec ce levier.

BASTIENNE *venant de l'autre côté.*

A quoy vous amuſez-vous à chercher Cleante dans cette chambre, il eſt déja à deux lieuës d'icy avec vôtre niece qu'il emmenne dans une cariole qui va vîte comme le vent.

CASCAR.

Allons, courons aprés. Des chevaux, des chevaux.

DODINET.

Prenons la poste, allons, courons mon oncle. *Il s'en vont.*

BASTIENNE.

Ils auront beau courir avant qu'ils les rattrapent.

LE HOLANDOIS.

Pardy moy ly vas laisser courre eux toute leur sou, moy ritourne coucher moy.

LA PROVINCIALE.

C'est fort bien fait.

LE HOLANDOIS.

Bonneser Mondame, bonneser l'autre Mondame, bonneser toute l'assistance, & bonneser toute ly compagnie.

FIN.

Fautes à corriger dans ce second Volume.

Page 19. ligne 10. lisez, non je ne prétens pas.
Page 28. ligne 11. sceu, *lisez* sçû.
Page 65. aprés le troisiéme vers, ajoutez, FATIME. *en titre.*
Page 146. ligne 15. moment, *lisez* tourment.
Page 256. ligne pénult. ferons, *lisez* serons.



Extraît du Privilge du Roy.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre, A nos amez & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes ordinaires de Nostre Hôtel, Prevosts, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils, & tous autres nos Officiers & Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Nôtre cher & bien amé Jean de la Chapelle, Chevalier, Baron de S. Port, l'un des quarante de l'Academie Françoise, & nostre Conseiller Receveur general des Finances de la Generalité de la Rochelle, Nous a fait remontrer qu'il a donné au public depuis dix-huit années plusieurs ouvrages de sa composition imprimez en divers temps avec des privileges de Nous: sçavoir les *Amours de Catulle*, les *Tragedies de Zaïde*, de *Cleopatre*, de *Téléphonte*, la *Comedie des Carrosses d'Orleans*, & des *Discours prononcez à l'Academie Françoise*, desquels les Exemplaires ont esté contrefaits par des Imprimeurs étrangers peu corrects; qui n'ayant pas l'usage & la delicatesse de la langue ont laissé glisser dans leurs Copies des fautes qui ont beaucoup déguisé l'original; ce qui a déterminé l'exposant pour reformer les erreurs, omissions, ou changemens de phrases, & de vers qui se trouvent dans les impressions contrefaites, de nous supplier tres-humblement de luy permettre de faire reimprimer les ouvrages cy-dessus par Jean Anisson Directeur de nostre Imprimerie Royale, en un ou plusieurs volumes, comme il avisera bon estre. A CES CAUSES, Nous luy avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Presentes de faire reimprimer lesdits ouvrages, en tel volume, marge, caractere, & autant de

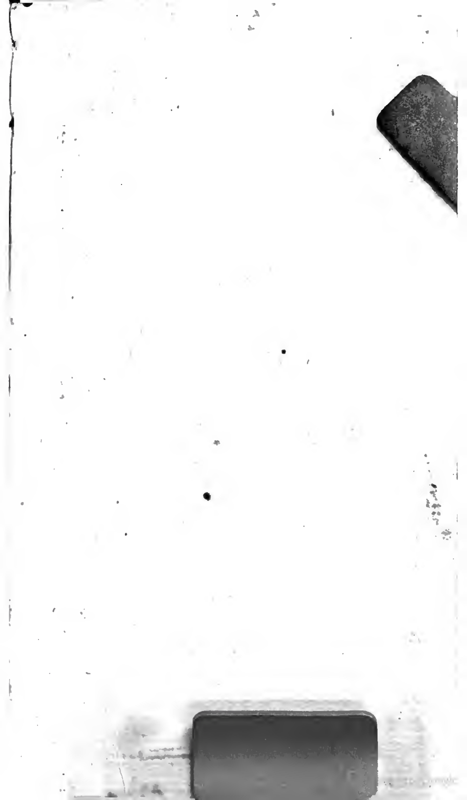
fois que bon luy semblera pendant le temps de six années consecutives, à commencer du jour que les ouvrages seront achevez de reimprimer, iceux vendre & distribuer par tout nostre Royaume: à la charge que lesdits ouvrages seront reimprimez par ledit Anisson & non autre, faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, ni distribuer lesdits ouvrages sous quelque pretexte que ce soit, mesme d'impression etrangere ni autrement, sans le consentement dudit exposant ou de ses ayant cause, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, quinze cens livres d'amende, & de tous dépens, dommages & interests, à condition qu'il sera mis deux Exemplaires desdits ouvrages en nostre Bibliotheque publique, un en celle du Cabinet des livres de nostre Chambre du Louvre, & un en celle de nostre trés-cher & féal le sieur Phelypeaux de Pontchartrain, Chevalier, Chancelier de France.... Donné à Versailles le 31. jour de Janvier, l'an de grace 1700. & de nostre regne le 57. *Signé*, Par le Roy en son Conseil, CHAPPUZEAU.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires, conformément aux Reglemens.

C. BALLARD. Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois en vertu du present Privilege le 10. Fevrier 1700.

Digitized by Google





Digitized by Google